GENOCIDE ET TRAUMATISME DANS L'UNIVERS ROMANSEQUE DE VERONIQUE TADJO

BY

MERCY, EGHONGHON ODUDIGBO

P16ARFR9004

A THESIS SUBMITTED TO THE SCHOOL OF POSTGRADUATE STUDIES AHMADU BELLO UNIVERSITY IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE AWARD OF DOCTORATE DEGREE IN FRENCH WITH SPECIALISATION IN

AFRICAN LITERATURE

SUPERVISORS :

Prof. (Chief)Mrs. I.M. Onyemelukwe

Chairman, Supervisory Committee

Prof. D.O. Fiki-George

Member, Supervisory Committee

Prof. Mufutau Tijani

Member, Supervisory Committee

OCTOBER, 2020

DECLARATION

I declare that this thesis entitled **"Génocide et traumatisme dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo"** was written by me in the Department of French, Ahmadu Bello University, Zaria, under the supervision of Prof. (Chief) Mrs. I. M. Onyemelukwe, Prof. D.O. Fiki-George and Prof. Mufutau Tijani. The sources of information were duly acknowledged and a list of references provided. No part of this thesis was previously presented for another degree or diploma in any University.

.....

Mercy Eghonghon Odudigbo

…….

Date

CERTIFICATION

This thesis entitled **"Génocide et traumatisme dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo"** by Mercy Eghonghon Odudigbo meets the regulations governing the award of the Doctorate degree (Ph.D) of the Ahmadu Bello University, Zaria, and is approved for its contribution to knowledge.

……..... ……..

Prof. (Chief) Mrs. I . M.Onyemelukwe Date
Chairman, Supervisory Committee

…… ……

Prof. D.O. Fiki-George Date

Member, Supervisory Committee

…… ……..

Prof. Mufutau Tijani Date

Member, Supervisory Committee

…….. …….

Prof. D.O. Fiki-George Date

Head of Department

……. ……..

Prof. Sani A. Abdullahi Date

Dean, School of Postgraduate Studies

DEDICACE

À Dieu Le Tout-Puissant qui m'a donné la force et l'inspiration.

Aussi à mon défunt père, Révérend Père S. O. Okodoa, pour son inspiration dans la réalisation de cette thèse.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout d'abord, Le Bon Dieu pour son guide et sa protection pendant ces années d'étude. Merci pour m'avoir permis de réaliser mes rêves.

Ce travail est l'aboutissement d'un long cheminement au cours duquel j'ai bénéficié de l'encadrement, des encouragements et du soutien de plusieurs personnes, à qui je tiens à dire profondément et sincèrement merci.

Mes sentiments de reconnaissance vont en premier lieu à ma première directrice de thèse Prof. (Chief) Mrs. I. M. Onyemelukwe, pour son encadrement, ses encouragement et contributions inestimables facilitant la réalisation de cette thèse. Elle a dirigé, à vrai dire, pas à pas et avec beaucoup de patience, la longue et la lente rédaction de cette recherche. Elle m'a guidé de façon très positive menant à l'enrichissement de mes compétences. Elle m'a bien soutenue tout au long de ma formation doctorale. Je vous dis grand merci et que Le Bon Dieu vous bénisse.

Je suis également reconnaissante à M. le Prof. D.O. Fiki-George, le chef du Département de français qui est aussi mon deuxième directeur de recherche, pour tout le temps qu'il a consacré pour corriger ce travail malgré son horaire chargé. Je le remercie aussi pour son encadrement, son soutien et ses conseils dans l'achèvement de cette recherche. Merci beaucoup!

Je tiens à témoigner ma reconnaissance à M. le Prof. Mufutau Tijani, mon troisième directeur de recherche qui m'a ouvert la porte de son univers académique avec chaleur, enthousiasme et humilité. Son regard de formateur, ses connaissances et conseils sont très précieux à l'achèvement de cette thèse. Merci infiniment!

Je suis reconnaissante à tous les professeurs du Département de français: M. le Prof. R. A. Adebisi, M. le Prof. A. A. Illah, M. le Dr Samaila Yaroson, M. le Dr Ahmed Nuhu, M. Mamudu Yusufu, Hajiya Maryam Birma, M. Musa Ahmed, Hajiya Hadiza Ahmed, M. Bisat Wilfred et Mme Ebere Osuhor pour leur soutien et encouragement.

Je remercie tous mes collègues de Nigerian Defence Academy, Kaduna, Nigeria qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à l'achèvement de ce travail. Que Dieu les bénisse.

Je souhaiterais aussi exprimer ma gratitude à mes camarades de classe, M. le Dr Ebine, M. le Dr. Musa, Ahmed Eleojo, M. le Dr. Abdulmalik Ismail, Mme Ngozika Offor parmi d'autres pour leurs soutiens et leurs nombreux encouragements. Je n'oublie pas M. Ogwuche (Prestigieux) qui imprime souvent ce travail. Je dis aussi merci à Efe Odogwu et Peter Eseigbe pour m'avoir conduite à Zaria plusieurs fois sans prévu. Je dis aussi merci à Mme Maimuna Amadi pour son soutien et encouragement.

Mon immense gratitude va à mon frère aîné, le pasteur Sam Okodoa, qui a été comme mon père en s'assurant que je ne manque de rien, et ma mère, Mme Josephine Okodoa et tous mes frères et sœurs, en particulier Efua et Joe pour leurs prières et leurs soutiens.

Je lance d'ailleurs aussi un merci rempli d'affection à mon mari bien-aimé, M. Danni-Alex Odudigbo et à mes enfants qui m'ont beaucoup encouragés, soutenus et inspirés à l'accomplissement de ma formation doctorale. Je vous remercie infiniment.

Enfin, je tiens à témoigner toute ma gratitude à ceux dont les noms ne figurent pas sur cette liste et qui m'ont apporté leur soutien d'une manière ou d'une autre pendant ses années d'étude. Je les remercie sincèrement.

TABLE DES MATIERES

Page de titre …. …. …. …. ….. ….. ….. ….. ….. …… i

Déclaration …. …. …. ….. …. ….. …. ….. ….. …. ii

Certification …. …. …. …. …. …. …. …. …. …. iii

Dédicace …. …. …. …. …. …. …. …. …. …. iv

Remerciements …. …. …. …. …. …. …. …. …. v

Table de matières ….. ….. ….. ….. ….. …. ….. …… …... vii

Abstract …. …. …. …. …. …. …. …. …. …. vii

Résumé …. …. …. …. …. …. …. …. …. ….

viii

INTRODUCTION GENERALE

0.0 Préambule … … … … … … … … 1

0.1 La littérature : tentative de définition… … … … … 2

0.2 La littérature africaine : définition, genèse et évolution …… … 5

0.3 Littérature féminine africaine : repères historiques … …. … 16

0.4 La littérature féminine ivoirienne : repères thématiques……. …. 21

0.5 La littérature du génocide …. …. .. … … … 25

0.6 Le génocide rwandais : repères historiques … … … 48

0.7 Le traumatisme : tentative de définition … … …. …. 52

0.8 Vie de Véronique Tadjo …. …. … … … …… … 55

0.9 Œuvres de Véronique Tadjo … … … … … … 56

0.10 Résumé des œuvres en étude ….. … ….. …. ….. …. 59

0.10.1 Résumé de *Champs de bataille et d'amour*… … … … 60

0.9.2 Résumé de *Reine Pokou* … … … … … … 61

0.9.3 Résumé de *L'ombre d'Imana* … … … … … 61

0.9.4 Résumé de *Loin de mon père* …. …. …. …. …. … 62

0.9 Annonce du plan …. …. …. ….. …. …. … 63

CHAPITRE UN : PROBLEME DE LA RECHERCHE

1.0 Introduction … … … … … … … … … 65

1.1 Enonciation du problème … … … … … … … 67

1.2 Objectifs de la recherche … … … … … … … 69

1.3 Justification du sujet … … … … … … … … 71

1.4 Portée, limite et limitation de l'étude …. …. … … … … 72

1.5 Conclusion … … … … … … … … … 73

CHAPITRE DEUX : ETAT DU SUJET

2.0 Introduction … … … … … … … … … 74

2.1 Critiques et commentaires sur le génocide … … … … … 75

2.2 Critiques et commentaires sur le traumatisme…. …. …. …. … 82

2.3 Etudes sur les œuvres de Véronique Tadjo … … … … … 93

2.3.1 Critiques et commentaires sur *Champs de bataille et d'amour*… … … 95

2.3.2 Critiques et commentaires sur *Reine Pokou* … …. …. …. …. 98

2.3.3 Critiques et commentaires sur *L'ombre d'Imana* ….. …. …. 104

23.4 Critiques et commentaires sur *Loin de mon père* …. ……. …. 112

2.4 Contribution et nouveauté de notre travail …. …. …. …. 116

2.5 Conclusion … … … … … … … … 117

CHAPITRE TROIS : METHODOLOGIE

3.0 Introduction … … … … … … … … 118

3.1 Cadre théorique… … … … … … … … 119

3.2 L'approche thématique… … … … … … … 119

3.3 L'approche écocritique … … … … … … 122

3.4 L'approche psychanalytique …. ….. …. …. …. …. 128

3.5 L'approche sociologique … …. …. …. …. …. …. 131

3.6 Conclusion … … … … … … … … 138

CHAPITRE QUATRE : CAUSES, METHODES ET INSTRUMENTS DU GENOCIDE DANS LES ŒUVRES DE BASE

4.0 Introduction … …. … … … … …. …. 139

4.1 Causes du génocide dans le corpus …. …. …. ……. **141**

4.1.1 La haine et la dictature ……. … …. …. ….. …. 141

4.1.2 Discours de la haine … ….. … … …. …. ….. 146

4.1.3 Le dix commandements de la haine des Hutus … … ….]… …. 150

4.1.4 Le régime rwandais à caractère génocidairesoutenu par la France et la Belgique.153

4.1.5 Les institutions du gouvernement comme facteurs déclencheur du génocide

rwandais… … … … …… … … … …. 155

4.1.5.1 La radio comme force mutilatrice du génocide rwandais dans le corpus…. 157

4.1.5.2 Les écoles et le génocide rwandais 162

4.1.5.3 Les milices et l'acte du génocide …. …. …. …. 165

4.1.5.4 Causes externes du génocide …. …. …. …. …. … 167

4.2 Méthodes employées par les génocidaires dans le corpus … …. 172

4.3 Instruments du génocide dans le corpus …. …. ……. …. 176

4.3.1 Violence physique … …. …. …. …. …. … 180

4.3.2 Violence psychologique ……. …. …. …. …. …. .181

4.3.3 Violence contre les femmes …. …. …. …. …. … 183

4.3.4 Violence contre les enfants …. …. …. …. …. …. 187

4.4 Conclusion … …. …. … …. ….. ….. … 188

CHAPITRE CINQ : IMPACTS DU GENOCIDE DANS LES ŒUVRES DE BASE

5.0 Introduction … … … … … … … … 189

5.1 Impacts positifs du génocide… …. **…… … ...** …. …. 189

5.1.1 Justice implorée par les rescapés et les morts …. ….. …. 189

5.1.2 Ouverture à un monde meilleur … …. …... ….. …. … … .. 193

5.2 Impacts négatifs …. …. …. …. …. …. …. 196

5.2.1 La dégradation et l'anéantissement de l'environnement ……. 197

5.2.2 L'alcoolisme … …. …. …. …. …. …. ,,,,, 202

5.2.4 La mort … …. …. …. …….. …. …. 204

5.2.5 Echec d'amour …. …. …. ……. …. ….. …. 209

5.2.6 La faim … … … …. …. …. …. …. 212

5.2.7 Abandon des rescapés …. …. …. …. …. …. …… 213

5.2.8 La pauvreté et la misère …. …. …. …. …. ….. 216

5.2.9 La maladie … …. … … … … …. …. 221

5.3 Conclusion …. ……. …. …. …. …. …. …. …. 223

CHAPITRE SIX : TRAUMATISME : MANIFESTATION, CAUSES ET CONSEQUENCES DANS LES ŒUVRES DE BASE

6.0 Introduction …. ….. …. …. …… … …. 225

6.1 Causes du traumatisme chez les personnages de Véronique Tadjo… …. 226

6.2 La manifestation du traumatisme dans les romans de base …. …. 227

6.2.1 Femmes traumatisées … …. …. ……. … … 228

6.2.2 Enfants traumatisés … …. …. ….. ….. …. …. 235

6.2.3 Hommes traumatisés … … … …… … ……. …. 237

6.3Conséquences du traumatisme dans les œuvres de base…. ……... 238

6.3.1 L'isolement … …. …. …. …. ……. …. …. 239

6.3.2 Le tragique …. …. … … …. ……. … … 240

6.4. Conclusion …. …. …. …. ……. …. …. …. 242

CONCLUSION GENERALE … … … … … … … 243

BIBLIOGRAPHIE … … … … … …… … … …. 247

ABSTRACT

Many countries in Africa have experienced civil wars especially due to political turmoil. This has left so many dead and some helpless and hopeless. The Rwandan genocide is one of such civil crisis that has left a negative land mark on the lives of Rwandans. During the genocide, more than 800,000 Tutsis where killed in 100 days making it one of the worst of its kind in the continent of Africa. What then could be the fate of the survivors who now count their inestimable loss? This study entitled "**Génocide et traumatisme dans l'univers romanesque de Veronique Tadjo**"is a literary study of four novels of Veronique Tadjo namely: *L'Ombre d'Imana*, *Reine Pokou*, *Loin de mon père* and *Champs de bataille et d'amour*. It examined the origin, manifestation and instruments of genocide and trauma. The positive and negative effects of genocide and trauma were also analysed through the selected novels. Using sociological, psychoanalytical, thematic as well as the ecocritical approaches, the study revealed what made the Rwandan genocide to remains the worst in Africa. Behaviours of traumatised victimes revealed that the negative effects of genocide outweigh the positive effects on the lives of victims. It also revealed that the aftermath of the genocide is unemployment, poverty and misery which have physically, emotionally and psychologically degraded victims. It concluded that war brings trauma on victims and can never help a country to develop economically, socially and politically, hence, the world should be aware of the dangers of genocide.

RESUME

De nombreux pays d'Afrique ont connu des guerres civiles en particulier en raison des crises politiques. Celles-ci ont laissé tant de morts et rendu la vie insupportable. Le génocide rwandais a laissé une marque négative sur la vie des Rwandais. Plus de 800 000 Tutsis ont été tués en 100 jours ; ce qui en fait l'un des pires du genre sur le continent africain. Quel pourrait alors être le sort des rescapés qui comptent maintenant des pertes inestimables? Cette étude intitulée **« Génocide et Traumatisme dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo»** est une étude de quatre romans de Véronique Tadjo à savoir *L'Ombre d'Imana, Reine Pokou, Loin de mon père* et *Champs de bataille et d'amour* qui a analysé la manifestation et les instruments du génocide et le traumatisme. Les effets positifs et négatifs des deux notions ont également été analysés. En adoptant les approches sociologique, psychanalytique, thématique et écocritique, l'étude révèle que le génocide rwandais reste le pire en Afrique. Les victimes traumatisées manifestent des attitudes qui révèlent que les effets négatifs du génocide dépassent les effets positifs. Elle a également révélé que les conséquences du génocide sont le chômage, la pauvreté et la misère qui ont dégradé physiquement, émotionnellement et psychologiquement les victimes. L'étude dévoile que le génocide véhicule le traumatisme qui rend les victimes psychologiquement instables. Voici un phénomène destructif qui ne peut jamais aider un pays à se développer par conséquent, le monde doit se méfier des dangers qui en proviennent.

INTRODUCTION GENERALE

0.0 Préambule

Notre étude vise à mener une réflexion approfondie sur le génocide et le traumatisme dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo, en nous basant sur ses quatre romans les plus récents. Ces romans sont: *Champs de bataille et d'amour,* qui fait son apparition en 1999, *L'ombre d'Imana*, a paru en 2000, *La reine Poku,* a été publié en2005, et *Loin de mon père,* est diffusé en 2010.

On peut classer les œuvres de Véronique Tadjo dans la littérature féminine africaine. En fait, la littérature féminine africaine fleurit récemment avec les contributions des femmes comme Annick Kayitesi, Revrien Rurangwa, Yolande Mugassana et Véronique Tadjo (Chevrier 67). Cette dernière, qui est femme écrivain ivoirienne est productive et révélatrice dans ses écritures romanesques.

Pourtant, cette étude, qui s'insère dans la sphère de la thèse doctorale a besoin d'une introduction importante. Pour un commencement raisonnable qui s'avère adéquat, d'un travail de cette envergure, il nous faut nous interroger, dès le premier abord, sur le concept de la littérature en général, le concept de la littérature africaine en particulier et puis, les rôles et les contributions des femmes écrivaines africaines ainsi que la place des femmes écrivaines ivoiriennes dans la littérature africaine puisque Véronique Tadjo est Ivoirienne. Nous tentons de définir le concept du génocide, le génocide rwandais en regard et le traumatisme dans les œuvres de Véronique Tadjo. Cette entreprise va occuper quelques pages de cette thèse pourvu l'étude soit ancrée dans la littérature africaine et les quatre romans en étude soient les ressources fondamentales de notre

information. Veronique Tadjo présente le phénomène de génocide et de traumaisme de sorte que les lecteurs seront connectés facilement aux éléments des constituants de son univers romanesque.

0.1 La littérature: tentative de définition

La littérature, d'ordinaire, se définit comme un aspect particulier de la communication verbale, orale ou écrite, qui met en jeu une exploitation de toutes les ressources de la langue pour multiplier l+-es effets sur le destinataire, qu'il soit lecteur ou auditeur. La littérature, dont les frontières sont nécessairement floues et variables selon les appréciations personnelles, se caractérise donc, non par ses supports et ses genres, mais par sa fonction esthétique: la mise en forme du message l'emporte sur le contenu, dépassant ainsi la communication utilitaire limitée à la transmission d'informations même complexes.

Aujourd'hui la littérature est associée à la civilisation des livres par lesquels nous parlent à distance les auteurs, mais elle concerne aussi les formes diverses de l'expression orale comme la poésie traditionnelle des peuples sans écriture, dont nos chansons sont les lointaines cousines, ou le théâtre, destiné à être reçu à travers la voix et le corps des comédiens.

La littérature, dans son sens le plus courant, est donc un art à part entière. Mais il est parfois difficile de cerner les limites de cet art quand on aborde des écrits philosophiques, des pièces de théâtre ou des scénarios qui relèvent aussi des arts du spectacle, voire la bande dessinée et certaines formes écrites de l'art contemporain.

D’une manière générale, la littérature regroupera ici les œuvres ayant soit un but esthétique soit une forme esthétique particulière. La dimension esthétique est donc la finalité de la littérature, critère qui la différencie des autres types d'écrits comme le journalisme ou la politique répondant à certaines contraintes spécifiques. À première vue, cette définition exclut donc les écrits purement philosophiques, politiques ou historiques. Mais il convient d'être particulièrement précautionneux dans la catégorisation des genres et types d'écrits appartenant ou non à la littérature.

Un texte peut ainsi posséder une certaine dimension littéraire sans que l'auteur ne l'ait voulu, ou alors sans que cela ne soit son but en tant que genre. Les critères de littérarité d'une œuvre ont également fait l'objet de nombreux débats entre académiciens, certains établissant une hiérarchie entre les genres, d'autres s'en tenant à la conformité d'une œuvre par rapport à son genre ou bien s'attachant au rôle supposé du texte littéraire.

Enfin, pour certains, une grande œuvre littéraire est avant tout celle qui résiste à l'épreuve du temps, qualité qui garantirait sa portée universelle. Ces observations préliminaires vis-à-vis de la définition de la littérature ne sont pas suffisantes dans une étude de cette envergure. Il va nous donc falloir de voir encore ce que disent les experts voire les critiques vis-à-vis du concept de la littérature.

Dans son ouvrage, *Le degré zéro de l’écriture,* Roland Barthesconçoit la littérature comme le résultat de la réflexion de l’écrivain qui reste éternelle tant que la société vivra : « La Littérature est comme le phosphore: elle brille le plus au moment où elle tente de mourir » (Barthes, *Le degré* 17). A cet égard, le concept de littérature a l’avantage d’être explicite : l'idée de littérature, ce n’est pas seulement l'image de la

littérature, la représentation qu'on en a, son image variable, soumise à différentes évolutions historiques. Parler d'idée de littérature, c'est reconnaître la dimension militante que comporte toute définition, puisque l'idée c'est aussi ce qui s'impose dans le débat. Ce débat décale les pratiques, et ce par rapport à quoi les pratiques se décalent.

Comme Barthes, Jean Sartre est écrivain français prolifique du 20^{e} siècle. Selon lui, la littérature est, comme il l'a démontré dans son œuvre, *Qu'est-ce que la littérature ?,* un moyen de communication. Il s'agit maintenant de savoir ce que l'on veut communiquer, ce que résume la question posée en tête du chapitre : « Pourquoi écrire ?». Sartre commence par remonter à l'origine de l'écriture. « Un des principaux motifs de la création artistique est certainement le besoin de nous sentir essentiels par rapport au monde» (176) explique l'écrivain. On peut prendre pour exemple une situation toute simple : un homme regarde un paysage. Par ce geste, il le « dévoile » et il s'établit une relation qui n'existerait pas si l'homme n'était pas là. Mais l'homme est en même temps profondément conscient du fait qu'il est inessentiel par rapport à cette chose dévoilée. Il ne fait que la percevoir sans prendre part au processus de création.

Cette définition de McFadden, cité par Jim Meyer, s'avère pertinente ici: "… that literature is a canon which consists of those works in language by which a community defines itself through the course of its history. It includes works primarily artistic and also those whose aesthetic qualities are only secondary. The self-defining activity of the community is conducted in the light of the works, as its members have come to read them (or concretize them)" (12). La littérature selon McFadden, englobe la langue et la société de l'auteur. Les deux éléments indispensables dans la définition de la littérature.

Plusieurs autres définitions du terme 'littérature' abondent. Dans cette étude, une définition qui nous convient est celle d'Ifeoma Onyemelukwe, une femme écrivaine prolifique du Nigeria. Selon elle: « Literature refers to pieces of creative writing such as poems, plays, novels and short stories, which have aesthetic or artistic value as well as cognitive, moral, philosophical, psychological and cultural values. Literature is about an ethnic group. It expresses the culture and civilisation of a group of people. It is the mirror of the society in question » (143). Ce qui est apte dans la définition de Mc Fadden et celle d'Onyemelukwe est l'esthetic de la créativité littéraire qui est le noeud de la litérature. Ces définitions sont plus compréhensiblescar elles semblent remplacer la définition de la littérature en général. En tout cas, la dernière partie de la définition d'Onyemelukwe est proche de la définition de la littérature africaine que nous envisageons dans la suite.

0.2 La littérature africaine : définition, genèse et évolution

Le concept de la littérature africaine reste polémique. Il existe plusieurs points de vue vis-à-vis de ce qu'on peut appeler ou caractériser comme la littérature africaine. Quelques individus tentent de nier l'existence de la littérature africaine, l'idée que nous voulons contester mais, ce n'est pas dans le contexte de cette étude.

Dans le contexte de cette étude, nous examinons la définition de la littérature africaine par Onyemelukwe à la lumière des critères proposés par Chinweizu ét al. valables pour le jugement et classement d'une œuvre littéraire. Onyemelukwe définit donc la littérature africaine comme : «… pieces of creative writing in African languages (autochthonous or non-autochthonous) by Africans or non-Africans who lived long in Africa about Africans' life and experiences, primarily for Africans, and by extension, for

those in the world" (Onyemelukwe, *Colonial* 146). Cette définition demeure explicite et claire. Pour qu'une œuvre soit décrite comme faisant partie de la littérature africaine, il faut que cela reconnaisse ces critères mentionnés par Chinweizu et cités par Onyemelukwe:

- La langue (en l'occurrence le français ; le code standard ou la langue marquée par l'hybridation langagière ou l'hybridation linguistique).
- Le public primaire (l'ouvrage doit cibler d'abord un public africain avant tout autre public).
- La conscience nationale et culturelle exprimée dans l'œuvre (La vie et les expériences des Africains).
- La nationalité de l'écrivain (Il doit être Africain, là où il est non-Africain, il doit avoir vécu pendant longuement en Afrique (« Migritude » 160).

On peut, cependant, postuler que la littérature africaine désigne l'ensemble des œuvres orales ou écrites qui démontre la valeur de la culture et tradition africaines. En plus, elle reflète les expériences, les réalités et les événements africains. En Afrique, la littérature ne cesse pas de se muter. C'est ce qui rend unique la littérature africaine.

En fait, à cause des préjugés linguistiques - les Africains se servent souvent des langues des colons pour la littérature africaine -, la plupart d'experts dans le domain de la littérature africaine tentent d'éviter sa définition. En tout cas, ce qui caractérise la littérature africaine depuis son origine jusqu'en 2014, c'est son evolution de l'oralité à l'écriture et le dynamisme dans son contenu thématique.

On parle aussi decaractère oral de la littérature africaine dès son début. La littérature orale est riche, vaste et très pertinente jusqu'aujourd'hui. Aux dires d'Onyemelukwe:

> Oral African literature plays a paramount role in written African literature. It constitutes the foundation for the creation of written African literature. A good number of African writers (Chinua Achebe and Ahmadou Kourouma, to mention only these two) make creative, and sometimes, profuse use of some of the resources of oral African literature in their creative works. This they, probably, do as part of their attempts to decolonize or Africanise the language of African literature (*Colonial* 146).

C'est au début du XIXe siècle que l'on commence à s'intéresser au continent africain. C'est après la Première Guerre mondiale que les écrivains africains commencent à se manifester vivement. Signalons que les écrivains africains ne pratiquent pas encore tous les genres littéraires (Onyemelukwe, *The French Language* 125-126). Mais, la richesse de la littérature africaine s'articule souvent dans le roman.

L'originalité de la littérature africaine d'expression française réside dans le fait que très tôt, presque dès sa naissance, elle a tenté d'enlever à ces moules leur caractère sacré et mystifiant. A ce propos, Jacques Chevrier remarque que: « l'émergence du roman africain est la traduction littéraire de la reconnaissance nationale dans les pays colonisés: objet exotique à la manière de Pierre Loti, le nègre se fait homme et par conséquent personnage romanesque » (*Littérature* 98).

Or, démystifier un phénomène, un événement, un fait, c'est montrer que les images qu'on en a dressées, les explications qu'on en a proposées sont mensongères, et qu'on a délibérément voulu induire l'esprit en erreur. Ainsi, dans le même sillage, le critique congolais Jean-Pierre Makouta M'boukou déclare que:

> La littérature négro-africaine notamment le roman apparaît comme une vaste démystification et une grande démythification. En effet, l'esclavage et la colonisation se sont présentés comme des formes dans lesquelles les négro-Africains ont été moulés corps et âmes, et n'ont été plus considérés hors de ces moules. Dans la littérature occidentale, des stéréotypes ont été ainsi créés : le nègre est devenu l'éternel idiot, l'éternel incapable, l'éternel bouffon avec son éternel rire « banania », l'être voisin du singe qui ne peut être autre qu'un domestique (246-247).

Le roman commence assez tôt en Afrique en 1921 avec la publication de *Batouala,* (Le veritable roman nègre) de René Maran, Guyanais d'origine. Ce roman décrit les effets de la colonisation en Afrique Centrale avec sa célèbre préface et soulève de nombreuses polémiques. La même année, *Batouala*obtient le prix Goncourt. Dans ce roman, René Maran dénonce la prétention des Européens à la civilisation. Dans les années trente, ce qui apparaît, c'est la revendication pour la citoyenneté avec notamment les romans d'Ousmane Socé. Avec le deuxième roman d'Ousmane Socé Diop, l'aventure européenne est présentée avec plus de détails concernant les raisons de l'expérience, la vie quotidienne du héros pendant le séjour et les problèmes vécus par lui. Fara, dans *Mirages de Paris* paru en 1937, vit en effet une aventure amoureuse qui constitue

l'essentiel du roman. Le début de cette œuvre est consacré à montrer l'itinéraire scolaire de Fara et à permettre de comprendre l'origine du rêve d'évasion. Socé a analysé au-delà de ce thème montrant le niveau de tolérance ou de racisme, des attitudes et conceptions dans le monde que Fara découvre, révélant l'information sommaire sur l'Afrique et les noirs et critiqué avec vigueur l'exotisme de pacotille responsable de cette méconnaissance. L'auteur crée beaucoup de personnages sans intériorité pour traduire au maximum la diversité de la communauté noire à cette époque et les caractéristiques des situations et les problèmes des relations inter raciales. Entre 1946 et 1960, on a une explosion du nombre des ouvrages publiés et un des thèmes dominant est le dévoilement de la réalité coloniale. Il est intéressant de noter les modes de narration.

Le mouvement de la Négritude marque la première grande rupture avec l'Afrique coloniale. Il transforme en premier lieu la poésie: Léopold Sédar Senghor en est un des théoriciens. Il affecte aussi le roman. Un roman de contestation, engagé, réaliste, s'impose comme *Ville cruelle* de Mongo Beti, *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono et *Les Bouts de bois de Dieu* d'Ousmane Sembèneà côté du roman réaliste ou historique, nourri de la tradition orale.

Certains auteurs vont employer des récits comme Sembène Ousmane dans *Les bouts de bois de Dieu* publié en 1960, d'autres imaginent un récit à travers un journal tenu par un Africain comme Mongo Beti dans *Le pauvre Christ de Bomba* (1956), journal censé être tenu par Denis, le cuisinier du missionnaire au cours de sa tournée chez l'ethnie mythique Tala.

Un nombre non négligeable de romans dépasse le cadre de la situation coloniale et d'un certain réalisme romanesque au profit d'une interrogation de type existentiel,

métaphysique sur la condition humaine qui est bien de son époque. Parmi les romans de ce genre, deux paraissent très importants : *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane paru en 1961, et *Un piège sans fin* d'Olympe Bhêly-Quénum publié en 1960, tous deux portent sur la méditation sur le crime et le châtiment.

Après 1968 et les indépendances, les études critiques se multiplient. Les premières œuvres africaines sont inscrites dans les programmes scolaires ; une autre forme de roman, celui du désenchantement apparaît : *Le Pleurer rire* d'Henri Lopes, *La vie et demie*de Sony Labou Tansi. Mais à coté des œuvres désespérées, il y a place pour les plaidoyers en faveur des civilisations africaines, que sont les œuvres du nigérien Boubou Hama ou du sénégalais Ahmadou Hampaté Bâ.

La littérature africaine continue son essor mais sa thématique va progressivement changer. De ce point de vue, quelques œuvres marquent un tournant comme *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma paru d'abord en 1968 et puis en 1969. Car, il y apparaît le thème nouveau de l'indépendance et du point de vue de l'écriture, Kourouma innove de deux façons en écrivant dans une langue dans laquelle interfèrent malinké et français et en tentant de substituer à la relation froide auteur-lecteur, la relation conteur-auditeur.

Les événements dans l'ancienne Afrique Occidentale Française est au cœur de la naissance de cette littérature négro-africaine. Au cours des années cinquante-soixante, cette géographie se déplace très rapidement avec Ferdinand Oyono dans *Le vieux nègre et la médaille* paru en 1956. En Afrique Centrale, Tchicaya U'Tam Si, fils de député, arrive à Paris en même temps que Senghor. Scolarisé à Orléans, il s'aperçoit qu'il ne connaît rien de Corneille ni de Racine ; il fait l'école buissonnière et se met à écrire *Le*

mauvais sang. On note déjà une réaction épidermique à la négritude avec sa phrase célèbre « sale tête de nègre, voici ma tête congolaise » (Chevrier, *Littérature nègre* 15), façon de s'opposer à cette Afrique mythique de Senghor.

Mais avant cela, la littérature reste centrée en Afrique de l'Ouest avec deux textes forts : *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *Le devoir de violence* du Malien Yambo Ouologen. Ce dernier texte est très important car il a été écrit trois ans après les indépendances, il remet subtilement l'indépendance en cause ainsi que la critique anticoloniale. Les Africains n'ont pas attendu l'arrivée des Européens pour pratiquer la traite négrière, en particulier au Mali avec la colonisation arabe au 12e siècle. Ce livre, très moderne, avait choqué les Africains et les tiers-mondistes.

Naipaul a écrit*A la courbe du fleuve*en 1980 pour intègrer dans l'histoire de l'Afrique l'héritage indien et arabe et fait le même travail que Yambo Ouologuem en critiquant le nationalisme africain qui pensait qu'avec l'authenticité, la décolonisation, il suffisait de remplacer les commerçants indiens et européens pour créer de la richesse.

Une date très importante dans l'histoire contemporaine de la littérature négro-africaine est 1979. C'est l'année où un jeune instituteur congolais, Sony Labou Tansi, publie un ouvrage au Seuil : *La vie et demie*. Sony Labou Tansi fait partie des écrivains qui dénoncent la dictature. Dans ce roman, il dénonce la dictature des Guides Providentiels qui ne voulaient pas tolérer les opposants. Il dénonce aussi la violence, la corruption et les autres fléaux que l'Afrique postcoloniale a connus. Cet ouvrage est important, car, comme Kourouma et Ouologen, il critique les indépendances mais il introduit la problématique de la dictature du tyran. L'autre innovation est celle des influences : Céline pour Ahmadou Kourouma, Gabriel Garcia Marquez pour Labou

Tansi avec le thème de l'insolence et la dimension carnavalesque, baroque que l'on trouve dans l'automne du patriarche. Ce travail a été fait également par Henri Lopes.

Le thème du retour au pays natal disparaît, thème que l'on trouve dans le texte emblématique d'Aimé Césaire : *Cahier d'un retour au pays natal*. Quand on analyse la problématique de l'exil ou du voyage dans cette littérature, on s'aperçoit, que l'on lise *Chemins d'Europe* de Ferdinand Oyono en 1960, *Un nègre à Paris* de Bernard Dadié publié en 1959, *Kocoumbo, l'étudiant noir* d'Aké Loba paru en 1960, que l'exil est un lieu d'initiation à travers lequel les héros prennent conscience de leur altérité, se découvrent à eux-mêmes, tombent parfois dans une impasse existentielle qui peut conduire à la mort. On le voit bien dans le cas de Samba Diallo, le héros de *L'aventure ambiguë* du Sénégalais Cheikh Hamidou Kane. Ces héros ne se ressourcent et ne se retrouvent eux-mêmes qu'une fois rentrés chez eux.

Au fur et à mesure que la littérature africaine évolue, nous trouvons que le même thème traité dans les années 1990 jusqu'en 2000 par les écrivains de la nouvelle génération devient plus complexe. Mongo Mboussa en 2000 prend l'exemple de deux écrivains du Congo Brazzaville : Daniel Biyaoula et Alain Mabanckou. Chez Biyaoula, le héros quitte Paris pour Brazzaville pour se ressourcer et s'aperçoit qu'il connaît très mal l'Afrique et donc sa famille. On lui reproche sa tenue vestimentaire qui n'est pas digne d'un Congolais revenant de France et on lui fait savoir, par bribes, que le mariage mixte est contre nature et qu'il devrait donc se méfier de la femme blanche. Ce héros s'aperçoit qu'il est également étranger dans son propre pays et quand il revient à Paris, il développe un délire paranoïaque. Il consulte un psychiatre africaniste qui lui tient un discours réconfortant sur la famille africaine unie, chaleureuse, prônant une sorte

d'insertion communautaire, une insertion que le héros finira par accepter sans être convaincu. L'auteur dévoile ici de la complexité du problème identitaire d'où le titre du roman : *L'impasse* qui renvoie à une quête inachevée.

Le même thème est traité par son compatriote Alain Mabanckou dans *Bleu, blanc, rouge* où le héros, séduit par les retours glorieux de son voisin "parisien" à Brazzaville, se rend à son tour à Paris. Mais, très vite, les désillusions succèdent à l'euphorie quand il s'aperçoit que la réussite de son voisin repose sur des affaires louches. C'est le roman d'un échec, celui d'une jeunesse séduite par les "mirages de Paris", ou du vol de l'identité française. Condensé de la relation interculturelle, *L'impasse* et *Bleu, blanc, rouge* sont des romans post-identitaires où le mythe le l'Afrique nationaliste a vécu.

L'année 1998 est marquée par l'éclosion d'un genre nouveau pour la littérature africaine, le roman policier. C'est surtout la rencontre entre l'Europe et l'Afrique et les questions d'émigration/intégration qui semblent nourrir l'imaginaire des auteurs de roman policier d'origine africaine ainsi : les romans de Baenga Boyala et ceux d'Achille F. Ngoye se rangent dans cette catégorie mais *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti prennent plus de vigueur. Ifeoma Mabel Onyemelukwe parle de ces deux romans policiers chez Beti quand elle dit: « It is in Trop de soleil… and Branle-bas en noir et blanc (2000) which follows it that Beti succeeds in producing a real detective novel with private and state detectives, policemen, set-ups, secret service, arrests and torture of suspects (*Colonial* 237). En ce début du XXIe siècle l'écrivain n'est plus uniquement porte-parole de la société africaine, certains refusent même l'épithète africaine. Si un certain nombre de mythes africains sont toujours utilisés

par les écrivains, mêlés à ceux tirés du vieux fonds occidental, c'est le thème de l'exil et celui du rapport entre l'Afrique et l'Europe ou l'Amérique qui sont omniprésents dans cette littérature africaine. Cela apparaissait déjà dans les écrits des femmes et les romans policiers fin du XXème. Aujourd'hui, ce n'est plus la Négritude, c'est le mouvement de la « migritude », un néologisme qui combine négritude et émigration qui caractérise cette littérature. Les nouvelles générations d'écrivains ont en commun l'expérience de l'immigration : Alain Mabanckou, Sami Tchak, Emmanuel Dongala, Nathalie Etoké, Fatou Diome, Tierno Monénembo, Boubacar Boris Diop et Abdourahmane Ali Waberi.

Le mélange du code et l'hybridité linguistique constituent un phénomène important dans la littérature africaine. Ceci parce que les colonisateurs ont disparu et il existe un désir de 'décoloniser' la langue française ou de l'africaniser puisque c'est le code qu'ils ont laissé avec les Africains. Presque tous les écrivains africains pratiquent ce mélange de code dans leurs œuvres. Mais, Ahmadou Kourouma et Mongo Beti sont très reconnus par leur manière de se servir de ce phénomène linguistique. Onyemelukwe décrit Kourouma et Beti entre tant autres comme déconstructionistes. Ces écrivains africains, d'apres elle, s'adonnent à la pratique de mélange codique et échange codique parmi d'autres stratégies de décolonisation interlinguiste (Colonial 155-18). Elle démontre cette tendance, par exemples chez Mongo Beti en s'appuyant sur son roman policier *Trop de soleil tue l'amour* (« Interlangue » 245-267).

Le mélange du code comme une forme d'écrire devient très répandue dans les œuvres romanesques des écrivains africains suite à l'ascension à l'indépendance de la plupart des pays africains en 1960. Dans les œuvres d'Ahamdou Kourouma, *Allah n'est pas obligé* publiée en 2000 et son dernier ouvrage paru en 2002, *Quand on refuse on dit*

non, le nouveau phénomène du mélange du code se voit. Dans ces deux œuvres, le mélange du français et oulof dresse des critiques souvent âpres contre Kourouma. Parmi ces critiques, les remarques faites par Jacques Chevrier sont très pertinentes. Le style de Kourouma est caractérisé par ce que Chevrier décrit comme « Une radicalisation du discours romanesque » (*Littérature* 10). Il y voit des détournements dans la convention d'écriture. Il considère alors le style de Kourouma comme la radicalisation du discours. Yetunde Osunfisan, dans l'article intitulé, « I write the way I like : Ahmadou Kourouma's language of révolte » fait cette remarque :

> Ahmadou Kourouma, like his malinké ancestors... realized that he has been subjected to a kind of literary outrage and abuse; but unlike them, he challenged the situation, for one notices in his writing not only vast creative capabilities but also, perhaps of greater importance to him, a commitment to the realization of a particular dream: Paving the way for a literature that will be authentically black, no longer a by-product of Western literature (224).

Ce n'est pas pour rien que Kourouma a décidé de s'exprimer à travers une écriture radicalisée.

Dire que Kourouma a commencé le mélange du code avec ces deux derniers ouvrages n'est pas vrai. Son premier roman, *Les soleils des indépendances* manifeste absolument cette nouvelle tendance littéraire africaine. Mais, la manière dont Kourouma reprend ce phénomène est très intéressante surtout dans *Allah n'est pas obligé* où nous

pouvons lire : « Birakoro, un homme incirconcis, gnamokodi, putain de la femme.» (Kourouma, *Allah* 123) ainsi de suite.

Rappelons que Beti suit cette tendance. Dans ces deux œuvres mentionnés ci-haut, Kourouma démontre son habilité en tant qu'écrivain prolifique et génie créateur. Dans son ouvrage *Colonial, Feminist and Post Colonial Literature : Decolonisation and Globalisation of African Literature*, Onyemelukwe relève l'idée de la globalisation de la littérature africaine à travers *Trop de soleil tue l'amour* de Mongo Beti. Elle met en exergue la manifestation de l'usage de métalinguistique, la metatextualité et intertextualité entre tant d'autres. Solon Elle : « Trop de soleil… is a novel of rupture, written in popular style language with a mild mixture of different codes (multilingualism). Beti's earlier works cannot be said to be devoid of vulgar or obscene language » (« Globalisation » 220). Ces éléments montrent le niveau actuel de la littérature africaine. C'est-a-dire que les écrivains africains ont porté la littérature africaine au pinacle, à tel niveau qu'on n'a jamais entendu parler auparavant.

On ne peut pas oublier le rôle et la contribution de la femme africaine dans la littérature africaine. Puisque les œuvres de l'auteur soumis à notre analyse dans cette étude est une femme écrivain, nous le jugeons pertinent de consacrer une section entière aux écritures des femmes.

0.3 Littérature féminine africaine : repères historiques

Les femmes africaines écrivent depuis les années soixante. L'écriture de la camarounaise Therese Kuoh Moukoury, *Rencontres essentielles* (1969) et Flora Nwapa, *Efuru* en (1966) (anglophone) en atteste. Mais la littérature féminine fait son entrée

fracassante dans la littérature africaine dans les années 1980s. A partir de cette année-là, une parole nouvelle se fait entendre: celle des femmes. Aujourd'hui, les écrivaines africaines soulèvent toujours autant la polémique. Entre celles qu'on considère comme des féministes tout court et des féministes modérées, il y a une écriture féminine qui pense la femme simplement dans ce qui caractérise son univers personnel, son rapport avec elle-même, sa conception du combat intellectuel et politique (Chevrier 47). Penser l'action féminine pour elle-même, vivre et assumer la féminité sans complexe d'assimilation égalitaire aux attributions spécifiquement masculines, dire que l'écriture de la valorisation féminine hisse la femme au rang d'épicentre du système social, est l'orientation qu'elles tentent de donner à leur création. Jusque dans les années 1950, la littérature nègre était le domaine réservé à la gente masculine (Chevrier 98).

Comme Jacques Chevrier, Ifeoma Onyemelukwe nous révèle comment les romancières africaines se sont lancées à l'aventure de l'écriture en adaptant leur production littéraire aux contextes sociaux. Pour elle, les femmes écrivaines africains utilisent le « langage féministe » pour lutter contre les maux sociaux qui empêchent leur avenir. : « Nous entendons par « langage féministe » manière de parler propre aux féministes ; autrement dit, le contenu de la communication de tel individus révélant leur penchant à lutter pour le bien-être de la femme, à condamner (*Colonial* 96).

Le roman épistolaire de Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, publiée en 1979, révèle bien cette tendance dont Onyemelukwe parle. Après Mariama Bâ, de nombreuses écrivaines émergent : Aminata Sow Fall avec *La Grève des Battù*, Werewere Liking, et surtout Calixthe Beyala, Tanella Boni, Ken Bugul. Ces écrivaines africaines n'hésitent

pas à mettre en jeu le sexe féminin, à manier la violence du langage, l'impudeur et l'ironie.

Parmi les romancières féministes qui ont retenu notre attention dans cette étude est Mariama Bâ. L'œuvre de Mariama Bâ, *Une si longue lettre* a porté la littérature féministe au pinacle. Elle n'est, certes, pas le premier auteur féministe en Afrique, mais elle a donné ses lettres de créance à ce mouvement. Décédée après la parution de son roman, son œuvre littéraire peut être considérée complètement achevée malgré la parution d'un roman posthume, *Un chant écarlate*. *Une si longue lettre*, un roman épistolaire, s'inscrit dans la lignée des grandes œuvres littéraires privilégiant le style tout autant que la thématique.

Ce que nous avons remarqué dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, c'est le lancement de la colère et la position féministe de l'auteur contre le mauvais traitement infligé à la femme par l'homme. L'héroïne du roman, Ramatoulaye a écrit une longue lettre à son amie d'enfance, Aissatou qui a divorcé son mari au Sénégal. Le problème de la polygamie traitée sous l'angle littéraire prend une dimension poignante dans le roman posthume de Bâ, *Un chant écarlate*. Ce problème provient encore de l'avidité de l'homme, de sa domination de la femme.

Dans *Un chant écarlate*, Ousmane Gueye, le protagoniste du roman, prend en deuxième noces secret, Ouleymatou, comme épouse. Sa femme, Mireille ne découvre que lorsque le compte joint du couple commence à diminuer à cause de dépenses extravagances d'Ousmane pour entretenir la demande des parents de sa nouvelle épouse. Dans ce roman, Ali, l'ami d'Ousmane dit : « Cette femme ne t'ai donnée. Paie ta dette.

Aie le courage de payer » (Ba, *Un chant* 206). Ali tente d'éveiller la prise de conscience d'Ousmane contre l'injustice qu'il fait subir sa femme Mireille.

Mariama Bâ témoigne, de par ce roman, tant de zèles dans sa dénonciation de toutes pratiques qui sont nuisibles aux femmes. Ainsi, si *Une si longue lettre* dénonce l'existence de l'injustice contre les femmes, *Un chant écarlate* montre sa manifestation et ses conséquences désastreuses.

L'œuvre de Ken Bugul, *Le baobab fou* en dévoilant le moi intime de l'auteur, marque une étape importante dans la littérature féministe en Afrique. Le roman s'enracine dans un réseau de faits vécus et stigmatise la problématique de l'aliénation et ses conséquences inéluctables sur le comportement d'une jeune fille. Si la liberté créatrice de l'auteur supplante parfois l'esthétique, ce récit de formation présente un autre volet de discours personnel. Le roman, en réveillant les bonnes consciences, a provoqué un tollé dans le monde littéraire africain. Les romancières abordent dans leurs œuvres beaucoup de thèmes qui touchent la société, mêmes si elles en privilégient certains comme l'infidélité, la polygamie, les rapports entre alliés et parents, l'éducation des enfants, la violence contre les femmes et ses troubles qui en découlent, la sexualité et les mutilations génitales féminines qui sont à l'ordre du jour (Herzberger-Fofana 206).

Angèle Rawiri, dans *Fureurs et cris de femmes,* dévoile son penchant féministe. Cette femme écrivain du Gabon traite des thèmes comme la stérilité, la maternité et le rôle de la femme dans un pays en développement. A travers la conscience d'une femme, Emilienne, nous découvrons le drame de l'héroïne – le féminisme. Le Gabon est l'un des pays les plus faiblement peuplé d'Afrique. Le mauvais traitement des esclaves, les travaux forcés et les razzias instituées par la police coloniale ont provoqué de véritables

Hécatombes et décimés les populations de ces régions. A cela s'ajoutent la famine, l'épuisement et la maladie. Cette situation affecte beaucoup la femme dans la mesure où la plupart d'elles sont stériles. Emilienne devient, elle-aussi, victime de la stérilité.

En somme, la lecture de *Fureurs et cris des femmes* fait apparaître une série de réseaux sémantiques se rapportant à l'univers féminin. Dès le début du récit, le lecteur reconnaît l'identité de la narratrice par la description de la douleur et des parties du corps afférents tels « bas ventre, matrice, vagin, embryon, saignements, pertes vaginales » (Angèle81). Voici la remarque d'Emilienne sur elle-même. Etant une jeune femme financièrement indépendante, elle est consciente de sa valeur. Mais, elle analyse sa situation de femme dans un pays ancré dans ses normes. Emilienne se libère de l'oppression sociale tout comme Aissatou dans *Une si longue lettre*. Elle refuse le rôle de souffre-douleur et de victime des caprices d'un mari infidèle d'une belle-mère tyrannique. Son pouvoir financier lui permet de se libérer des chaînes d'asservissement social. Emilienne représente la femme qui se définit. Elle défend la femme opprimée. Elle ne revendique pas seulement le désir de s'assumer, mais elle s'assume et choisit sa voie librement. Elle met également à nu, le rôle des femmes, véritables courroies de transmission dans les valeurs culturelles oppressives.

Partant de cela, dans les œuvres des écrivains évaluées, des points communs les unissent. La femme est au centre de leur préoccupation thématique. L'accent est surtout mis sur la sujétion dans laquelle est tenue la femme. Le culte du passé commande de nobles créations comme celles de la Grande Royale de Cheikh Hamidou Kane ou d'inquiétantes incarnations du destin comme Anatou de Olympe Bhély-Quenum. La

remise en question de la tradition devient plus effective avec Sembène Ousmane qui montre les coépouses victimes entre autres choses de la polygamie.

0.4 La littérature féminine ivoirienne : repères thématiques

Dans le cadre de cette étude, nous voulons voir succinctement la littérature féminine en Côte d'Ivoire pour nous permettre d'examiner la place qu'occupe Véronique Tadjo au sein de la littérature féminine dans ce pays. L'écrivaine ivoirienne démontre qu'elle élargit son champ d'investigation et qu'elle n'est pas obnubilée par les problèmes de la condition féminine.

L'émergence de la littérature féminine ivoirienne remonte aux années soixante-dix. En effet, le premier roman publié par une Ivoirienne est paru en 1976. Il s'agit des *Danseuses d'Impé-eya* de Simone Kaya. Ce roman relate l'enfance scolaire et citadine d'une fillette dans la Côte d'Ivoire d'avant l'indépendance. Lui emboîtera le pas, en 1977. *Djibô* de Fatou Bolli qui s'intéresse aux croyances mystiques et à la pratique de l'ésotérisme dans l'Afrique contemporaine. Suivra ensuite un autre roman de Simone Kaya intitulé *Le prix d'une vie* en 1984. Ce texte, à l'instar du premier ouvrage de l'auteure, est quelque peu autobiographique. Il traite de questions de couple, et du conflit de génération mettant aux prises une jeune fille avec sa famille.

L'auteure Régina Yaou, avec ses ouvrages respectivement intitulés *Lezou Marie ou les écueils de la vie* paru en 1984et *La révolte d'Affiba* publié en1985,rejoindra ce cercle de nouvelles écrivaines. Ces deux romans mettront en scène des personnages

féminins confrontés aux contradictions internes, aux maux de la société ivoirienne urbaine et rurale.

Outre ces ouvrages qui visiblement s'adressent à un public adulte, il faut noter l'émergence d'une littérature pour enfants dont la pionnière dans le genre est l'écrivaine Mary Lee Martin-Koné qui a publié *Pain sucré* en 1983. En plus, un autre texte au titre de *Papi*, publié par Jeanne de Cavally inaugure la création d'une tradition de livres pour enfants, tradition qui perdure jusqu'à nos jours. Kakou Oklomin avec son *Okouossai ou mal de mère* paruen 1984est une autre ivoirienne qui aspire également au métier d'écrivain. Son ouvrage traite du thème de la stérilité et dénonce que la maternité soit érigée comme la condition sine qua non du bonheur de la femme.

A la fin de cette première décennie qui a marqué la parution du premier roman féminin ivoirien et la publication d'ouvrages que nous avons succinctement présentés dans les lignes précédentes, commence une nouvelle ère pour cette littérature qui, jusque-là était au stade du balbutiement. En effet, après cette décennie s'étendant entre 1976 et 1986, il est permis de parler de la naissance d'une littérature ivoirienne par les femmes, tant du point de vue de la quantité que de la qualité des ouvrages produits.

Cependant, exceptées quelques auteures dont les ouvrages apparaissent ici et là dans des articles épars, cette littérature, prise dans son ensemble, n'a pas encore fait l'objet d'un travail de recherche significatif et exhaustif. L'unique publication consacrée uniquement aux auteures ivoiriennes remonte à 1987. Il s'agit d'un article de Madeleine Borgomano publié dans le cadre d'une édition spéciale de la revue *Notre Librairie* sur la littérature ivoirienne. Cela ne devrait pas être particulièrement surprenant.

Les auteures ivoiriennes telles que Tanella Boni, Véronique Tadjo ou Régina Yaou, dans une moindre mesure, émergent de l'ombre en ce sens qu'elles reçoivent une relative attention de la part des critiques. Toutefois, il faut reconnaître que leurs oeuvres ne bénéficient pas du type de popularité dont jouissent les auteures Mariama Bâ, Aminata Sow Fall ou Calixthe Béyala.

Il n'empêche que cette littérature ivoirienne commence à être connue grâce à ces auteures mentionnées ci-dessus. Il faut souligner que cette littérature, surtout celle produite par les plus visibles des auteures ivoiriennes, à savoir Tanella Boni et Véronique Tadjo, semble très souvent se démarquer d'une thématique basée sur des misères infligées aux femmes par la société patriarcale. Le regard projeté par les écrivaines ivoiriennes sur la condition féminine est empreint d'une sorte d'ambivalence illustrant le rejet de tout manichéisme qui viserait à opposer les coupables aux victimes. Ces écrivaines semblent davantage, focaliser sur des questions sociopolitiques que sur des problèmes touchant spécifiquement à la condition féminine.

En fait, certains ouvrages des écrivaines ivoiriennes relève la condition féminine. Citons Régina Yaou dont les romans traitent amplement de la condition féminine. Son *Lezou Marie ou les écueils de la vie*, met l'accent sur les périls que représentent la prostitution ou l'avortement pour des jeunes filles naïves et inexpérimentées. Régina Yaou compte dans son registre un autre roman qu'on pourrait qualifier de féministe de par sa peinture des inégalités et des injustices inhérentes à certaines traditions au regard de leur traitement de la femme. Cette thématique est visible dans ses ouvrages respectivement intitulés *La révolte d'Affiba* en 1985, *Le prix de la révolte* paruen 1996 *ou les germes de la mort* publié en 1988. Anne Marie Addiafi, une autre écrivaine

ivoirienne s'inscrit dans cette lignée avec *Une vie hypothéquée* paru en 1984. L'auteure traite du thème du mariage arrangé. Il s'agit de l'histoire d'une jeune fille qui, depuis le sein de sa mère, a été promise en mariage à un homme qui est de loin son aîné.

Fatou Kéïta, dans son ouvrage intitulé *Rebelle* paru en 1997dresse la liste des pratiques patriarcales qui privent la femme africaine de ses droits. Son roman traite de l'excision, de la polygamie et ses méfaits, en passant par l'analphabétisme des femmes, et la maternité obligatoire et incontrôlée.

Josette Abondio avec son *Kouassi Koko, ma mère* paru en 1993aurait pu s'inscrire dans cette catégorie. Cependant son roman semble plutôt faire le procès de la femme, surtout de la mère dont la bassesse est mise à nu. En fait, tous les personnages féminins de ce roman sont présentés comme des personnes viles. Le personnage principal du récit est une jeune femme dénuée de toute personnalité. Elle est, par conséquent, manipulée par tout le monde dont sa mère qui la livre en pâture à un vieil homme comme monnaie d'échange. Les personnages représentant les mères dans ce livre sont empêtrés dans des intrigues de tout genre visant à préserver leurs intérêts.

Parallèlement à ces romancières dont les écrits cadrent plus avec une tradition littéraire féminine africaine, celle privilégiée par les critiques, existe un autre groupe d'écrivaines ivoiriennes qui semblent manifester d'autres intérêts thématiques. Hormis Véronique Tadjo ou Tanella Boni, Flore Azoumé dont nous avons déjà mentionné les ouvrages et sur lesquelles nous reviendrons plus tard, citons Isabelle Boni-Claverie, qui dans *La grande dévoreuse* publié en 1999 décrit les maux de la société contemporaine. Kouamé Adjoua Flore, avec *La valse des tourments* paru en 1998,s'inscrit dans la même perspective qu'Isabelle Boni-Claverie. Koné Alimatou dans *Cris de souffrance* paru en

1994 traite de la pandémie du SIDA. Fatou Boli, qui a été citée précédemment, traite des sciences occultes.

Comme on peut le constater, ces écrivaines abordent une diversité de thèmes. Bien que le roman semble se dégager comme le genre prédominant au niveau de cette production littéraire, il semble que ces écrivaines publient dans différents genres. Au sein de leurs œuvres figurent des recueils de nouvelles, des recueils de poèmes et des ouvrages pour la littérature enfantine des écrits autobiographiques.

0.5 Littérature du génocide

Il existe un nombre non négligeable des œuvres portant sur le génocide rwandais. Nous en abordons bien entendu quelques-unes. Boubacar Boris Diop, romancier et journaliste sénégalais, a publié en 2001 un roman intitulé de manière relativement mystérieuse *Murambi, le livre des ossements*. Il s'agit d'une fiction prenant pour base le génocide rwandais de 1994.Ce livre est écrit dans des circonstances bien particulières : avec le soutien d'une fondation, Diop, tout comme une dizaine d'autres écrivains africains, avait été invité à faire un séjour de deux mois sur les lieux où se déroulèrent le génocide; ce que les Africains ont l'habitude de nommer de manière euphémique les « événements » (Diop, *Murambi* 7).

Si le titre du roman produit à la suite de ce séjour sera énigmatique pour la plupart des lecteurs, n'est-ce pas dû, au moins en partie, à la difficulté de dire l'indicible ? Difficulté rencontrée, par exemple, par tous ceux qui désirent évoquer la Shoah. « Murambi », dont la signification n'apparaîtra qu'à la page 53, du moins pour un lecteur non averti des réalités locales, est le lieu où s'est déroulée l'enfance du personnage principal, pour autant que cette appellation corresponde vraiment à la réalité, comme on

pourra s'en rendre compte. L'importance du toponyme est confortée par le fait qu'il donne aussi son titre à la quatrième et dernière partie. La distance à laquelle le lecteur est mis par rapport à l'explicitation du code herméneutique correspond en fait à celle de l'écrivain lui-même. Les intellectuels européens sont, en effet, les seuls à considérer la culture d'Afrique noire comme un bloc monolithique.

Un romancier sénégalais sait, lui, qu'il devra faire un effort pour combler tout ce qui sépare les mentalités de l'Afrique de l'Ouest de celles de la région des Grands Lacs, et son rôle consistera très largement à être un témoin de l'extérieur, à être celui qui remplit un vide en tentant de dire l'horreur face à ce que le sous-titre désigne : *Le livre des ossements*. Dans la deuxième partie intitulée « Le Retour de Cornelius » :

> Celui-ci se trouve en effet confronté aux restes de vingt-cinq à trente mille cadavres de la paroisse de Ntarama. Or, à l'intérieur même de la diégèse, une autre forme de distance se fait jour : ceux qui regardent le charnier le font sans curiosité malsaine, phénomène attesté par une description purement phénoménologique : […] les corps se trouvaient en l'état où les avaient laissés les tueurs quatre années auparavant. Des vêtements étaient encore collés au corps […]. (Diop 95).

Nous y voyons la description purement phénoménologique, peut-être, mais justifiée par la conception que Cornelius a de la réalité du génocide.

En fait Diop s'inspire des évènements réels et il raconte ses expériences comme dans la suite :

> D'ailleurs quand nous sommes allés là-bas, les Rwandais eux-mêmes ont été très touchés par le projet, par notre présence. Ils nous ont dit surtout de ne pas écrire de romans. "Dîtes simplement les choses telles qu'elles se sont passées", nous ont-ils répété. C'était très intéressant car sans le savoir ils étaient les futurs personnages de nos romans, de nos pièces de théâtre et de nos compositions politiques. Et j'ai renoncé à mon projet initial d'impressions de voyage parce que les choses que nous avons entendus là-bas étaient à la fois vraies et plus romanesques que dans n'importe quel roman. Et au fond, je pense que l'exercice qui consiste à faire un carnet de voyage - très distancié, très retenu… - est quelque chose de difficile avec les événements. Finalement le choix que j'ai fait est un compromis… entre la volonté de précision et le désir de restituer vraiment les choses (*Murambi* 149).

Comme *Le Livre des ossements* de Boris Boubacar Diop, *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo s'inscrit dans le cadre de l'opération *Ecrire par devoir de mémoire* parrainée par l'Association Fest'Africa et la Fondation de France. D'entrée de jeu, le titre fait mouche et annonce le deuil. L'aîné dont il est question ici, c'est Faustin Nsenghimana, âgé de 15 ans, rescapé miraculé d'une fusillade publique dans une église au Rwanda. Ayant assisté à la mort de ses géniteurs, Faustin s'enfuit de son village natal (Nyamata) pour Kigali.

De vadrouille en vadrouille, il trouve refuge dans un petit abri de fortune dénommé QG par ses habitants. C'est là qu'il commet le crime qui le condamne à mort.

Rentrant au QG à l'improviste après une absence prolongée, il surprend son voisin d'infortune Musinkôro avec sa sœur. Il l'exécute sur le champ avec son pistolet A son procès, Faustin fait montre d'une insolence manifeste : il est condamné à mort.

Comme chez Boris Diop, le roman de Tierno Monénembo est très pudique. La langue est sobre, très sobre même, le génocide est à peine mentionné et à peine décrit, hormis la scène de la fusillade dans l'église de Nyamata. Cette absence du génocide dans le texte renforce paradoxalement sa présence. Plutôt que de décrire les morts et les viols, Tierno Monénembo nous donne à lire les conséquences de ces tueries macabres dans les consciences des survivants, notamment celles des adolescents, qui après avoir vécu l'indicible, versent sans le vouloir dans le cynisme pur. En refusant de condamner et de décrire l'horreur du génocide, Monénembo invite son lecteur à la méditation sur le sens de ce qu'Anna Harendt appelle la banalité du mal. Car le propre de la littérature, pour reprendre l'expression de Roland Barthes, est la question moins la réponse.

Et la question que nous pose Tierno Monénembo sous forme de boutade réside dans l'épigramme du livre emprunté à Edmond Rostand : "On tue un homme, on est assassin. On en tue des milliers, on est un conquérant. On les tue tous, on est Dieu". On pense irrésistiblement à Camus ou à Kafka, tellement l'absurde saute aux yeux. Tierno Monénembo lui-même affirme que :

> C'est à la fois donner un sens à la littérature qui est cause, qui est engagement ("réveiller les hommes"). Et de l'autre côté, c'est montrer le désespoir qu'il y a à écrire dans le contexte africain : on sait bien aujourd'hui que l'écrivain africain est l'homme le plus réprimé d'Afrique, le plus marginalisé comme le suggère Sassine. C'est complètement vain,

> mais en même temps, il faut le faire. Sassine a toujours continué à écrire, malgré ça, il savait qu'il écrivait en vain. Il a dit ça parce qu'on n'a pas de public naturel. Ecrire chez nous, c'est vraiment avaler des couleuvres. C'est ce qui se passe en Algérie ou au Nigéria. Les écrivains guinéens sont exilés ou morts dans un exil intérieur extrêmement douloureux. Mais les deux ne sont pas antinomiques, il me semble (22).

Il va au-delà pour ajouter que :

> On sait que ça doit servir à quelque chose obligatoirement mais on sait en même temps qu'il faut vraiment s'y accrocher parce que ce n'est pas du tout évident. Mais en même temps, ce n'est pas seulement en Afrique, je pense que c'est un peu partout. On écrit toujours en vain, la littérature n'a jamais servi de leçons, dans le monde entier (22-23).

Avec la trilogie de Yolande Mukagasana dont *Lamort ne veut pas de moi* (1997), *N'aie pas peur de savoir* (1999) et *Les blessures du silence* (2001), les enjeux de la situation génocidaires y sont évidents. *La mort ne veut pas de moi* est un émouvant témoignage du génocide qu'a vécu l'infirmière anesthésiste, traumatisée après avoir assisté au massacre de son mari et de ses trois enfants. *N'aie pas peur de savoir* est, dans sa première partie, la réécriture de *La mort ne veut pas de moi*, avec l'insertion de certains commentaires et réflexions de la narratrice.

De plus, est abordé le rapport du génocide avec la communauté internationale et la justice. Dans *Les blessures du silence,* chaque témoignage est soutenu par une

photographie du rescapé ou du prisonnier dont les propos sont rapportés. Avec quatre-vingt paroles et quatre-vingt photos, ce livre est un recueil de témoignages de survivants du génocide, de même que de bourreaux. Ici, le témoignage fait preuve d'un effet libérateur pour le témoin. Les rescapés(es) déplorent les atrocités dont ils /elles ont été victimes, dont notamment les viols, et implorent la justice, tandis que le témoignage des prisonniers qui plaident coupable, participe d'un grand remords; les tueurs s'accusent en s'excusant. Selon la planification des instigateurs, c'est un génocide où un nombre important de bourreaux se dissimulent sous la couverture d'un massacre de masse et tentent de démontrer qu'aucune personne seule n'a tué une autre personne.

Les éditions Le Figuier ont publié, en co-édition avec le Fest'Africa de Lille, trois livres sur le génocide rwandais de 1994 : *Nyamirambo*, un recueil de poèmes écrit par l'écrivain tchadien Nocky Djedanoum ; Le génocide des Tutsi expliqué à un étranger, une réflexion qui, sous la forme d'un entretien avec l'auteur rwandais Jean-Marie Vianney Rurangwa, tente d'expliquer les raisons du génocide; *Murekatete*, un roman écrit par l'écrivain burkinabaise Monique Ilboudo. Trois voix différentes pour dire les massacres.

Le roman de Monique Ilboudo évoque les massacres par touches successives : son héroïne, *Murekatete*, de père hutu et de mère tutsi, raconte comment elle a échappé à la mort. Rescapée du génocide, elle traîne son calvaire dans sa vie présente, sans arriver à se reconstruire. Elle trouve, pourtant, un peu de réconfort dans les bras de son ami Venant. Mais Venant, après avoir visité les sites du génocide, ne peut supporter tout ce qu'il a vu et se réfugie dans l'alcool. C'est la fin de l'équilibre précaire qui s'était instauré entre eux. La longue descente dans l'enfer du remord et de la culpabilité commence alors

! Monique Ilboudo parle de la difficulté de vivre avec le souvenir de l'horreur et d'assumer cette mémoire collective faite de morts et de tortures.

Jean-Marie Vianney Rurangwa discute les raisons qui ont pu pousser les Hutu à de tels actes de barbarie contre la population tutsi. Il remonte pour cela dans l'histoire du pays et donne quelques anecdotes significatives du malaise qui précéda le début des massacres. Il s'insurge également contre l'ignorance de nombreux Européens qui, au moment des faits, ne savaient pas qu'il se perpétrait au Rwanda un véritable génocide - et qui ne le savent toujours pas ! Il rétablit quelques vérités et se bat contre les mensonges, les silences et l'indifférence pour que la vérité éclate au grand jour.

Nocky Djedanoum choisit le genre de la poésie pour crier sa colère contre l'ignorance de ceux qui ont refusé de voir l'horreur ! Il veut également mettre fin au silence et à la souffrance des autres en œuvrant pour l'espoir d'un monde meilleur. Dans *illusion*, Nocky Djedanoum de conclure par un "Manifeste pour la vie": "cette vie, si elle est à créer de nouveau, nous la recréerons, au commencement le verbe, le verbe créateur, la vie existe quand elle est dite, chantée, peinte, rendue en images, cette vie que nous voulons en mouvement, une vie sans cesse rêvée et renouvelée (…)" (51). Tels pourraient être les derniers mots de cette conclusion : ces trois livres publiés aux éditions Le figuier, dans le cadre des ateliers d'écriture au Rwanda, parlent, dans des genres très différents, de cette vie si difficile à reconstruire et à apprécier après l'épreuve de la mort, après l'horreur du génocide!

Jean-Marie Vianney Rurangwa dans son article « Un Rwandais sur les routes de l'exil », a décidé d'expliquer le génocide des Tutsi à un étranger. Il procède par questions et réponses, comme dans quelque exercice d'école car la visée pédagogique de ce livre

est évidente. Il y retrace l'histoire de la haine de l'autre, des différents massacres depuis 1959. L'auteur y dénonce l'argument fallacieux de l'ethnie. En effet, Hutu, Tutsi et Twa parlent la même langue. Il est difficile aussi de les distinguer morphologiquement. Les uns auraient planifié l'extermination des autres. Des chercheurs et des théoriciens européens, depuis le début du siècle, ont leur part de responsabilité dans cette histoire.

Ainsi, le génocide des Tutsi n'est pas une guerre ethnique : c'est un massacre planifié. Vénuste Kayimahé, rescapé du génocide, bien avant ce projet, avait écrit au Président François Mitterrand. Il a prêché dans le désert. Il n'a reçu aucune réponse. Ce qu'il avait à dire était trop lourd à porter seul. Parce que "le survivant n'est qu'une apparence d'homme", un homme en proie aux cauchemars comme il le dit devant ce public nombreux rassemblé Place du Général De Gaulle, à Lille, ce 11 novembre 2000. Le rescapé cherche en vain un bonheur introuvable. Le livre qu'il présente ; *France-Rwanda : les coulisses du génocide*. *Témoignages d'un rescapé*, est un appel au partage de la douleur et de la souffrance afin que la vie soit possible.

De l'éloge de la vie, à celui de l'amour, il n'y a qu'un pas. Voilà pourquoi, dans *Murekatete,* Monique Ilboudo nous donne à lire cette histoire d'amour difficile à vivre à cause des milliers de morts de part et d'autre, à cause de la périlleuse rencontre des cœurs et des âmes qui n'oublient pas. Car comment oublier "la mort anormale", ce crime collectif qui "fauche des êtres sains, dans la force de l'âge, des enfants en pleine croissance, des fœtus à l'abri, dans le sein maternel (…) des êtres dont le seul crime est d'être nés d'un bord et pas de l'autre" (59). Voilà pourquoi, d'un autre point de vue, Nocky Djedanoum achève son recueil de poèmes Nyamirambo ! en apothéose, par un

"manifeste pour la vie" qui commence par ces mots si forts : "Nous en avons assez de mourir, nous voulons vivre pour l'Afrique…" (62).

Des écrivains sont allés au Rwanda, il y a deux ans. Ils ont écrit des textes par devoir de mémoire pour toute l'Afrique, pour le monde entier y compris pour la Côte d'Ivoire. Ils parlent de la vie à sauver, parce que la mort anormale, contre nature conduit au chaos…Si les mots des écrivains n'ont jamais tué personne, il n'en va pas de même pour les mots de la propagande idéologique et politique, relayés par les médias. Les mots chez les écrivains africains, soutenus par une esthétique particulière, s'efforcent de jouer leur propre rôle. Rôle difficile, parfois entravé par mille maux, mille devoirs extérieurs, qui n'ont rien à voir avec l'écriture.

Les écrivains africains n'ont que les mots pour dire et témoigner. Ils n'ont pas d'autres armes. Quelle que soit la langue d'écriture, c'est avec des mots nus, parfois forgés de toutes pièces, souvent utilisés avec détachement mais toujours imprégnés d'un fond de culture autre que l'écrivain avance sous le soleil ou dans l'ombre. Il peut déployer quelques stratégies de séduction. Il peut raconter paisiblement en y mettant le ton et la manière. Parfois il ne sait pas où il va.

Mais en utilisant le mot en vue de prendre part aux festins et aux affres de l'écriture, il se met en marge du commun des mortels pour mieux dire la condition humaine. Or, aujourd'hui, la condition humaine est en danger. L'humanité de l'homme, de la femme et de l'enfant est remise en question par mille atrocités, mille crimes commis, souvent collectivement, pour assouvir quelque passion humaine, trop humaine : la soif du pouvoir qui met à mal la démocratie recherchée, la haine de l'autre (proche ou

lointain), les désirs du ventre…Il s'agit, dans un premier temps, de tirer la sonnette d'alarme et de dire, noir sur blanc, nous sommes tous des êtres humains après tout.

Le recours à l'imaginaire, pour les rescapés, n'exprimerait pas mieux voire ne ferait pas comprendre la réalité du génocide. La fiction se voit par conséquent fixée dans des limites. Il faut que le monde entier sache la volonté des Hutu à éliminer jusqu'au dernier tous les Tutsi du Rwanda. Boris Diop a, en conséquence, pris acte de leur revendication. Il leur avait fait comprendre qu'il allait, à travers *Murambi, le livre des ossements*, respecter autant que faire se peut à mieux faire entendre leurs supplices.

A l'instar de Boubacar Boris Diop, le Guinéen Thierno Monenembo, dans son ouvrage intitulé *L'Aîné des orphelins* retient l'attention des lecteurs par la simplicité de son écriture et le thème qu'il développe. En effet, ce texte raconte la vie malheureuse d'un jeune enfant du nom de Faustin Nsenghimana -hutu par son père, tutsi par sa mère- rescapé miraculeux d'une tragique et fatale fusillade publique dans une église à Nyamata. A Kigali où il séjourne après avoir échappé au massacre planifié, Faustin mène une vie errante et s'installe dans un abri de fortune dénommée QG par ses habitants. Rentrant à l'improviste au QG après une longue absence, il surprend sa sœur avec un des habitants, Musinkoro, son voisin d'infortune. Il l'exécute à bout portant avec un révolver. Au procès, Faustin se défend mal, il se montre insolent : il est condamné à mort. Monenembo, dans son ouvrage, met surtout l'accent sur les conséquences du génocide sur les survivants qui, par la force des choses, se muent en cyniques. C'est tout le contraire de *Murambi, le livre des ossements* où Boris Diop a frontalement abordé le sujet sans aucune forme de détour.

Tierno Monénembo, tout comme Boris Diop, s'engage dans un travail de sensibilisation de l'opinion publique africaine et internationale sur le danger que pourrait constituer pour toute nation l'instrumentalisation ethnique dont celle du pays des Mille Collines avait entraîné la mort des plusieurs centaines de Tutsi du fait seulement de leur différence.

La littérature prend la couleur de l'engagement et descend aux enfers pour monter l'homme dans toute sa bestialité. Au Rwanda, elle a assisté à sa propre honte par le biais du manifeste des Bahutu dans lequel les idéologues extrémistes hutu réduisaient les Tutsi au rang de l'animalité. C'est aussi à travers la conséquence de ce manifeste (génocide) que la littérature doit encore renaître en témoignant et en dénonçant la barbarie sous toutes ces formes. Cette dénonciation trouve son illustration dans le texte de Monique IIboudo intitulé *Murekatete* :

> Ce jour-là [le jour où avait commencé le génocide], le soleil ne se leva pas [...] tout un pays venait de sombrer dans les ténèbres [...] tout ce qui vit meurt un jour. Mourir est donc naturel, et nous l'acceptons en naissant. La mort anormale est celle qui fauche des êtres sains, dans la force de l'âge, des enfants en pleine croissance, des fœtus à l'abri dans le sein maternel. La mort n'est pas normale lorsqu'elle frappe collectivement des êtres qui n'aspirent qu'à vivre. Des êtres dont le seul tort est d'être nés d'un bord et pas de l'autre (45).

Muraketete, c'est le nom d'une jeune femme qui veut dire « laisse-la vivre ! ». Nom donné par son père parce qu'elle a manqué de mourir à la naissance « première résurrection ». Elle a manqué de mourir pendant le génocide « deuxième résurrection ». Récupérée par un soldat du FPR, elle s'est finalement sauvée.

Dans la même lancée, l'on signalera l'ouvrage de Koulsy *Lamko, Phalène des collines*. Dans ce texte, Lamko nous relate l'histoire mythique d'une reine qui, non contente de la situation qu'on lui a réservée (elle était exposée dans l'un des sites macabres du génocide où les ossements des victimes sont entassés, constituant ainsi la preuve matérielle de la barbarie rwandaise), décide de s'incarner dans un papillon et vogue à travers le pays en attendant qu'on lui fasse des funérailles digne de ce nom. Cette œuvre, en d'autres termes, soulève la question de l'importance que l'on accorde au deuil au Rwanda et, d'une manière générale, en Afrique au Sud du Sahara. Il y est tout aussi question de la responsabilité de l'Eglise dans les massacres de 1994.

Il faut en outre constater, dans le même registre de cette littérature de génocide ou de crise, l'apport sans égal des témoignages des rescapés, c'est-à-dire ceux qui ont miraculeusement échappé à leur propre mort. Un (e) rescapé (e) ne témoigne certes pas comme un écrivain qui n' pas directement vécu l'horreur indicible. Le rescapé donc, ayant vécu le drame en son âme et corps, est le mieux placé pour nous rendre compte de la gravité des scènes des tueries où les Hutu ont manifesté leur bestialité en tentant d'exterminer leurs compatriotes tutsi. Ainsi, le texte de Yolande Mukagasama, Une rescapée, intitulé *N'aie pas peur de savoir* constitue un exemple on ne peut plus précis sur la prise de parole des survivants.

Tous ces textes, qu'ils soient produits par les rescapés du génocide rwandais de 1994 ou par les écrivains ayant participé au projet d'écriture dont nous avons parlé plus haut, avaient un objectif manifeste et incontestable que celui de briser le silence des survivants, de partager leurs douleurs afin d'empêcher l'oubli de ceux qui sont tombés sous les coups des machettes, des gourdins, des serpettes...

Mais, témoigner sur une tragédie de l'ampleur de celle du Rwanda n'est pas une tâche aisée. Le Djiboutien, Abdourahmane Waberi, dans la préface de son ouvrage intitulé *Moisson des crânes, textes pour le Rwanda* nous fait part de la difficulté de raconter avec les mots les atrocités de la barbarie du pays des mille et une fosses communes : « Cet ouvrage s'excuse presque d'exister. Sa rédaction a été hardie, sa mise en chantier différée pendant des semaines, des mois » (48). Ce texte est le résultat de deux mois de séjour au pays des Mille Collines. Voilà donc qui rappelle à l'écrivain la difficulté de témoigner sur les massacres organisés d'un millier de Tutsi et quelques hutu dits modérés qui n'ont pas accepté de se salir la main dans cette triste histoire de haine séculaire. Cette difficulté expressive est surtout liée à la violence avec laquelle l'Interahamw « découpait » les victimes. Certains passages des textes publiés sur ce génocide ne sont pas faciles à exposer, comme en témoigner cet extrait de *Murumbi, le livre des ossements* : «Tout cela est absolument incroyable. Même les mots n'en peuvent plus. Même les mots ne savent plus quoi dire » (49).

En plus du thème de génocide, celui du viol occupe une place non négligeable dans les textes issus du projet d'écriture. Ainsi, Boubacar Boris Diop, dans son œuvre au ton tragique et absurde, nous en parle d'une manière surnaturelle, presque inexprimable du fait de la violence infligée aux femmes au moment des massacres, avant de les

achever : « Une jeune femme, parfois juste une fêle gamine, est étendue contre un mur, jambes écartées, totalement inconsciente [...] .Quand ils [les tueurs] ont fini [de violer], ils versent de l'acide dans le vagin ou [...] enfoncent dedans des tessons de bouteilles ou des morceaux de fer... » (50).

Les scènes de violence corporelle voire sexuelle ainsi relatées par les auteurs africains francophones de génocide sont indignes, dénaturants, antimorales. L'auteur de *Murumbi, le livre des ossements* voulait surtout attirer l'attention sur le viol collectif des femmes par des miliciens sans aucun scrupule. Tandis que Lamko, lui, braquait le proviseur beaucoup plus largement sur le viol commis par un membre de l'Eglise, un prêtre. La reine, personnage mythique de *Phalène des collines*, nous raconte comment elle a été violée par le prêtre de l'église où elle était partie chercher refuge:

> Lorsque je reviens à moi, je réalise que je suis solidement amarrée à de grosses pierres disposées en croix, pieds et poings liés. Je sens une lancinante douleur au ventre et comme un énorme sac de plomb entre les jambes [...] IL [après avoir terminé de la violer] saisit une bouteille d'acide qui traîne par-là et déverse tout le contenu dans mon sexe. Je sens la corruption s'emparée de mes viandes internes [...]. L'acide dévore comme un feu de saison sèche lâché sur la savane (51).

Ces cas de viol ne sont qu'une infime part si nous prenons la peine de considérer ce phénomène dans sa généralité. Dans d'autres cas, les miliciens Interahamw violaient sciemment leurs victimes afin de les contaminer du virus du sida.

Le roman de Lamko, *Phalène des collines* ne traite pas que du viol atroce et humiliant de la femme rwandaise. Il fait lui aussi à sa manière, avec un style quelque peu académique, sa part de témoignage sur le génocide de 1994, dans un contexte d'indifférence où le monde avait les yeux braqués sur la télévision pour regarder les matches de la coupe du monde de football se déroulant au pays de l'oncle Sam. Ceci montre en effet le peu d'importance qu'on accordait à la vie des victimes tutsi qui tombaient sous les coups infernaux des bourreaux qui les qualifiaient de « cancrelats » (52).

Pour les génocidaires, ces Tutsi sont indésirables à la vie, et donc il faudrait les éliminer jusqu'au dernier. L'ouvrage de Lamko, vu sous cet angle, est un véritable donné à voir, à réfléchir sur l'animalité de l'homme et surtout sur sa capacité d'autodestruction. Car tuer un Tutsi du Rwanda équivaudrait à assassiner tous les Rwandais. Dans la mesure aussi où au pays de Kagamé, malgré la division ethnique instaurée par le colonisateur pour mieux régner, tout le monde partage la même religion, la même langue vernaculaire [le Kinyarwanda]. C'est donc une faillite de l'humanité qu'avait assisté pendant les évènements de 1994.

Les romanciers ayant pris part au projet d'écriture ont introduit, après Kourouma, une nouvelle méthode d'écriture, de narration dans le paysage littéraire négro-africain francophone. Ainsi, Boris Diop opte pour la multiplication de vox narratives, seul moyen d'expression fiable permettant d'exposer les souffrances des suppliciés. Abdourrahmane Waberi, lui, émaille son texte, *Moisson des crânes, textes pour le Rwanda,* de citations de l'un des pères fondateurs de la négritude, Aimé Césaire, et du prix Nobel de littérature, Wole Soyinka. Tandis que Lamko, de son côté, fait preuve

d'une compilation d'un certain nombre de textes des auteurs qui ont participé aux manifestations de Fest'Africa pour en faire une pièce de théâtre.

Toutes ces œuvres avaient un seul objectif : monter toute la vérité sur la tragédie rwandaise de 1994, afin que le «plus jamais ça » se concrétise en fin dans monde où la moindre dérive pourrait conduire à un génocide. Ceci est surtout vrai quand il s'agit de l'Afrique des Grands Lacs, théâtre depuis plusieurs années des conflits ethniques d'une violence incommensurable, et dont les victimes sont toujours les populations civiles sans défense.

Murambi, le livre des ossements, ainsi que tous les autres textes du même auteurs, s'efforcent autant que faire se peut à faire remonter à la surface la vérité, dans sa nudité, des massacres collectifs et planifiés des Tutsi par leurs compatriotes hutu. Ceci afin de donner un visage aux victimes malgré la difficulté d'expression que cela implique. Cette difficulté, nous l'avons dit, est liée à la violence des massacres. Boubacar Boris Diop explique cela dans l'ouvrage de Boniface Mongo Mboussa, *Désir d'Afrique*, par le fait : « Dans tous les récits sur le génocide du Rwanda, il question de maris qui ont tué leurs femmes et de sœurs qui ont tué leurs frères... » (53). Dès lors nous sentons la peine à trouver des mots précis pour dire l'indicible, rendre compte de la folie collective des hutu.

Nous sommes de ce fait devant l'expression la plus absurde voire inhumaine de la bestialité de l'homme face à son prochain. Seul « l'investissement » dans l'écriture-fiction pourrait, à notre avis, mieux faire ressortir, partager, compatir à la souffrance des rescapés. Ainsi, de justesse, les victimes éviteraient de mourir une deuxième mort que celle de l'oubli. Les écrits des auteurs africains francophones qui ont séjourné au

Rwanda pourraient constituer une sorte de mémorial. Ces écrivains ont voulu mettre leur talent au service des victimes tutsi. Dans ce sens toutes les œuvres issues de ce projet, de même que toutes les autres œuvres entrant dans le même cadre, devraient être abordé sous la grille de littérature de témoignage.

Une fois de plus, les écrivains africains de langue française reviennent sur le terrain de la littérature pour continuer le combat commencé par Kourouma, et continué par Sony Labou Tansi, pour ce qui concerne la période postcoloniale. Ce combat est celui de la dénonciation des dictatures, à la seule différence près qu'ici nous avons affaire un à drame qui dépasse de très loin toutes les dictatures que le continent africain ait connues depuis les indépendances : un génocide.

Dès lors les écrivains ayant participé à ce projet d'écriture entendaient faire de la fiction leur seule « arme miraculeuse » selon la fameuse expression d'Aimé Césaire. Cette arme de combat leur permettrait ainsi de réagir contre l'oubli, mais aussi et surtout contre la banalisation de la cruauté des bourreaux. L'expression de cette cruauté apparaît dans ce passage de *Moisson des crânes, textes pour le Rwanda* de Waberi, qui montre combien ces bourreaux étaient sans état d'âme :

> Tous les hommes et toutes les femmes [...] fœtus compris sont recherchés sans relâche [...] Même écrasés ou écartelés, on n'arrive pas à les [les Tutsi] croire morts. Alors on revient les achever à coup de n'importe quoi, machette, coupe-coupe, gourdin, massue, kalache, serpe, crosse, gros bâton, tronc d'arbre, barre de fer, baïonnette, verge, pieu, balle, crosse de fusil, pneu enflammé [et] on rebrousse chemin en chantant (54).

Roman -reportage, *Murumbi, le livre des ossements* renvoie naturellement aux souffrances des victimes. Par le passé, toute une littérature s'est proliférée sur le génocide des Juifs d'Allemagne. Mais jamais une littérature semblable ne s'est produite en Afrique. C'est la première fois qu'un génocide s'y produit. C'est par conséquent la première fois qu'une littérature de génocide fait son entrée dans le champ littérature africain francophone, depuis sa naissance.

Ce génocide aux conséquences incalculable a placé l'intellectuel africain face à ses responsabilités. Car, si les politiques ont échoué dans leur politique de règlement de différends du continent par le dialogue, lui, l'intellectuel, se sentait coupable de n'avoir rien fait pour empêcher le génocide de 1994. Ce dont il se reprochait surtout c'est son inaction après le drame. Car il lui a fallu quatre ans après le génocide pour qu'il [sur invitation !] se mette à parler. Cependant, sa prise de position si tardive qu'elle soit, est de taille. Car elle avait permis la prolifération de tout un ensemble d'œuvres qui constituent désormais le corpus de la littérature africaine francophone de génocide.

Le génocide des Tutsi n'était pas que le problème d'intellectuels africains ayant participé au projet : Rwanda, écrire par devoir de mémoire**.** Au de-là de *Murumbi, le livre des ossements* et de tous les autres textes du même genre tout un ensemble d'écrits d'auteurs non africains a vu le jour traitant du dernier génocide de la fin du siècle dernier. Ces ouvrages constituent un prolongement du travail de témoignage s'inscrivant dans le même registre que *Murumbi, le livre des ossements* de Boris Diop.

A titre d'exemple, nous pouvons citer le texte du journaliste québécois Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*. Dans cette œuvre, Courtemanche rend compte de son expérience de journaliste au pays des Mille Collines au moment du

génocide. Il y montre avec on ne peut plus de clarté le mécanisme qui a conduit aux massacres de 1994 des Tutsi dans les marais au moyen des armes blanches, avec la complicité du gouvernement rwandais, de la France et de la communauté internationale. Il y est également question de la critique des curés belges, des canadiens, parce qu'ayant préféré la neutralité, l'ONU, qui n'a pas pu empêcher le génocide. Courtemanche, comme Boris Diop, essayait de démontrer que toutes les scènes de violence se sont réellement déroulées au Rwanda en 1994.

Dans le même sens, l'Américain Philip Gourvtch publie un ouvrage, nous avons le plaisir de vous informer que demain nous serons tués avec nos familles, très parlant sur la tragédie rwandaise. Ce texte est en quelque sorte un cri de désespoir, comme l'indique son titre. Ce cri de désolation est celui des prêtres tutsi rwandais adressé à leurs supérieurs pour les avertir en vain de l'imminence de leur mort programmée. Ainsi, l'auteur se porte comme le porte-voix de leur déception face à un monde hostile et assassin. Avec ce livre au titre ironique, Gourvitch témoigne à sa façon des cent jours du drame rwandais de 1994.

En outre, la littérature de génocide écrite par les rescapes tutsi du génocide est à bien des égards différente de la littérature de témoignage produite par les auteurs africains francophones ayant participé au projet d'écriture de 1998, et celle des écrivains occidentaux ayant apporté leur contribution au devoir de mémoire. Boubacar Boris Diop, Véronique Tadjo, Abdourrahmane Waberi, Courtemanche ou Gourvitch ne pouvaient sans doute pas ressentir le même sentiment de douleur au moment de la rédaction de leur texte que la Rwandaise rescapée, Yolande Mukagasama, qui avait échappé miraculeusement aux massacres. Nous avons ainsi deux types de témoignages

traitant certes le même fait [le génocide] mais avec deux visions différentes, pour ne pas dire opposées.

Daniel Delas, dans son article faisait déjà la différence entre ces deux types d'approche quand il déclarait : « La situation d'écriture de ces écrivains est différente des rescapes des massacres : il ne s'agit pas pour eux [les rescapés] [...] de revivre par le souvenir les évènements traumatisants qu'ils ont vécus [...] mais de hisser leur écriture à la hauteur de leur souffrance... » (145). Cette différence d'écriture s'explique par le fait que le rescapé, ayant vécu le drame en son chair et âme, est à même le mieux placé pour exposer tous les détails des tueries. Dans *Désir d'Afrique*, Boniface Mongo MBoussa signalait ce décalage en rapprochant le texte de Jean Hatzfeld, *Dans le nu de la vie* et celui de Yolande Mukagasama, *La mort ne veut pas de moi* en ces termes : « La différence entre [ces] deux ouvrages est de taille. Tout d'abord, La mort ne veut pas de moi retrace l'expérience individuelle de l'auteur en tant que rescapé du génocide, le livre de Hatzfeld, lui, est un ensemble de témoignages...(61) ».

Etre à l'écoute de témoignages des bourreaux ou des rescapés n'a sans doute pas la même portée affective que raconter soi-même ses propres souffrances. Cependant, ceci ne saurait aucunement déposséder Hatzfeld de sa volonté de porter sa pierre à l'édifice du génocide rwandais de 1994. En journaliste spécialiste, Hatzfeld avait su donner des informations claires et précises permettant une meilleure compréhension de la tragédie rwandaise, en la comparant surtout à celle des Juifs. *Murumbi, le livre des ossements* fait, par ricochet, écho aux deux textes phares, *Dans le nu de la vie* et *Une saison des machettes*, du journaliste de Libération. Tandis que le premier nous donne à lire les récits des rescapés du génocide de 1994, le second, lui, nous entraîne dans une

lecture douloureuse de paroles des génocidaires sans scrupules, qui n'éprouvaient aucune peine à relater les scènes des massacres et la chasse macabre des Tutsi dans les marais.

Ces tueurs et rescapés, Hatzfeld les a rencontrés soit sur les collines soit en prison. Et ils n'ont pas hésité à lui confier les moments difficiles de l'histoire récente du Rwanda dont les conséquences furent l'extermination de plusieurs milliers de personnes ; soit dix mille personnes par jour ou, pour être précis, mille personnes par minute comme l'avaient justement prévu les planificateurs du génocide ou la faillite de l'humanité au Rwanda entre le 6 avril et le 4 juillet 1994. Ce passage extrait de *Une saison des machettes* fait ressortir d'une manière ou d'une autre la dureté de ton de certains témoignages :

> Le gourdin, c'est plus cassant, mais la machette est plus naturelle. Le Rwandais est familiarisé avec la machette depuis l'enfance. Attraper une machette à la main, c'est ce qu'on fait chaque matin. On coupe les sorghos [...] on défriche les lianes, on tue les poulets [...] Au fond un homme, c'est comme un animal. Tu le tranches sur la tête ou sur le cou, il s'abat de soi. Dans les premiers jours, celui qui avait déjà abattu des poulets, et surtout des chèvres, se trouvait avantagé [...]. Par la suite, tout le monde s'est accoutumé à cette activité et a attrapé son retard (62).

Le témoignage de bourreaux montre combien ces tueurs barbares étaient sans aucune humanité au moment où ils accomplissaient leur « travail ». *Murumbi, le livre des ossements*, à l'instar de textes issus du projet de mémoire et des autres ouvrages sur le drame rwandais, est une véritable réflexion sur la condition humaine. Il est un exposé

complet de la marche de l'humanité vers les ténèbres de la barbarie. La philosophie que le lecteur retiendrait de cet ouvrage est que nous évoluons dans un système où le pouvoir, manipulé par des mains externes, est capable du pire : un génocide.

A notre avis, le Rwanda, c'est la honte du monde contemporain. Son incapacité à prévenir ou à empêcher une tragédie qui est pourtant programme au su et au vu de tout le monde. Vu sous cet angle, *Murumbi, le livre des ossements* est une mise en garde. Il met en garde tous les dirigeants africains que ce qui est arrivé aux Tutsi du Rwanda pourrait un jour ou un autre se produire dans n'importe quel pays du continent. Surtout que la communauté internationale et l'OUA sont entrain de fermer les yeux sur ce qui se passe actuellement en Côte d'Ivoire où des « jeunes patriotes » et les forces de l'ordre sont en train de commettre des assassinats restés impunis jusqu'à ce jour. Cette situation ainsi que celle du Burundi constituent un miroir pour ce qui s'est passé au Rwanda dix ans plutôt.

Ce rapprochement a été mis en exergue dans le *Moisson des crânes, textes pour le Rwanda* de Waberi. En effet, Waberi est le seul auteur de tous les auteurs qui ont participé au projet d'écriture à avoir prolongé son récit jusqu'au Burundi voisin. Il y fait une sorte de parallélisme entre le Rwanda d'avant génocide et le Burundi. Dans ce pays « jumeau », on a la même stratification sociale. A la seule différence près qu'au Burundi c'est la minorité tutsi qui domine l'armée. Ce passage de *Moisson des crânes* illustre parfaitement cette comparaison : « Une situation [celle du Burundi actuel] qui rappelle en miroir, ou en négatif si l'on préfère, l'impasse rwandaise qui a conduit au génocide que l'on sait désormais » (Waberi 45). Cette même situation, à notre sens, évoque celle en cours actuellement entre le Rwanda et le RDC.

Le 3 mai 2004 sur RFI, le président rwandais, Paul Kagamé, menaçait d'envoyer ses troupes en RDC, près de la frontière rwandaise, si les ex-génocidaires ne mettaient pas fin à leurs attaques régulières contre son pays. Ceci donne raison, avons-nous envie de dire, à *Murumbi, le livre des ossements*. Car la région, n'étant pas toujours sécurisée, pourrait à tout moment basculer dans un second génocide. Mais le texte de Boris Diop ainsi les autres textes du même genre publiés sur les souffrances des Tutsi pourraient permettre, souhaitons-le, d'éviter la répétition des mêmes bêtises des Hutu, avide de sang et de pouvoir. *Murumbi, le livre des ossements* reste plus que jamais d'actualité. Car le Rwanda existe potentiellement partout dans le continent africain où le moindre problème ethnique pourrait entraîner des conséquences néfastes.

Ce texte de Marcus Bonis Teiga qui surgi au lendemain du dixième anniversaire du génocide des Tutsi du Rwanda est fort intéressant. Nous y lisons :

> Pour beaucoup d'Africains, le cas du pays Houphouët Boigny ressemble étrangement à celui du Rwanda d'avant le génocide, toutes les proportions gardées. Les ingrédients sont réunis pour qu'à la moindre explosion la situation devienne incontrôlable. La haine ethnique qui s'installe lentement mais sûrement, il faut ajouter un sentiment anti-français [à quoi nous ajoutons qu'au Rwanda aussi le torchon n'a jamais brillé entre la France et le FPR de Kagamé] qui va croissant et une xénophobie aveugle (Teiga 64).

Ce passage devrait être interprété comme une mise en garde contre les grands maux dont souffre le continent africain dont nous pouvons entre autres citer : la xénophobie, l'excès de dictatures, l'instrumentalisation de la question ethnique.

Les ouvrages portant sur le génocide rwandais abondent. Les auteurs qui se sont intéressés au génocide rwandais affirment que si le génocide a pu se dérouler aussi rapidement c'est notamment à cause d'un conditionnement des esprits réalisé par le gouvernement. D'aucuns sont d'avis que la haine et le désir d'annihiler les tutsi propulsent les génocidaires. D'autres sont d'opinions diverses. Ce qui est important pour nous c'est de montrer que le génocide rwandais a tant d'effet sur la vie des rwandais comment les écrivains africains ont révèlé cette endance dans leurs romans. Cependant, malgré cette abondance des auteurs et des ouvrages portant sur le génocide, la manière dont Véronique Tadjo dénonce le phenomène est exceptionnelle par rapport aux autres écrivains.

0.6 Le génocide rwandais : repères historiques

Le genocide a été definit par plusieurs critiques non seulement, dans la littérature mais aussi dans le domaine de la science politique. Selon *Encyclopedie WorldDic*, un génocide est un :

> Crime contre l'humanité tendant à la destruction totale ou partielle d'un groupe national, ethnique, racial ou religieux ; sont qualifiés de génocide les atteintes volontaires à la vie, à l'intégrité physique ou psychique, la soumission à des conditions d'existence mettant en péril la vie du groupe,

> les entraves aux naissances et les transferts forcés d'enfants qui visent à un tel but (EncyclopedieWorldDic.org-html. 1).

L'inspiration du génocide trouve sa source principale dans le retournement politique de 1959 qu'on a appelé « la révolution sociale » et qui a débouché sur la fuite de plusieurs dizaines de milliers de Tutsi, la création de la première République et l'indépendance du Rwanda.

À la suite de ces événements, eux-mêmes très liés à l'organisation de la colonisation belge au Rwanda, les exilés Tutsi ont été perçus comme une menace permanente par les dirigeants Hutu, qui craignait leur désir de reconquérir le pouvoir. L'extermination des Tutsi était « dans l'air », dans le prolongement des événements de 1959, 1963 et 1973, qui balisent l'histoire du Rwanda postcolonial, augmentant à chaque fois la diaspora des exilés. Déjà le 4 février 1964, un article du journal *Le Monde* était titré : « L'extermination des Tutsis, les massacres du Ruanda sont la manifestation d'une haine raciale soigneusement entretenue » (44).

Le retour armé des exilés Tutsi, organisés au sein du FPR, en octobre 1990, va déclencher sur ce terreau historique et culturel l'idée puis la montée en puissance d'une idéologie anti-tutsi. Ce mouvement sera amplifié par les événements graves du Burundi en 1992, puis l'assassinat en octobre 1993 du premier président hutu burundais élu, Melchior Ndadaye et le soutien stratégique de la France, notamment la mise en œuvre de sa doctrine militaire de la guerre contrerévolutionnaire, qui donne au régime rwandais la caution politique de la « Patrie des Droits de l'homme », en particulier dans le processus d'organisation autour de la désignation de l'ennemi.

Dans son livre *Le génocide des Tutsi expliqué à un étranger*, Rurangwa Jean Marie expose que le génocide rwandais est né d'une distinction faite par les colons allemands qui considéraient les Hutu comme inférieurs aux Tutsi. Il nous fait comprendre que quand les Belges récupèrent la colonie allemande après la Première Guerre mondiale, ils mettent les Tutsi à la tête du pays, même dans la partie du pays où les Hutu étaient majoritaires (56).

En 1931, le gouvernement belge impose une carte d'identité comprenant l'appartenance ethnique de l'individu : tutsi, hutu ou twa. Cette carte joue un rôle déterminant dans la discrimination du peuple tutsi qui est contraint à l'exil en 1959. La même année, les Hutu fondent leur propre parti politique, le Parmehutu. Les Tutsi commencent alors à être recherchés et poursuivis ; des massacres isolés ont alors lieu (Rurangwa 62).

On considère que le premier massacre des Tutsi a lieu en 1963 : 8 000 à 12 000 Tutsi auraient été assassinés. En 1972, au Burundi, un massacre perpétré par les Tutsi au sein de l'armée burundaise aurait fait, selon les Hutu, 200 000 victimes hutu. Après ce massacre, le premier président du Rwanda, Grégoire Kayibanda, souhaite réunifier le Rwanda contre la menace tutsi. C'est ainsi que les enseignants tutsi sont peu à peu renvoyés des écoles et les institutions scolaires deviennent des lieux de massacre de Tutsi (Rurangwa 43).

En 1973, Juvénal Habyarimana prend le pouvoir après un coup d'état. Pour apaiser les consciences européennes devenues curieuses, la France comprise, le président rwandais passe des accords avec les pays européens pour la coopération

militaire. Dans les années 1980, le Rwanda dispose d'un quota de Tutsi à avoir dans le secteur administratif et les massacres de Tutsi restent légaux (Rurangwa 72).

Les auteurs qui se sont intéressés au génocide rwandais considèrent que si le génocide a pu se dérouler aussi rapidement c'est notamment à cause d'un conditionnement des esprits réalisé par le gouvernement. De plus, les médias hutu ont joué un rôle déterminant dans la préparation de ce génocide en diffusant des messages de haine envers les Tutsi.

Le génocide trouve son origine dans l'attentat commis le 6 avril 1994 contre l'avion du président rwandais transportant également le président burundais (à ce jour, on ignore encore qui sont les responsables de cet attentat). Les spécialistes considèrent également qu'un premier massacre a déjà eu lieu en 1959, la « Toussaint rwandaise », qui a fait des dizaines de milliers de morts. Les colons belges se sont rendu compte que les Tutsi, à qui ils avaient confié le pouvoir, réclamaient leur indépendance et ont laissé les Hutu gérer la situation. Une campagne médiatique, relayée par la Radio des Mille Collines dans les années 1960, stigmatisait déjà les Tutsi (Rurangwa 56).

Le lendemain de l'attentat, la première ministre rwandaise, Agathe Uwilingiyimana, est assassinée, ainsi que le commando chargée de la protéger. Dès ce jour et pendant trois mois, les massacres sont organisés dans tout le pays. Toutefois, les historiens considèrent que les rebelles ont pris une semaine pour s'organiser, mettant en échec les forces armées rwandaises qui tentaient d'arrêter le massacre.

Suite à l'annonce de l'attentat, la radio des Mille Collines, radio hutu, diffuse sur ses ondes le signal du début du génocide. Pendant près de trois mois, la radio et la télévision des Mille Collines encouragent le génocide, n'hésitant pas à révéler où les

Tutsi se cachent. Le nombre de victimes dénombrées par le Rwanda est d'un million de personnes et huit cent mille pour l'ONU. La cruauté était extrême (Rurangwa 57).

Il y avait quelques tentatives pour mettre fin au génocide mais elles ont toutes échoué. Le 30 avril 1994, Le FPR (Front Patriotique Rwandais) publie un communiqué demandant aux forces internationales de ne pas intervenir puisque le génocide serait presque terminé. Pourtant, les massacres ne s'achèvent réellement qu'en juillet et les historiens estiment que 80% des massacres ont été accomplis courant mai. Malgré les nombreuses tentatives pour mettre fin au génocide, les assassinats ne s'arrêteront qu'en juillet 1994. On estime que le nombre de victimes tutsi et hutu modérés (ceux qui étaient contre ce génocide ou aidaient les Tutsi) dépasse le million de morts. Rurangwa relève que ce manque de précision résulte du fait que bon nombre des victimes ont été enterrées ou jetées dans les rivières, rendant difficile le macabre décompte (63).

0.7 Le traumatisme : tentative de définition

Plusieurs études ont été efectuées sur la noion du traumatisme dans les diverses domains d'étude. Nous trouvons de ces études que le traumatisme est un produit psychique qui a des conséquences sur la vie des victimes. Les effets du traumatisme dépendent toujours de sa grandeur et c'est pour cela que nous le trouvons important de donner ses diverses significations selon les points de vue des chercheurs. Selon *Encarta*, le traumatieme est un mot grec « trauma » qui signifie « blessure avec effraction ». La même encyclopédiedéfinit le traumatisme comme « l'ensemble des dommages d'ordre psychologique résultant d'un évènement dramatiquement subi » ou « toute forme de violence, éprouvée physiquement ou moralement. Cette'encyclopédie révèle que le traumatisme « s'exprime particulièrement dans la vie quotidienne par un trouble de

stress post-traumatique dans lequel des éléments anodins, mais soudainement associés à l'évènement premier, se transforment en stress ». Le traumatisme est l'ensemble des dommages d'ordre psychologique résultant d'un événement subi ou de toute forme de violence, éprouvée physiquement ou moralement. Les chocs violent responsables d'une blessure ou de dommages affectent les tissus ou les organes. Ce phenomène peut être physique (par exemple suite à un accident de voiture), psychologique ou émotionnel (en cas d'une situation abusive, par exemple).

Selon Louis Crocq, le traumatisme est un «phénomène d'effraction du psychisme et de débordement de ses défenses par les excitations violentes afférentes à la survenue d'un événement agressant ou menaçant pour la vie ou pour l'intégrité (physique ou psychique) d'un individu qui y est exposé comme victime, comme témoin ou comme acteur» (11). Ceci est issu des troubles présentés par une personne ayant vécu un ou plusieurs événements traumatiques ayant menacé leur intégrité physique et psychique ou celle d'autres personnes présentes, ayant provoqué une peur intense, un sentiment d'impuissance ou d'horreur, et ayant développé des troubles psychiques lié à ce(s) traumatisme(s). Crocq voit le traumatisme comme l'ensemble des troubles psychiques immédiats puis chroniques se développant chez une personne après un évènement traumatique ayant menacé son intégrité physique et/ou psychique (23). Ces troubles peuvent s'installer durant des mois, des années voire toute une vie en l'absence de prise en charge, ils entraînent une grande souffrance morale liée à des réminiscences (mémoire traumatique) avec la mise en place de conduites d'évitement (pour y échapper : phobies, retrait), des conduites d'hypervigilance pour tenter de les contrôler et des

conduites dissociantes pour tenter de les auto-traiter (conduites à risque et conduites addictives anesthésiantes) (Crocq 53).

Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Sigmund Freud (1939) au terme d'années de recherche et de textes contradictoires, explicite sa perception du trauma en disant que « l'oublié n'est pas effacé, mais seulement 'refoulé' » (81). Il envisage surtout le trauma dans sa dimension collective et sociale en abordant les textes de fiction des littératures africaines. Il revèle comment ces refoulements s'inscrivent dans les textes postcoloniaux. Le propos sera de déceler justement les conséquences des traumas de l'Histoire sur les sujets postcoloniaux, de déceler comment ces « oublies » ressurgissent dans les histoires personnelles des personnages de fiction et analyser ainsi les conséquences de ces traumas sur leurs vies : le trauma de l'Histoire coloniale, le trauma des gestions désastreuses des indépendances, le trauma des migrations vers des horizons où le rejet est de mise, le trauma que les femmes subissent à cause du poids des traditions ou des religions castratrices, le refoulement des intolérances de toutes sortes et leur absence ou présence dans le texte.

Haddon et Baker donnent une définition globale et holistique du traumatisme comme « un transfert subit d'énergie qui dépasse les capacités de résistance du coup humain » (13). Dans leur ouvrage, ils établissent ainsi une cause commune pour l'ensemble des traumatismes en réfutant la notion d'accident. Ce concept universel a permis de mettre en pratique d'efficaces stratégies de prévention de protection et de prise en charge immédiate. Aujourd'hui, on utilise le terme traumatisme pour désigner la condition dans laquelle se trouve une personne ayant eu une expérience d'un évènement

difficile qui a atteint son psychisme. Haddon et Baker nous exposent que la collision automobile, d'une chute, d'un coup de feu ou d'une explosion risquent de rendre une personne traumatisée.

Dans le domaine de la littérature, nous trouvons que les causes possibles du traumatisme sont diverses : perte d'un être proche, viol ou autre abus sexuel, harcèlement moral, violence conjugale, endoctrinement, victime de l'alcoolisme, menace ou témoin d'un événement traumatisant, particulièrement durant l'enfance. Des événements tels que les guerres ou autres violences aggravantes peuvent également contribuer à un traumatisme psychique ou psychologique. Une exposition à long terme à des situations telles que la pauvreté ou autres formes d'agression, comme les humiliations et agressions verbales, peuvent être aussi traumatisantes. Véronique Tadjo révèle, dans ses oeuvres romanesques, que la vulnérabilité psychologique varie individuellement, étant liée à l'experience personnelle et d'éventuels traumatismes passés.

Dans *L'ombre d'Imana*, par exemple, cette vulnérabilité psychologique provident des aspects distinctifs de l'identité culturelle des peuples rwandais. Veronique Tadjo trouve son explication dans les exactions perpétrées sur les victims traumatisés du Genocide rwandais. La présente étude cherche à révéler les causes du traumatisme chez les personnages principaux et comment ce phénomène est manifesté chez les personnages en étude dans les romans sélectionnés pour notre recherche.

0.8 Vie de Véronique Tadjo

Véronique Tadjo est née à Paris le 21 juillet 1955 d'un père ivoirien, ancien ministre, et d'une mère française. Elle a effectué la plus grande partie de ses études secondaires en Cote d'Ivoire avant d'entrer en faculté à la Sorbonne à Paris IV où elle s'est spécialisée dans le domaine de la littérature anglo-américaine. Sa thèse de doctorat de 3ème cycle porte sur le processus d'acculturation des Noirs à travers l'esclavage. Son parcours universitaire explique en partie son intérêt pour l'Afrique et son histoire. Véronique Tadjo écrit dans deux langues, le français et l'anglais. Elle fait régulièrement des traductions d'œuvres d'autres écrivains et s'est lancée dans la littérature pour la jeunesse afin d'apporter sa contribution à l'émergence d'une production africaine. Peintre, elle illustre elle-même ses livres pour la jeunesse. Elle a animé plusieurs ateliers d'écriture et d'illustration. Elle vit actuellement en Afrique du Sud.

Véronique Tadjo est poète et romancière de père ivoirien. Elle est publiée en France aux éditions Actes Sud. Elle a vécu une grande partie de sa vie sur le continent Africain. Son œuvre littéraire est grande et diversifiée. Elle ne s'attache pas uniquement au devoir de mémoire du génocide rwandais. Elle n'a d'ailleurs pas vécu cette tragédie. Après avoir enseigné l´anglais au lycée moderne de Korhogo dans le Nord de la Côte d´Ivoire, elle a occupé le poste d´assistante au département d´anglais de l´université nationale de Côte d´Ivoire (www.babelio.com).

0.9 Œuvres de Véronique Tadjo

Véronique Tadjo a écrit des romans, des recueils de poèmes et des livres pour la jeunesse. Le Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire 2005 lui a été décenniée pour

l'ensemble de son œuvre. *Latérite* publié en 1984 – Poèmes, publié à Paris chez Monde Noir Poche, Hatier, Grand prix littéraire 1083 de l'Agence de Coopération Culturelle et Technique (ACCT) ; *La chanson de la vie*- recueil de contes et de nouvelle, publié à Paris chez Monde Noir Poche Jeunesse, Hatier ; *Mamy Wata et le Monstre*- publié chez Jeunesse Abidjan, remporte le prix UNICEF 1993 à la Biennale des Arts et lettres de Dakar « Mention d'honneur » en 1994 pour « Noma Award for Publishing in Africa » ; *Le seigneur de la danse*, publié chez Jeunesse Abidjan en 1993 ; *Le grain de Mais Magiques* ; *Le bel oiseau et la pluie* ; *A mi-chemin*, poèmes, tous publiées chez Jeunesse Abidjan et *L'ombre d'Imana* publié d'abord par Actes sud en 2000 qui fait l'objet de cette étude.

Parmi ses romans, *A vol d'oiseau* publié en 1987, *Le royaume aveugle* publié en 1990, *Champs de Bataille et d'amour* publié en 1999,exposent beaucoup sur son engagement littéraire et féministe. Dans *A vol d' oiseau*, Véronique expose, sur un ton lyrique, la liaison de la narratrice avec le mari de son amie. Une histoire d'amour entrecoupé de ruptures, de départs laisse comme un gout amer à cette aventure. Pour *Le royaume aveugle* en 1990, le roman est construit sur le modèle d'un conte. Ato IV monarque absolu règne sur son royaume, le royaume des « Aveugles ». Son unique fille la belle Akissi refuse d'épouser un homme de son rang. Elle trouve son annexé depuis peu par son père. Grace à lui, elle recouvre la vue et enfantera des jumeaux : un garçon et une fille. Ce texte allégorique rappelle les dictatures modernes où l'arbitraire est à l'ordre du jour. Ato IV s'enferme dans son palais de marbre somptueux ignorant la misère qui sévit dans les taudis aux alentours. Son pouvoir repose sur la passivité des sujets du royaume des « Autres » qui acceptent la domination des « Aveugles ». En

acceptant de collaborer au système inhumain, les « Autres » renforcent les mécanismes d'oppression. Karim nommé secrétaire particulier d'Ato IV pense combattre l'ennemi de l'intérieur. Il prône l'égalité et la justice entre tous. En s'alliant au peuple, il accepte de mener la rébellion conformément à la prévision du devin-poète. Karim meurt dans les geôles du tyran Ato Iv. Auparavant, il organise la fuite d'Akissi de s'adonner à des cérémonies de purification qui enraient le déluge. Le roman est une parabole qui rend compte des dictatures militaires qui parsèment les divers pays d'Afrique.

Pour sa part, *Champs de Bataille et d'amour* démontre l'histoire d'amour d'Eloka et Aimée, un couple mixte, qui vit en Afrique. L'auteur brosse une succession du quotidien à travers ce couple. La passion s'effrite au fil du temps et fait place à la solitude à deux. Le roman est aussi une longue interrogation sur les maux dont souffre l'Afrique.

Les ouvrages de Tadjo abordent son histoire familiale, l'histoire africaine avec notamment le génocide rwandais. Suite à une conférence réalisée au Rwanda en 1998, Elle prend conscience des ravages du génocide rwandais. Dans *L´ombre d´Imana - voyages jusqu´au bout du Rwanda*, elle publie son témoignage et ceux de nombreuses victimes. « Je partais avec une hypothèse : ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans le cœur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur. » On peut également citer d'autres ouvrages centrés sur l'Afrique et/ou sur son histoire personnelle : *Latérite* en 1984 ; *Champs de bataille et d´amour*, en1999; *Reine*

Pokou - concerto pour un sacrifice en 2005; *Loin de mon père* en 2010. Des ouvrages pour la jeunesse composent aussi son œuvre.

Elle a reçu de nombreux prix récompensant son œuvre. Notamment le prix littéraire de l´Agence de Coopération Culturelle et technique en 1983, ainsi que celui du Grand Prix d´Afrique Noire en 2005. Nous founissons la liste de ses œuvres avec les dates de publication ci-dessous.

Atérite (poèmes). Paris: Hatier, 1984.

À vol d'oiseau. Paris: Nathan, 1986.

Le royaume aveugle. Paris: L'Harmattan, 1991.

Champs de bataille et d'amour. Abijan : Présence africaine/ N.E.I., 1999.

L'ombre d'imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda. Abijan: Actes Sud, 2000.

Reine pokou: concerto pour un sacrifice. Abijan: Actes Sud, 2005.

Ayanda La petite fille qui ne voulait pas grandir. Paris : Hatier, 2007

Loin de mon père Paris : Nathan, 2010

Pour la jeunesse

La chanson de la Vie (recueil de contes et de nouvelles). Paris : Hatier, 1989.

Mamy Wata et le Monstre. Abidjan : NEI, 1993.

Le Seigneur de la Danse. Abidjan : NEI, 1993.

Le grain de Maïs Magique. Abidjan : NEI, 1995.

Grand-mère Nanan. Abidjan : NEI, 1996.

Le bel oiseau et la pluie.NEI, Abidjan, 1998.

Masque, raconte-moi. Paris-Abijan : EDICEF-NEI, 2002.

Si j´étais roi, si j´étais reine. Abidjan : NEI, 2004.

Ayanda, la petite fille qui ne voulait pas grandir. Paris : Actes Sud Junior, 2007.

Mandela, non à l´apartheid ! (fiction historique). Paris : Actes Sud Junior, 2010.

Les enfants qui plantaient des arbres (album). Paris : Oskar, 2013.

Léopold Sédar Senghor, le poète des paroles qui durent (fiction historique). Paris : A dos d'âne, 2014.

0.10 Résumé des œuvres de base

Nous le jugeons très important de resumer les quatre œuvres en étude à ce niveau pour aider nos lecteur qui ne peuvent pas acceder aux romans et comprendre l'histoire.

0.10.1 Résumé de *Champs de bataille et d'amour*

Aimée est blonde et vient des pays du Nord. Eloka est noir et vient du Sud. À la mort du père d´Aimée, ils décident d´un commun accord de s´installer dans la ville d´origine d´Eloka (Abidjan). Et c´est là que la lutte commence et que différents champs de bataille et d´amour se dessinent. L'amour vécu comme un champ de bataille, comme une juxtaposition de solitudes éparses. Incertitudes et constat d'échec entre les différentes générations d´abord. Le père d´Eloka avoue avoir pris la vie en marche sans se plaindre, avec [son] enfant dans les bras, sachant pourtant qu´il ne pourrait jamais refaire le monde pour lui. Même incompréhension de la part du fils envers son père : Eloka a quitté la terre familiale, laissant à ses parents une blessure indicible, celle de la solitude. Puis vient avec le temps la déréliction, terrible, du couple. Chacun vit replié dans ses retranchements sans qu'aucune communication – comme si les mots étaient devenus inutiles – ne puisse faire se rejoindre ces deux solitudes. Et le roman, dans sa forme, porte ce cloisonnement des êtres : chaque chapitre livre le monologue intérieur

des deux personnages, sans qu´aucun dialogue ne vienne les confronter. Eloka et Aimée vivent l'un à côté de l´autre, enfermés dans leur propre claustration. Plus profondément, ils se sentent l'un et l´autre extérieurs, hors de soi. Et c´est le sentiment d´écartèlement entre deux continents, de déracinement, d'sexil qui domine et les marque au plus profond de leur chair « Eloka savait qu´il portait en lui, avec lui, l´exil. Ce regard inconnu qui l´isolait des autres. Même son corps ne trouvait plus sa place. Gestes divergents, pas en contresens. » (Tadjo, *Champs* 156). Eloka et aimée sont rentrés au pays avec le desir de faire avancer la societé, de la rendre meilluer mais le quotiden de la ville est plus fort de sorte qu'ils n'arrivent pas à supportter le pire. A la fin, cette trahison debouche sur le suicide, face à la realité du Rwanda.

0.10.2 Résumé de *Reine Poku*

Reine Pokou est un roman composé de plusieurs récits constituant des variations - le concerto du titre - autour d'une figure historique ivoirienne qui est devenue légende et d'un épisode particulier de son existence. Le roman retrace sans ambages la légende d'Abraha Pokou la reine baoulé qui a émigré du Ghana vers la Côte d'ivoire pour fuir une guerre de succession qui menaçait sa vie au XVIIIème siècle. Au cours de sa fuite, elle a été obligée de sacrifier son nourrisson pour apaiser les génies d'un fleuve afin de pouvoir le traverser. Le sacrifice de son fils unique pour sauver son peuple à la suite d'une guerre de succession, aboutit à la naissance du royaume baoulé. Abraha Pokou prend ainsi la stature d'une figure historique, héroïne-amazone conduisant son peuple vers la liberté. Bien plus tard, lorsque la violence et la guerre font rage, Pokou apparaît sous un jour beaucoup plus funeste, celui d'une reine assoiffée de pouvoir, écoutant des voix occultes et prête à

tout pour asseoir son règne. Pokou encore, sous d'autres traits, dans d'autres temps, comme si la légende pouvait être confiée à l'infini, revisitée maintes fois pour tenter de résoudre l'énigme de cette femme, de cette mère qui a jeté son enfant dans le fleuve Comoé

0.10.3 Résumé de *L'ombre d'Imana*

Véronique Tadjo nous livre l'histoire de la crise rwandaise - le génocide qui a eu lieu le 6 avril 1994 au Rwanda. Dans ce roman qui prend la forme de voyage, l'auteur-narrateur nous fait savoir ce qui s'est passé et les résultats de la crise rwandaise. Lors de son parcours, elle nous expose aux méfaits des dirigeants rwandais postcoloniaux. C'est un voyage qui commence du l'Afrique du Sud – Paris – Kigali. Dans son parcours des sites de génocide, l'auteur nous fait voir les violences, les effets des guerres qui se sont déroulés dans cette région du continent africain. Soulignons que des milliers de personnes ont été tuées, violées ou blessées pendant cette période. Au total, l'auteur-narrateur a rendu visite aux plus de trente sites où le génocide a eu lieu. Elle a rencontré aussi des personnes victimes de ce barbarisme perpétuée et aidé par les dirigeants de ce pays.

Au total, *L'ombre d'Imana…* est un récit des événements qui ont eu lieu le 6 avril 1994 à Rwanda. Les personnages dans ce roman, *L'ombre d'Imana* sont plus ou moins passifs. C'est un roman écrit sous forme de récit et les noms des personnages sont évoqués d'une manière passive. On rencontre comme personnage dans ce roman les victimes du génocide du 6 avril 1994 à Rwanda. Ces personnes, soit un homme soit une femme, ont été décrites d'une manière allégorique : soit pour représenter les événements qui ont eu lieu pendant cette crise, soit pour évoquer le sentiment de pitié de ce qui s'est

passée pendant ces cents jours de barbarie. Parmi ces personnages-victimes du génocide, nous pouvons citer Thérèse, Constance, Consolate, Isaro, Karl entre tant d'autres.

0.10.4 Résumé de *Loin de mon père*

Le roman racontre l'histoire de Nina revient dans son pays, la Côte d'Ivoire, pour y enterrer son père et organiser ses funérailles. Face à la famille, aux parents, aux amis, aux voisins, Nina est seule. Le pays qu'elle a quitté depuis si longtemps lui échappe, les règles et les usages lui restent obscurs, et il s'agit pourtant de trouver le ton juste, l'attitude convenable face aux comportements des uns et des autres, aux mesquineries, aux convoitises.

Pour des raisons protocolaires, les funérailles sont plusieurs fois ajournées mais, dans ce pays où gronde la guerre civile, dans cette ville d'Abidjan en proie au chaos, Nina tente d'accepter, d'assumer son impuissance et de retrouver une appartenance à jamais perdue. Malgré sa posture tout à la fois proche et étrangère, elle investit avec dignité la place qui sera désormais la sienne en cette maison paternelle.

Nina constate que son père a eu d'autres enfants qu'elle et sa sœur Gabrielle. Ce médecin, rationaliste en apparence, se préoccupait de sorcellerie pour sauver sa peau des malédictions lancées contre lui par des marabouts. Au fur et à mesure qu'on avance dans le roman, on comprend que Nina essaye de combler par l'imaginaire les trous de cet album de famille en miettes que la mort du père l'oblige à feuilleter. C'est ainsi que devant certains objets de culte magique, la phrase s'avère soudain défaillante, non loin d'un délire poétique désespéré. C'est comme si l'Afrique de la tradition la prenait au

corps. Ainsi, sans doute à son corps défendant, se mettrait-elle presque à réitérer l'existence même du père.

0.11 Annonce du plan

Ce travail est devisé en six chapitres. Le premier chapitre porte sur le problème de l'étude. Le deuxième chapitre examine l'état des études sur le sujet, l'auteure, Véronique Tadjo et ses œuvres. Le troisième chapitre porte sur la méthodologie adoptée pour mener à bien cette étude. Le quatrième chapitre porte sur les causes, méthodes et instruments du génocide dans les romans choisis de Véronique Tadjo. Le cinquième chapitre porte sur l'apporte du génocide dans les œuvres de base. Notre analyse nous permet d'étudier en profondeur les apports possitifs et négaifs du genocide tels que Tadjo nous les livre dans ses romans en étude.

CHAPITRE UN

PROBLEME DE L'ETUDE

1.0 Introduction

Le Rwanda, pays d'Afrique de l'Est englouti dans une crise politique se plonge au génocide qui a eu lieu du 6 avril au 4 juillet 1994. C'est une réalité indéniable de l'Afrique contemporaine. C'est une guerre civile opposant le gouvernement rwandais, qui s'est autoproclamé du pouvoir hutu avant le génocide, et le Front patriotique rwandais (FPR), accusé par les autorités d'être essentiellement tutsi (Diop, *Murambi* 18).

Le 1er octobre1990, des Rwandais exilés, éparpillés partout en Afrique se regroupent au sein du FPR et décident de rentrer au pays à partir de l'Ouganda et de prendre le pouvoir par les armes. En réponse, les autorités rwandaises mènent une double stratégie: se défendre avec l'armée contre l'agression militaire du FPR et liquider tous les Tutsi de l'intérieur du Rwanda. Les autorités rwandaises perdent la guerre civile au profit du FPR et par contre atteignent leur objectif génocidaire contre les Tutsi (Diop, *Murambi* 23).

En fait, l'ONU estime que quelques 800. 000 Rwandais, en majorité Tutsi, ont péri durant ces trois mois.Ceux qui parmi les Hutu se sont montrés solidaires de Tutsi ont été tués comme traîtres à la cause hutu (Le génocide @ http://www.google.fr 1). D'une durée de cent jours, c'est le génocide le plus rapide de l'histoire et celui de plus grande ampleur en termes de nombre de morts par jour et qui font alors objet de plusieurs écritures littéraires.

Il convient de souligner qu'un génocide n'est pas qualifié comme tel en raison du nombre de morts, mais sur une analyse juridique de critères définis à l'époque par la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide du 9 décembre 1948 de l'ONU. Cette convention définit qu'un génocide est commis dans l'intention de détruire, tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux comme tel (http://www.google.fr/Le génocide/1.).

La discrimination rwandaise entre Hutu et Tutsi, qui a atteint un point culminant en 1994, s'est construite dans un processus historique complexe entre la réalité de la population du Rwanda et la façon dont les colonisateurs, d'une part, et les divers Rwandais, d'autre part, l'ont perçue et expliquée. Dans cette histoire du Rwanda, se sont surajoutés de façon déterminante les avantages politiques successifs que ces divers acteurs ont cru pouvoir tirer de cette discrimination, de 1894, date des premiers contacts entre des Européens et le roi issu des Tutsi du Rwanda à 1962, date de l'indépendance du Rwanda, puis jusqu'en 1994, période dominée par des Républiques dites hutu (Le génocide @ http://www.google.fr 1).

Si par évidence, notre travail se base sur cette crise, après ce survol vis-à-vis de l'histoire du génocide rwandais et des rapports recueillent du phénomène.

1.1 Énonciation du problème

Cette étude est une mise en examen du thème du génocide dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo.Bien que le cadre géographique de l'œuvre soit limité au Rwanda, plus précisément au génocide qui a eu lieu en 1994, l'espace litéraire cadre l'Afrique en général.

Le génocide au Rwanda est la première extermination bien planifiée par un pouvoir étatique moderne dans l'Afrique postcoloniale. On l'a défini comme un génocide de proximité: « le génocide rwandais a eu ceci de particulier que l'État a réussi à y impliquer la majorité de la population » (Diop, *Murumbi* 79); il « montre la façon dont l'extension du crime à toute une population suppose des usages inédits de la cruauté, et implique une violence faite aux liens familiaux, affectifs et sexuels d'une manière à la fois réfléchie (préparée) et incontrôlable » (Sow 204).

Un génocide vise à détruire non seulement une population dans un lieu donné, mais surtout le sens de la condition humaine: il marque une urgence pour la pensée, à plus forte raison lorsqu'il faut en constater la réitération: « l'humanité est contrainte de prendre acte de la répétition de ce type de crime, et de se confronter à la nécessité de le repenser à travers chaque génocide singulier » (Sow 2004). Catherine Coquio affirme qu'« en ces lendemains, le génocide interroge toute production humaine dans ses formes, ses raisons d'être et son existence même » (Coquio 24).

Méditer ces crimes est la responsabilité qui incombe à notre temps, car l'humanité se trouve piégée de façon tragiquement paradoxale par sa propre auto-négation. Comme le remarque encore Coquio, le pessimisme radical de l'anéantissement n'a en effet aucune raison politique, économique ou démographique qui puisse expliquer la démesure d'un crime, qui produit « la destruction de toute politique, y compris celle de domination » (Mongo-Mboussa 26). Le philosophe Philippe Bouchereau pense que « la scission antihumaine de l'humanité est un événement irrémédiable » (Coquio 46). C'est justement cette scission qui « continue de présenter son énigme insoutenable aux humains » (Coquio 180).

En fait, la problématique de cette étude est une mise en interrogation du processus du génocide rwandais dans l'œuvre romanesque de Véronique Tadjo. Ainsi, nous trouvons que le génocide rwandais a des effets sur la vie des victimes Cette tendance nous pousse davantage à poser les questions problématiques ci-dessous sur le phénomène.

1. Quels sont les éléments révélateurs du caractère génocidaire des écrits postcoloniaux produits récemment par Véronique Tadjo à travers les romans en étude ?
2. Peut-t-on mener une réflexion approfondie sur le génocide et le traumatisme dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo ?
3. Quels sont les causes et les méthodes du génocide dans le corpus ?
4. Comment relever les causes et les manifestations du traumatisme dans le corpus ?
5. Quels sont les impacts du traumatisme chez les personnages de ces romans

Véronique Tadjo est, sans doute, gênée de la situation des pays africains précisément le Rwanda qui a subi une guerre civil. Elle a démontré cette situation qui tente d'annihiler la société africaine avec précision dans *L'ombre d'imana*. Sans doute, elle cherche la raison du phénomène littéraire et culturel qui a suivi les événements rwandais dans l'effort d'interroger sur ce qui s'était passé et d'en élaborer l'effroyable vérité. C'est, croyons-nous, la position de Véronique Tadjo dans les romans qui font l'objet de cette étude.

1.2 Objectifs de la recherche

Dans le cadre de notre travail, nous nous proposons d'analyser le génocide rwandais dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo. C'est une étude thématique de quatre romans de cette écrivaine prolifique. Ainsi, l'etude vise les objectifs suivants :

1. Faire ressortir les éléments révélateurs du caractère génocidaire des écrits postcoloniaux produits récemment par Véronique Tadjo à travers les romans en étude.
2. Mener une réflexion approfondie sur le génocide et le traumatisme dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo.
3. Identifier les causes et les méthodes du génocide dans le corpus.
4. Relever les causes et les manifestations du traumatisme dans le corpus
5. Mettre en relief les impacts du traumatisme chez les personnages de ces romans

1.3 Justification de l'étude

Pourquoi avons-nous choisi ces quatre romans de Véronique Tadjo alors qu'elle a écrit d'autres romans ? Pourquoi aborder ces quatre romans de Tadjo puisqu'il existe désormais un nombre non-négligeable de corpus littéraire important autour du génocide au Rwanda et de ses séquelles. Les textes choisis étaient écrits après la guerre genoidaire au Rwanda et donc sont causés être porteurs du message important de la réalité rwandaise de 1994. La réponse à ces questions remonte donc à notre intérêt particulier sur ce jeune auteur moins étudié et moins connu surtout chez nous ici au Nigeria.

En plus, selon Catherine Coquio, le génocide a donné lieu à un grand profil de documents, de témoignages, de reportages, de pièces théâtrales, de films, de romans,

voire de bandes dessinées: « une activité éditoriale et artistique frappante, surtout depuis 2000 » (Coquio 77). Malgré l'abondance des œuvres sur le génocide, nous avons préféré aborder les œuvres de Tadjo car elles sont à jour et portent sur la réalité contemporaine importante.

Il semble important de rappeler aussi qu'au Rwanda la littérature moderne en langue française avait commencé à s'amorcer seulement dans les années cinquante, sans développer, jusqu'à la moitié des années quatre-vingts, une production analogue à celle d'autres pays africains francophones. La situation rwandaise est compliquée par le fait que « la culture est restée marquée par des formes d'expressions et de transmission orale – lesquelles ne peuvent qu'être en grande partie elles aussi sinistrées par le génocide » (Coquio 103). Pourtant, le nouveau cours des témoignages et des narrations littéraires issues de la catastrophe va peut-être « modifier en profondeur la répartition des formes d'écritures et d'oralités, d'expression publique et privée » (Coquio 102), et avec cela le rapport à la littérature en langue française des Rwandais cultivés.

1.4 Portée, limite et limitations de l'étude

Notre étude sur le génocide et le traumatisme est réalisée selon la vision du monde littéraire de Véronique Tadjo. L'étude porte sur quatre romans récents de Véronique Tadjo à savoir *Champs de bataille et d'amour,* qui fait son apparition en 1999, *L'ombre d'Imana* en 2000, *La reine Poku* en2005, et *Loin de mon père,* publié en 2010. Parmi ces romans, c'est seulement *L'ombre d'Imana* qui parle du génocide alors que le phénomène du traumatisme est évident dans tous les quatre romans. Notre étude, portant sur le génocide et le traumatisme, nous a menée à examiner beaucoup plus sur

d'autres œuvres africaines francophones qui traitent du même phénomène qui provient du problème sociopolitique en général.

Certains œuvres de la littérature francophone ne cessent pas de parler des catastrophes qui encombrent la vie des peuples. Les auteurs deviennent de plus en plus les témoignages de ce phénomène. Lorsqu'on met cette situation en perspective avec les littératures issues des catastrophes du génocide et traumatisme, on constate sa spécificité. Une nouveauté réside dans le fait qu'il marque l'entrée du témoignage dans le champ littéraire francophone de l'Afrique subsaharienne. Mais l'avènement du témoignage implique, dans le cas du Rwanda comme Véronique Tadjo nous démontre dans *L'ombre d'Imana*. Nous voyons l'intervention d'un tiers africain ou occidental, avec son rôle délicat tantôt dans la relation testimoniale, tantôt dans la transmission du récit mémoriel.

La limitation de ce travail reste au fait que nous n'arrivons pas à avoir accès à certains documents pertinents portant sur le génocide et le traumatisme qui devraient nous aider à réaliser une recherche acceptable dans ce cadre. Cette limitation nous empêche de mener une étude très détaillée, voire exhaustive. Mais avec le peu de documents à notre disposition, nous avons mené une étude qui, croyons-nous, contribuera à la compréhension de l'univers romanesque de Véronique Tadjo surtout dans les quatre romans de base.

1.5 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons élaboré la problématique de l'étude qui sert comme notre guide au fur et à mesure que nous progressons dans l'analyse des quatre romans en

étude. Au fait, la question du génocide rwandais et du traumatisme devrait exciter quiconque souhaite contribuer à la paix et à la stabilité durable des pays africains. Entreprendre cela, croyons-nous, reste un devoir civique.

CHAPITRE DEUX

ETAT DES ETUDES SUR LE SUJET

2.0 Introduction

Au cours de ces dernières décennies en Afrique, les activités des groupes sociaux divers et la culture du peuple ont été révélées à travers la littérature. C'est la raison pour laquelle, il est bien difficile de nier le rapport entre la littérature et la société. Le rapport de la littérature à la représentation du réel nous paraît nécessaire comme révélateur de phénomènes sociaux contemporains. L'image du réel exercé par la nature d'une fascination pouvait conduire à un certain désintéressement par rapport au media dans la mesure où l'image est capable de se substituer à lui.

Compte tenu de contexte historique et sociétal particulier du génocide rwandais, il incombe de cerner de plus près les rapports entre les images du réel et les productions littéraires, pour tenter de mettre à jour une présentation de Véronique Tadjo et à ses enjeux dans la société contemporaine; la représentation du génocide des Tutsi au Rwanda - véritable laboratoire de ces analyses - nous semblant fonctionner comme un champ d'investigation emblématique.

Il s'agit par conséquent de proposer, à travers ces analyses, une théorie littéraire de la transmission résolument contemporaine qui prenne en compte l'idée selon laquelle les productions littéraires consacrées au génocide des Tutsi peuvent être considérées comme emblématique d'un questionnement plus transversal qui rejaillit sur le contemporain, au sens où leur lecture et leur étude nous amène à redéfinir notre rapport à l'image, au réel et à l'Autre, mais aussi à poser, avec plus d'acuité et d'urgence encore,

la question de la place et des enjeux de la littérature et d'une réflexion sur le génocide dans nos sociétés contemporaines.

Tenant compte de toute l'histoire racontée jusqu'ici, nous nous permettons donc dans ce chapitre d'étudier la crise rwandaise ainsi que le traumatisme au regard des critiques pour décerner leur point de vue vis-à-vis ces deux phenomènes. Nous nous attardons sur l'état des études sur les œuvres de Véronique Tadjo, Nous terminerons ce chapitre par déterminer la place de notre travail dans la contribution des champs littéraires modernes, le domaine qui reste toujours à exploiter.

2.1 Critiques et commentaires sur le génocide

Le génocide est un phénomène social qui devient de plus en plus un sujet dans les œuvres critiques des chercheurs de différentes disciplines d'étude. Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, les spécialistes dans différentes disciplines se sont évertues à essayer de comprendre pourquoi le peuple allemand, malgré son formidable essor intellectuel et scientifique, a pu commettre un crime aussi monstrueux que celui de l'Holocauste. Pourtant l'idée de comprendre l'Holocauste n'a pas manqué de susciter beaucoup de controverse chez les spécialistes. C'est ainsi que dans la préface a son fameux *Ordinary Men*, Christopher Browning affirme que: «An other objection to this kind of study concerns the degree of empathy for the perpetrators that is inherent to trying to understand them'» (xv-xxii). Cette peur de voir la compréhension mener à la sympathie envers les malfaiteurs a été soulevée à maintes reprises, surtout par les spécialistes des études sur l'Holocauste. Par exemple Arthur Miller et ses collègues soulignent que : «The idea that conducive social conditions rather than monstrous people produce atrocious deeds, in our view, clearly implies a diminished sense of personal

responsibility or intentionality on the part of the actors » (301-323). Au demeurant, la publication du livre de Browning mentionne ci-dessus montre que chez plusieurs chercheurs, le désir de comprendre les tenants et les aboutissants du mal a fini par l'emporter sur la peur d'exonérer des coupables.

Dans son étude sur le génocide, l'historien Marc Levene met en exergue la façon dont le genocide détruit la société. Il révèle que le génocide n'est pas à penser comme une «aberration» de la trajectoire d'un Etat-nation mais plutôt comme un «dérivé» du système international et de l'économie mondiale. Il s'appuie notamment sur la pensée d'Antony Giddens qui analyse cet État dans un rapport systémique avec les autres États-nations. Selon Levene: « Le génocide se produirait lorsque certains États en quête d'une «modernisation» rapide prennent pour cibles des populations qu'ils perçoivent comme une menace ou un obstacle à leur volonté de puissance» (56). Cela veut dire que la population dont il parle a besoin d'une sorte de sécurité pour asurer leur avancement.

Le politiste ManuMidlarsky propose une approche plus fonctionnelle dans sonanalyse comparative des trois génocides arménien, juif et rwandais. Selon lui, il ne peut yavoir de massacre de masse sans que les États génocidaires bénéficient de la bienveillance ou àtout le moins de la passivité d'autres États. En ce cas, l'Allemagne impériale pour laTurquie, le Vatican pour le III^{e} Reich, la France pour le Rwanda. Selon Midlarsky :

> C'est précisément cettenon-intervention d'un tiers (ici sur le plan international) qui laisse le champ libre auxentrepreneurs

> génocidaires. Il convient donc de garder à l'esprit que toute initiative «nationale» de l'État «massacrant» est à resituer dans le contexte international de l'époque » (123).

L'auteur nous expose que certains pays développés incitent le génocide pour qu'ils puissent en profiter. Ils s'en foutent des dégâts que l'acte risque à engendrer sur l'humanité.

Dans son étude comparative sur les cas du génocide du Cambodge, de laBosnie et du Rwanda, René Lemarchand remarque que : « Bien entendu, le poids du facteuridéologique, que celui-ci se nomme marxisme-léninisme, nationalisme ou vision pervertie de la démocratie. Il souligne que l'idéologie a rarement un impact profond sur les masses, surtout lorsqu'elles ont des racines étrangères ; à moins que leur langage soit radicalement transformé et adapté à la culture locale. Il ajoute que :

> C'est alors la ré-interprétation, voire la fabrication de mythes propres à l'histoire de ces pays, qui vont permettre la «greffe» idéologique dans la culture locale. D'où l'importance de l'étude des contes, des rumeurs, des mémoires propres à cette culture pour comprendre les pratiques de massacres qui y ont été commises (64).

Nous constatons que la hiérarchisation de la culture des groupes ethniques d'une société sert comme astuce du génocide. Ses découverts sont basés sur le génocide rwandais qui est le produit d'une crise ethnique entre les Hutu et les Tutsi.

En somme, cela revient à dire que le massacre, avant d'être cet acte physiqueatroce, procède d'abord d'unprocessus mental, d'une manière imaginaire de «voir» unAutre à détruire. Mais comment évaluer la puissance de cet imaginaire dedestruction? Le sociologue Robert Merton admet que : « la représentation imaginaire estde nature à créer du réel. C'est notamment ce que l'on nomme les «prophéties autoréalisatrices», à la suite du » (63). Nous remarquons qu'une telle ligne d'interprétation estaisément applicable aux conflits ethniques et situations génocidaires.

Ainsi, comme René Lemarchand, l'auteur Jean-François Bayart aborde également une étude sur le génocide rwandais. Selon lui :

> Au Rwanda et au Burundi, la qualification ethnique des clivages politiques et sociaux opère (...) comme une prophétie autoréalisante, chacun des camps en présence supputant que son adversaire a planifié son extermination et agissant en conséquence. Situation extrême que celle-ci. Elle rappelle pourtant que le fantasme du complot est une figure forte et universelle des imaginaires politiques (179).

La question qu'on se pose ici est que ; Faut-il donc considérer que cet imaginaire politique de destruction d'un « autre», qui se cristallise dans un discours public, est

suffisant pour précipiter le passage à l'acte de massacre ? Il parait donc que la politique et ses constituants jouent des rôles non-négligeables dans l'acte de génocide.

En effet, les pratiques de cruauté s'enracinent dans le psychisme des bourreaux, alors celles-ci se caractérisent par des traits culturels spécifiques. Sans doute le sociologue Wolfgang Sofsky a raison d'observer que : c'est un «universel du massacre» (46). Mais la manière de massacrer et de faire souffrir avant le massacre n'est-elle pas avant tout un acte culturel comme le suggère l'anthropologue Arjun Appaduraï? Selon lui, la violence contre les corps n'est jamais vraiment incertaine, prenant un sens précis dans les contextes culturels où elle se développe :

> It is clear that the violence inflicted on the human body in ethnic contexts is never entirely random or lacking in cultural form (...) It becomes clear that even the worst acts of degradation — involving faeces, urine, body parts; beheading, impaling, gutting, sawing; raping, burning, hanging, and suffocating—have macabre forms of cultural design, and violent predictability (909).

L'auteur nous fait comprendre que les pratiques cruelles seraient donc pour le bourreau une façon d'affirmer sa propre identité sur le corps de ses victimes. Cela peut aussi impliquer de les contraindre à transgresser leurs propres tabous culturels. C'est une autre manière de détruire les victimes avant de les tuer.

Ainsi comprise, la perpétration d'atrocités du génocide serait donc le moyen pour le bourreau decréer une distance psychique radicale avec les victimes, de prouver ce

qu'ilcroit déjà ou ce qu'il se doit de croire : que ce ne sont pas des êtres humains. Sofsky veut qu'on note que, s'il n'y parvient pas, il s'expose alors à être psychiquement atteint par l'humanité de sesvictimes. Il risque alors de «craquer», pouvant basculer dans une forme de dépression ou de folie. Sofsky nous fait comprendre que c'est notamment pour de telles raisons que les nazis ont mis fin aux procédures detueries de masse (à la mitrailleuse) pratiquées par les Einsatzgruppen, pour les remplacerpar des procédés plus industrialisés de mise à mort (les chambres à gaz). Mais même en cecas, le dispositif devait prévenir l'idée que l'on tuait des êtres humains. À la question poséepar Guita Sereny à l'ex-commandant de Sobibor et Treblinka : «Puisque vous les aurieztous tués, quel sens avaient ces humiliations?» (243), Frantz Stangl répond: «Pour conditionner ceux qui devaient matériellement exécuter les opérations, pour leur rendre possible de fairece qu'ils faisaient» (107). Nous constatons que l'acte de génocide a un usage clairement fonctionnel du au massacre par les bourreaux.

Selon le Sénat du Rwanda, en répondant aux questions de la population sur la question « ethnique », lors d'une voyage à travers le pays en 1976, le président Habyarimana a déclaré que les Tutsi ont gouverné le Rwanda sous le couvert de mensonges selon lesquels ils étaient arrivés au Rwanda à partir du ciel ou qu'ils portaient la semence de naissance. Pour le président, c'est simplement cela qui a créé la division entre Rwandais. Il a ajouté que la révolution de 1959 a décidé que les Hutu gouvernent le Rwanda du fait de leur grand nombre. Il conclut son message par cette mise en garde : « Ces Tutsi qui provoquent les Hutu, ils ignorent que, si les violences rejaillissaient, ce seraient eux (les Tutsi) qui en seraient victimes» (60). Le rapport de la

Commission Spéciale du parlement rwandais chargée de faire la lumière sur les massacres de Gikongoro, l'idéologie génocidaire et ceux qui l'entretenaient, a formellement relevé la persistance de cette idéologie au Rwanda. Comme l'autorité a provoqué un climat d'insécurité au sein de la communauté rwandaise, la Chambre des Députés au sein du Parlement du Rwanda a examiné ce rapport et a suggéré de mettre en place, dans un bref délai, une Commission Nationale de Lutte contre le Génocide.Effectivement, le rapport du Sénat sur l'idéologie du génocide a fait le constat clair que cette idéologie a été fatale au sein de la communauté rwandaise:

> Plus de 50% des rwandais sont aussi d'avis que la diffusion de l'idéologie de division et d'exclusion a été fatale à l'unité des rwandais. Ceux qui ont joué un grand rôle sont par ordre d'importance: les politiciens (97,25%), les enseignants et les élites scolarisés (67,08%), des militaires (66,58%) et les responsables religieux (55%) (102).

Ce propos révèle que l'acte de génocide est souvent propagé par les politiciens, les enseignants et les élites scolarisés, les militaires et les responsables religieux d'une société ou d'un pays. Le rapport dévoile bien le cas du génocide rwandais.

Suite à la demande des refugiés de rentrer dans leur pays natal, selon Bizimana, « Le Président Habyalimana a souvent déclaré publiquement que le Rwanda était un petit territoire qui ne pouvait pas recevoir les Rwandais exilés » (61). Ce qui montre que le président lui-même ne considérait pas les Tutsi comme les ayants droit dans leur pays.

Un autre point de vue qui mérite notre attention est celui de David Gakunzi qui a montré la gravité d'inculquer l'idéologie du génocide à la population par des propos funestes et ses conséquences en séparant les Rwandais en deux parties. Il déclare que:

> Qu'il s'agissait bien de séparer le monde en deux, d'un côté, les Hutu: peuple légitime car majoritaire, tout puissant par la multitude, peuple démocratique car seule la force du nombre fait la démocratie, et de l'autre côté, les Tutsi: les féodaux, les cafards, minoritaires, les étrangers aux origines douteuses, hamitiques, abyssiniennes (65).

Cela révèle qu'il y a une disparité entre les deux groupes ethniques, ainsi, des propos meurtriers liés à l'idéologie du génocide étaient propagés. Nous constatons que l'analyse de Gakunzi montrait que les Tutsi étaient voués à l'extermination. L'auteur continua à montrer que, pour les instigateurs de l'idéologie du génocide d'alors, la seule manière d'être au monde du Hutu, du bon Hutu, du Hutu authentique était de tuer tous les Tutsi.

2.2 Critiques et commentaires sur le traumatisme

Les études psychologiques très connues sont les études de Sigmund Freud. Ce dernier est connu comme le maître de la theorie psychanalytique. Freud commence son étude sur le traumatisme en 1895 à 1905. Freud établit de ses études que le modèle princeps de l'action du traumatisme est en relation à la réalité d'une séduction. Il propose ce concept dans ses œuvres *l'Esquisse* et *Études sur l'hystérie.* Au fil des annéesFreud déclare à W. Fliess son célèbre qu'il ne croit plus à sa neurotica et puis il établit que c'est le fantasme et non plus la réalité d'une séduction qui devient le facteur

traumatique princeps et préside à l'organisation de la névrose. Cete fois-ci, Freud envisage le traumatisme comme directement lié au psychique. Il modifie sa théorie de l'angoisse en mettant l'accent sur le lien entre le traumatisme et la perte d'objet, introduisant dès lors la question, ultérieurement centrale en psychanalyse, des liens à l'objet.

A partir de 1905 à 1920, Freud retrace le « développement sexuel infantile » et élabore les fondements d'une première métapsychologie en relation au développement sexuel infantile et à la théorie de la libido. Il découvre cette fois-ci, que les situations traumatiques paradigmatiques sont liées aux fantasmes originaires et aux angoisses afférentes notamment, les angoisses de séduction, de castration et scène primitive, qui renvoient toutes au complexe. Freud tente, chaque fois qu'il lui est possible de faire rechercher l'événement traumatique tout en maintenant l'analyse du fantasme qui traduit « la réalité intrapsychique » (www.cairn.info/revue-psychologie). Nous trouvons que son études dévoile que la réalité et fantasme sont étroitement mêlés dans l'organisation de la théorie du traumatisme en rapport à la séduction.

L'étude de Sigmund Freud sur le traumatique influencé bien Forenczi a élaboré cette notion qu'il considéré très important dans l'existence de l'homme. Forenczi dépeint dans son étude, la conception périmée du traumatisme, celle que Freud a abandonné en 1897. Fornczi rend compte que les évènements traumatiques rapportés par ses patients hystériques étaient souvent non des faits, mais des fantasmes. Cependant, cet abandon n'est ni absolu, ni définitif. Dans son œuvre, Forenczi étudie l'analogie entre l'histoire de la religion juive et la genèse des névroses. Il dévoile un événement

traumatique précoce et une période de latence, puis une manifestation insolite apparemment inexplicable. Le processus résumé ici est differnt de celui de Freud. Or, souvent, on compare, confronte ou oppose Ferenczi à Freud sur ce point, cherchant à valider l'un au dépens de l'autre. On revient ainsi sur un aspect du désaccord survenu entre Freud et Ferenczi au cours des années trente. Nous avons vu que Freud n'a jamais été tout à fait satisfait de sa théorie du trauma et n'a jamais cessé de la remanier et de la compléter. Dans les années trente, ce désaccord portait notamment sur le fait de savoir s'il y avait ou non toujours un trauma réel à l'origine des névroses, sur le mécanisme d'action et principalement sur les techniques permettant d'y accéder.

Les études psychiques comme celle de Ferenczi nous fait savoir que la conséquence immédiate du traumatisme est la perte du sentiment de sécurité avec la tenace impression d'être impuissant. La personne se sent écrasée par ce qu'elle vient de vivre. Il nous fait comprendre que la personne traumatisée peut avoir soit un sentiment de danger constant, soit une impression d'être déconnectée de tout sans pouvoir faire confiance à quelqu'un. Il nous expose deux côtés du symtomes du traumatisme notamment les symtomes physiques et les symtomes émotionnels. Pour lui, les symtomes physique du traumatisme compris, l'insomnie ou les cauchemars, la fatigue, la difficulté à se concentrer, l'agitation ou la nervosité, des maux divers ou des douleurs. Alors que les symtomes emotionnels sont, le déni ou l'incrédulité, la colère, les sautes d'humeur, la culpabilité, la honte, le sentiment de tristesse ou de désespoir et l'anxiété ou la peur.

Pour Forenczi, ces symptômes durent généralement quelques mois et s'atténue au fur et à mesure qu'on traite le traumatisme. Ferenzi nous fait comprendre que même quand on se sent mieux, on peut être troublé de temps à autre par des souvenirs douloureux ou des émotions fortes, surtout en réponse à des déclencheurs tels que l'anniversaire de l'événement, une image ou un son, une situation qui rappelle l'expérience traumatisante.

L'étude de Freud et de Forenczi incite d'autre chercheurs comme Michael Balint, Nicolas Abraham et Maria Torok a entamé des études sur le traumatisme. Michael Balint, successeur direct de Ferenczi, travail intensement aussi sur le traumatisme. Dans son ouvrage, *Les voies de la régression*, il étudie les effets du trauma et la façon de les aborder dans la cure. Il distingue donc, deux types de régression, auxquels il a donné le nom de «régression bénigne» et «de régression maligne» (www.cairn.info/revue-psychologie). La première permet au patient de revivre le trauma, puis de repartir dans la vie avec des forces nouvelles, bien que toujours porteur de la cicatrice indélébile laissée par son passé. La régression maligne, elle, n'apporte pas de résolution, mais initie une spirale sans fin de répétitions du trauma et de revendications impossibles à satisfaire. Il nous fait savoir que le patient en état de régression a besoin d'obtenir certaines satisfactions. Ferenczi, de sa part, est allé très loin dans sa tentative de combler ces attentes. Nous constatons qu'il n'a pas su, ou peut-être n'a pas eu le temps de démêler quels types de satisfaction conduisent soit à une régression bénigne, thérapeutique, soit à la spirale sans fin de la régression maligne. Toute fois Forenczi a pressenti que son élève Balint, en 1932, était sur la bonne voie pour résoudre ce problème. Il le signale dans une

brève remarque rédigée fin de 1932 à Luchon où il note que Balint a repris les choses là où lui-même s'est arrêté.

Balint survole toute l'évolution de sa théorie, et précise la nature des satisfactions qui peuvent être accordées au patient en état de regression. Ces satisfactions doivent rester au niveau du plaisir préliminaire et ne viser qu'à montrer que les désirs et besoins du patient sont perçus et reconnus. Dans son article, «Trauma et relation d'objet », paru en 1969 dans l'*International Journal of Psychoanalysis*, il s'intéresse à la structure même du trauma et à son origine. Il constate qu'aucune théorie existante à l'époque, aussi cohérente et bien argumentée qu'elle soit, ne rend compte de l'ensemble des phénomènes qu'on rencontre dans la clinique. Il en conclut que ces théories sont incomplètes, et, à partir de son expérience de thérapeute, il dégage trois points toujours présents :

(1). Les traumas essentiels pour la pathogenèse se produisent dans l'enfance.

(2). Ils sont infligés par des proches, avec lesquels existe une relation intense de dépendance et d'amour, fût-elle marquée d'ambivalence.

(3). Il s'agit des parents ou de personnes tenant leur autorité des parents, comme les éducateurs par exemple.

Peu à peu, on s'est rendu compte que le rôle de la mère était prépondérant, car c'est elle le personnage essentiel dans la petite enfance. Fondé sur ses observations, Balint considère que le trauma a une structure triphasée:

(a) Il existe une relation de confiance et de dépendance par rapport à un adulte.

(b) L'adulte fait quelque chose d'hyperexcitant, de douloureux ou d'effrayant, de façon inopinée ou répétitive. L'enfant, sensible à la souffrance ou au besoin de l'adulte qui a déterminé son acte, voudrait le réconforter; cette séduction mutuelle conduit à des actes passionnels ou bien au rejet.

(c) L'enfant revient à la charge pour poursuivre le jeu, ou bien pour faire cesser le rejet, et rencontre un refus ou la dénégation de ce qui s'est passé.

Selon Balint, le trauma ne peut être compris que dans le cadre d'une relation d'objet, d'une psychologie à deux personnes. L'« agresseur », notamment lorsqu'il s'agit de la mère, n'est pas toujours mu par la passion. Au début de la vie, au sein d'une relation prégénitale, la mère doit tout deviner des besoins de l'enfant. Le risque d'incompréhension, de mauvaise réaction est donc grand et peut mener à la phase 2 du trauma. De cette structure triphasée, Balint tire des conséquences techniques : la répétition dans le transfert mène à la « neutralité » parfois réussir, mais pas toujours. L'analyste, doit éviter la séduction mais ne peut cependant rester passif et reproduire ainsi le rejet d'autrefois.

Nicolas Abraham et Maria Torok se sont également intéressés au problème du trauma. Ils ont cherché à en dégager les mécanismes en proposant une structure de l'humain qui fait largement appel à l'héritage de Ferenczi. Ils ne se contentent pas de commenter cette œuvre, mais ils prennent appui sur elle pour la continuer. l'ouvrage,

l'*Ecorce et le Noyau*, réunit des articles signés de l'un, de l'autre, ou des deux, issus de leur réflexion commune.

Abraham et Torok proposent une concept qui leur est propre, tout en continuant également à faire usage des concepts freudiennes. Pour eux, l'être humain est constitué par une écorce, le Psychique, et d'un noyau, le Somatique. Les messagers entre les deux, sont les instincts, les pulsions, accompagnés des affects, des représentations, des fantasmes. Le Sexuel (qui n'a rien à voir avec la différence des sexes) concerne une petite partie du Psychique, et la totalité du Noyau, du Somatique. Les messages véhiculés par les pulsions se rapportent donc toujours, nécessairement, au Sexuel. Abraham et Torok nous fait savoir que les fantasmes de scène primitive, qu'il s'agisse de séduction ou de viol, sont les prototypes de la mise en scène de tel ou tel moment dynamique de la relation entre le noyau que le fantasme objective imaginairement. La pulsion traduit les exigences de l'organique dans le langage de l'inconscient, et elle est véhiculée jusqu'au conscient par l'affect et le fantasme.

Dans « Deuil ou mélancolie », Nicolas Abraham et Maria Torok explicitent leur façon de définir Réalité et Fantasme. Pour eux, réalité est tout ce qui impose au psychisme une modification topique. À l'opposé, le fantasme tend, au moyen de représentations, de croyances, d'états corporels, à maintenir le statu quo topique. Le fantasme a une fonction de preservation et de conservation. Il s'agit de transformer le monde plutôt que soi-même. Les fantasmes de scène primitive, de castration, de séduction, d'incorporation ont un caractère particulier. Le fantasme est inconscient

lorsqu'il s'agit d'une fait secrètement incestueuse. La Réalité d'une perte subie par le psychisme crée une situation intrapsychique traduite par le fantasme. Selon eux:

> Pour ne pas « avaler » la perte, on fantasme avoir avalé l'objet perdu. C'est le refus du deuil, dont l'acceptation modifie le sujet. L'incorporation sert à nier qu'il y a eu perte, lorsque la perte est inavouable. Il est impossible, interdit, de reconnaître son chagrin. C'est ainsi que le trauma et tous les affects qu'il a provoqué se trouvent mis à l'abri dans un caveau, une crypte. La crypte résulte d'un secret honteux partagé. Le partenaire disparu ou absent ou rejetant, devenu idéal du Moi, doit absolument être préservé. C'est ainsi que l'enfant reprend à son compte la honte et la culpabilité (www.cairn.info/revue-psychologie).

Cette tendance devoilée par Abraham et Torok révèle que le trauma peut resulted a certain niveau de l'agression qui dépérisse le victim.

Shengold soutient que le trauma réel est plus pathogène que le fantasme traumatique. Il note qu'il est très difficile de relier avec certitude les effets pathologiques aux causes pathogènes, cependant il n'entre pas dans la controverse: trauma réel ou fantasme. Il pense qu'il s'agit toujours d'un mélange, d'une interaction des deux. Shengold voit le meurtre d'âme comme "prendre possession de l'esprit, de la personnalité d'un autre". L'enfant, du fait de sa dépendance, est exposé à un tel processus. L'agresseur est en général un parent psychotique ou psychopathe qui abuse de son pouvoir. Mais malgré cette haine et cette rage, c'est du parent maltraitant que l'enfant

attend de l'aide. Il est donc obligé de se fabriquer une image mentale de bon parent pour éviter dans une certaine mesure l'éclatement de sa personnalité, le clivage qui lui permettrait d'isoler le bon du mauvais. Le parent ne pouvant donc être mauvais, c'est nécessairement l'enfant qui l'est. Selon lui: «Il lui est interdit d'enregistrer et de remémorer les faits. Le parent implante en l'enfant ce qu'il veut qu'il se soit passé. Il se produit un transfert latent sur le Surmoi » (24). Shengold appellee cette tendance «l'autohypnose» et cela correspond à ce que Ferenczi appelle « l'état de transe ».

Le traumatisme est sans doute, un phenomène multidisciplinaire et son lien avec la littearture est non négligéable. On constate très souvent que dans la littérature, le traumatisme est associé est un produit des évènements d'horreur ou douloureux tel que le genocide, la torure, le viol, la catastrophe naurelle, etc. C'est la rencontre impromptue d'un personnage avec cet événement. Un rencontre avec un évènement catastrophique qui rendre la vie d'un personnage misérable. Selon Didier Fassin et Richard Rechtman, le traumatisme : « dit le lien douloureux qui relie le présent au passé. Il établit la justesse des plaintes et la justice des causes. Finalement, il délimite la manière empirique dont les sociétés contemporaines problématisent le sens de leur responsabilité morale à l'égard des malheurs du monde» (73). C'est du point de vu douloureux que Cathy Carutha expose que l'une des images récurrentes du traumatisme est celle des victimes étant confrontés à des morts massives ou catastrophes naturelles soudaines et qui souffrent de cette vue dans un état insouportable, pour le revivre plus tard dans des cauchemars répétés. Le passé est donc la source du traumatisme et c'est normalement un passé douloureux.

Cathy Carutha ainsi construit son approche du trauma sur le retour par effraction d'un passé impossible à assimiler: «Trauma is not locatable in the simple violent or original event of an individual's past, but rather in the way that its very unassimilated nature–the way it was precisely not known in the first instance –returns to haunt the survivor later on » (23). Pour Carutha, le traumatisme est une réponse qui se manifeste plus tard après les événements catastrophiques. Toutefois ces événements peuvent être soudains aussi, le traumatisme se manifestant parfois immédiatement après ces événements

Le traumatisme est non seulement un effet de destruction mais aussi, fondamentalement, une énigme de survie. C'est seulement en reconnaissant l'expérience traumatisante comme une relation paradoxale entre la destructivité et la survie que nous pouvons aussi reconnaître l'héritage de l'incompréhensibilité au coeur de l'expérience catastrophique (Carutha 58). En literature, comme celle du génocide, témoigner d'un traumatisme par la narration est essentielle à la guérison d'un survivant. Ce processus se produit par la transformation de la mémoire traumatique dans un récit cohérent qui peut alors être intégré dans le sens de soi et la vision du monde de la victime, mais aussi pour réintégrer le survivant dans une communauté, rétablir les connexions essentielles à son individualité (Caruha 63). La narration du traumatisme aux niveaux individuels et collectifs pivote sur une interaction complexe de la distance et de la proximité, tout en aidant le narrateur et le lecteur à se réconcilier avec la tragédie et à établir les bases pour le renouvellement.

L'étude de Richard Ajah prend une autre dimension du fait qu'il peint le traumatisme au niveau du souci de la communication des langues. En travaillant sur les œuvres de Kourouma et Mukasonga, Ajah dévoile leur roman à travers le langage traumatisé. Selon Ajah « dans leur texte de guerre, Kourouma et Mukasonga traumatisent le français comme langue coloniale pour lui faire perdre sa « pureté » originale linguistique et hégémonique grâce à sa fusion avec des langues locale qui le corrompre et le catalysent » (119). Ajah nous fait savoir que les stratégies hétérolinguistique telles que le code mixing, les emprunts lexicaux, les néologismes, les écarts syntaxiques, etc. sont adoptées et utilisées pour « violer » les règles établies de la langue française et créer un français décolonisé qui résulte de ce que Mozat Kikukama appelle « grappes expressives » (68). Ajah révèle que bien qu'on ne peut pas faire confiance au mémoire, les textes de Mukasanga montrent une historique inégalité du génocide rwandais qui peut être vérifié par de textes historique démontrent ainsi la validité de la mémoire personnelle et collective. Donc, les romans de Kourouma et Mukasonga donnent naissance à leur réalisme traumatisé.

En comparant les œuvres de Kourouma et Véronique Tadjo de la perspective de l'étude d'Ajah, nous trouvons que Kourouma et Mukasonga se soucient trop de la statue de la langue africaine traumatisée qu'ils cherchent à protéger alors que alors Tadjo démontre l'état psychologique des africains traumatisés des phénomènes catastrophiques tel que le génocide.Véronique Tadjo fait la peinture de cette tendance dans ses œuvres romanesques pour inverser la tendance, et dépasser le sentiment de trauma en général.

2.3 Etudes sur les ouvrages de Véronique Tadjo

Les œuvres romanesques de Veronique Tadjo ont attiré l'attention de plusieurs chercheurs et critiques dans la littérature africaine. Semujanga, par exemple, nous fait comprendre que les livres de Véronique Tadjo se situent au carrefour de plusieurs genres. L'écriture de ce texte « fragmentaire, éclatée, sans identité générique fixe » donne lieu dans l'œuvre à une « opération de transformation synthétique » des chants et passages poétiques qui la traversent (35). Parmi ses romans, ces trois dont *A vol d'oiseau* (1987), *Le royaume aveugle* (1990), *Champs de Bataille et d'amour* (1999)exposent beaucoup sur son engagement littéraire et féministe. Dans *A vol d' oiseau,* Véronique y expose, sur un ton lyrique, la liaison de la narratrice avec le mari de son amie. Une histoire d'amour entrecoupé de ruptures, de départs laisse comme un goût amer à cette aventure.

Alors que l'ivoirienne Véronique Tadjo (2000), invitée au Rwanda en 1998 dans le cadre d'une résidence d'écrivains, donne la parole à ceux qu'elle a croisés (victimes ou bourreaux), elle apprend que les planificateurs avaient l'intention de bâtir une responsabilité collective pour le génocide, de sorte qu'aucun individu ne puisse être individuellement ou entièrement responsable de l'exécution : «Aucune personne seule n'a tué une autre personne», déclara un des participants » (96). Mukagasana, de son côté, met en cause, d'une part, les hauts responsables de la communauté internationale pour avoir fermé les yeux devant le génocide et abandonné les victimes à leur sort, et d'autre part, condamne énergiquement la France pour avoir officiellement soutenu les génocidaires : « Comment supporter que les Boutros Boutros-Ghali, des Kofi Annan, des Balladur, des Juppé se targuent d'œuvrer pour la justice dans mon pays, alors qu'au

moment même du crime ils l'ont aidé en retirant leurs troupes ou en apportant des armes pour épauler les génocidaires ? » (*Peur* 274).

De même que la survivante cite les noms des morts pour leur mémoire, elle s'en prend à leurs bourreaux, à qui elle demande de répondre de leurs actes, comme si elle les traduisait devant la justice:

> Vous tous qui avez fait ou laissé faire le génocide, vous tous qui cherchez à le nier ou à le justifier, je vous tiens aussi coupables les uns que les autres. Sachez que je passerai devant vos chaumières, jusqu'à la fin de ma vie, mes enfants morts sur le dos. Akayezu Jean Paul, Bagosora Théoneste, Gasana James, Karera François, Mugesera Léon, Ngeze Hassan, Munyeshyaka Wenceslas, Hitimana Noel, Nzeyimana Vincent, Ruggiu Georges, et tant d'autres (*Peur*, 281- 282).

Selon Paul Ricoeur (1985), l'évocation de l'identité d'une personne interpelle automatiquement son action, favorable ou défavorable : « Comme l'agent, l'identité est liée à l'action : Dire l'identité d'un individu ou d'une communauté, c'est répondre à la question : qui a fait telle action? Qui en est l'agent, l'auteur?» (442). En inscrivant le nom des bourreaux, Mukagasana condamne en quelque sorte directement leurs actions. C'est une façon pour le témoignage littéraire de contribuer à la justice, qui pourra seule permettre aux victimes de survivre.

Au moment de l'écriture de son témoignage, Mukagasana est obsédée par une voix qui lui murmure à l'oreille et la somme de rompre avec la vie pour avoir commis la faute de survivre à ses enfants : «Mais tes enfants sont morts. Comment oses-tu encore

vivre après cela? Comment oses-tu leur survivre?» (*Peur*, 182). La réponse est en fait dans le témoignage lui-même qu'elle est en train d'écrire et qui lui permettra justement de donner vie aux siens disparus. Ainsi, Véronique Tadjo (2000) souligne que la survivance tient à l'unité qui doit être créée entre les survivants et les morts. Dans leur témoignage, les survivants prennent la parole au nom des morts qui n'en sont plus capables : «Ce sont les morts eux-mêmes qui nous demandent de continuer à vivre, de recommencer les gestes, de redire les mots qu'ils ne peuvent plus dire. Comment pourraient-ils revenir si nous leur barrons la route avec nos désespoirs et nos pleurs?» (57). En outre, il est clair que l'écriture dispose de la faculté de restituer un visage à une souffrance rendue anonyme par le crime de masse et de marquer la sortie du mutisme. Cet acte «résurrectionnel» entrepris par les rescapés à l'endroit des disparus maintient les deux parties en contact permanent pour une unité sans cesse croissante au fil des pages et des années. C'est en effet dans le contexte de cette relation intime entre les survivants et les trépassés que Boubacar Boris Diop encourage Koulsy Lamko à poursuivre l'écriture de son témoignage au sujet du génocide, malgré la difficulté de faire le récit de ses atrocités. C'est l'intervention de son collègue Diop qui l'exhorte à la persévérance tel que le rapporte Maria Angela Germanota (2010) : « Il ne faut pas que les bêtises des vivants nous fassent oublier nos morts » (34).

2.3.1 Critiques et commentaires sur *Champs de bataille et d'amour*

Champs de Bataille et d'amour paru en 1999 démontre l'histoire d'amour d'Eloka et Aimée, un couple mixte, qui vit en Afrique. L'auteur brosse une succession du quotidien à travers ce couple. La passion s'effrite au fil du temps et fait place à la

solitude à deux. Le roman est aussi une longue interrogation sur les maux dont souffre l'Afrique.

Véronique Tadjo remarque que « Si, dans Le royaume aveugle, j'ai simplement pris les ethnies de Côte d'Ivoire, dans *Champs de Bataille et d'Amour*, j'ai voulu encore montrer la différence à un autre niveau, entre une Blanche et un Noir. Mais c'est pour dire la même chose en fin de compte : la différence est une question de points de vue » (Tadjo, Interview, 12).

L´amour vécu comme un champ de bataille, comme une juxtaposition de solitudes éparses. Incertitudes et constat d´échec entre les différentes générations d´abord. Le père d´Eloka avoue avoir « pris la vie en marche sans se plaindre, avec [son] enfant dans les bras, sachant pourtant qu´il ne pourrait jamais refaire le monde pour lui. » Même incompréhension de la part du fils envers son père : Eloka a quitté la terre familiale, laissant à ses parents une blessure indicible, celle de la solitude. Puis vient avec le temps la déréliction terrible du couple.

Certains roman de Véronique Tadjo comme *Champs de Bataille et d'amour*, dans sa forme, porte une désunion des êtres car chaque chapitre livre le monologue intérieur des deux personnages, sans qu'aucun dialogue ne vienne les confronter. Eloka et Aimée vivent l´un à côté de l´autre, enfermés dans leur propre claustration. Plus profondément, ils se sentent l´un et l´autre extérieurs, hors de soi. Et c´est le sentiment d´écartèlement entre deux continents, de déracinement, d´exil qui domine et les marque au plus profond de leur chair : « Eloka savait qu´il portait en lui, avec lui, l´exil. Ce regard inconnu qui l´isolait des autres. Même son corps ne trouvait plus sa place. Gestes divergents, pas en contresens » (156).

La ville, le pays, l´Afrique comme *Champs de bataille et d´amour*. Assommée par la chaleur, aveuglée par la poussière (thème récurrent dans l´œuvre de Véronique Tadjo), la cité devient dévorante, à l´image de la mère des contes. Elle accule les personnages à l´inertie et à la trahison. Trahison de soi, par rapport à ses engagements et à ses convictions passées. Eloka et Aimée sont rentrés au pays avec le désir de faire avancer la société, de la rendre meilleure. Mais la ville, toujours la ville, et le quotidien, ont été les plus forts et finalement ils en arrivent à supporter le pire sans réagir : « Accepter la misère, c´est possible. L´esprit se ferme, ne s´attarde plus sur la boue, le sang et la crasse. La mort est là, à chaque coin de rue, prête à bondir. Mais ma vie reste la même » (65). La trahison devient nausée et dégoût de soi-même, jusqu´au suicide, face à la réalité du Rwanda.

Un an avant la parution de *L´ombre d´Imana*, Véronique Tadjo évoque le génocide à travers une incantation, à la fois très violente et très belle dans sa forme. À coups de courtes phrases, de syntagmes juxtaposés, la parole – une parole d´initié – se fait dure et interpelle: qui n´a pas respecté le Masque? D´où vient cette transgression, cette souillure? Il faut purifier, « effacer l´odeur de la mort. Redonner au sol sa senteur royale. » (73).

Un critique qui a travaillé sur les ouvrages de Veronique Tadjo pour relever les styles adoptés par l'écrivaine est Selon Moussa Coulibaly. Au sujet du style de Véronique Tadjo, il déclare que :

> Roman intimiste, roman de l´intérieur, Champs de bataille et d´amour suit les questionnements exacerbés, existentiels de deux personnages à fleur de

> peau. Eloka et Aimée sont exaltés dans leur engagement ou, plutôt, leur non-engagement. D´où ce constat d´échec qu´ils ressentent et que le lecteur ne peut s´empêcher de reprendre à son compte… Mais Champs de bataille… est aussi un chant d´amour. L´amour, finalement, comme seule possibilité de survie (23).

Coulibaly montre comment Veronique Tadjo créée un espace littéraire qui lui permet à transmettre ses messages aux lecteurs afin de se connecter bien à son univers romanesque.

2.3.2 Critiques et commentaires sur *Reine Poku*

En parlant de*Reine Pokou* plusieurs critiques exposent la composition du roman selon leur impression. Coulibaly Moussa par exemple, nous expose que *Reine Pokou* est un livre composé de plusieurs récits constituant des variations - le concerto du titre - autour d'une figure historique ivoirienne - qui est devenue légende ou vice versa - et d'un épisode particulier de son existence. Il nous fait comprendre que la reine Abla Pokou est donc une reine Akan qui a émigré du Ghana vers la Côte d'ivoire pour fuir une guerre de succession qui menaçait sa vie au XVIIIème siècle. Au cours de sa fuite, elle a été obligée de sacrifier son nourrisson pour apaiser les génies d'un fleuve afin de pouvoir le traverser.

De même, Semujanga a son propos personnel concernant *Reine Pokou* de Veronique Tadjo. Pour lui :

> L'œuvre de Véronique Tadjo donne à cet épisode tragique et fondateur, une fabuleuse dimension romanesque. Pour quelqu'un qui a déjà entendu parler de la reine Pokou - comme moi - le caractère épique, la force, le lyrisme de ce livre en font un chef d'œuvre de la littérature africaine (34).

Semujanga va au-delà pour devoiler comment Veronique Tadjo restitue l'oralité à travers une langue riche, foisonnante et vivante. Il ajoute en disant que : « Le plaisir de lecture le dispute ainsi à l'originalité de la narration, car la structure romanesque est originale, basée sur des répétitions, des scénarios multiples qui partent de différents points de l'histoire de la reine Pokou » (35).

Floure Azoumé ne manque pas de dire comment Véronique Tadjo utilise l'histoire de la *Reine Pokou* comme un ouvroir de réflexion sur différents éléments culturels de l'Afrique subsaharienne. Elle affirme que : « Son livre est une intelligente entreprise de recyclage qui intègre ainsi des légendes comme celles de Mami Wata - la sirène - des épisodes historiques telle la traite négrière et même des tabous comme les sacrifices humains dans les rituels, etc (43). Elle ajoute que : « *Reine Pokou* devient donc une pierre angulaire de maux et légendes qui hantent l'Afrique et permet également de mener une réflexion plus large sur le mythe, la légende et le conte - quelle fonction ? Quelle réalité ? Quelle évolution? (44).

Georges Aliwa Ingongui dit que : « Dans son dernier ouvrage, Véronique Tadjo nous plonge dans un monde légendaire, celui de la reine Pokou, figure tutélaire et démiurgique qui trace la genèse des Baoulé, peuple né d´un sacrifice : « Alors, les sages firent un cercle autour d'elle et déclarèrent : désormais nous nous appellerons Baoulé en

mémoire de ton sacrifice » (31). Il nous fait comprendre que le récit porte par le souffle poétique et explore aussi toutes les virtualités de l'imagination. Le récit est cependant marqué par une volonté de s'inscrire dans une perspective historique. Pour lui, c'est l´histoire, en effet, qui sert de toile de fond à ce récit allégorique, en est la matrice féconde qui permet de convoquer la mémoire collective mais aussi celle de l´auteur. Il déclare que : « La légende d´Abraha Pokou, reine Baoulé, m´a été contée pour la première fois quand j´avais autour de dix ans. Je me souviens que l´histoire de cette femme sacrifiant son fils unique pour sauver son peuple avait frappé mon imagination de petite fille vivant à Abidjan» (42-43).

Dans le puissant royaume Ashanti (actuel Ghana), une terrible lutte de succession monarchique conduit la princesse Pokou à fuir et à chercher un nouveau territoire. Il en résulte une longue marche, ponctuée par des événements tragiques qui ne sont pas sans rappeler la longue marche des Juifs, menés par Moïse et fuyant l´Égypte à la recherche de la Terre Promise. Cependant, dans cette légende, les dieux sont intransigeants et réclament comme tribut l´unique fils de Pokou pour pouvoir franchir le fleuve Comoé. La princesse est donc confrontée au même dilemme qu´Agamemnon : choisir le parti du pouvoir ou celui de la famille.

Cette légende, qui se nourrit d´une certaine intertextualité, confère à l´œuvre une dimension universelle dans la mesure où l´on retrouve les mêmes préoccupations : l´individu prime-t-il sur le groupe ou inversement ? Par ailleurs, au travers du conte, l´auteur interroge le passé pour mieux comprendre le présent, un présent qui résonne d´étranges similitudes avec l´actualité mouvementée de ce que l´on appelle pudiquement « les événements d´Abidjan » (Ingongui 47).

La force des légendes et des mythes réside dans leur permanence avec leurs invariants : le pouvoir et son corollaire, le sacrifice. Mais quel pouvoir mérite un tel sacrifice ? L´auteur ne propose pas de réponse mais une série d´interprétations à travers trois chapitres : « Le temps de la légende»; « Le temps du questionnement » et « Le temps de l´enfant-oiseau ». Véronique Tadjo revisite une temporalité souvent douloureuse : celle de l´esclavage, celle de la colonisation et enfin celle des indépendances, en attendant les soleils des démocraties…« Tout est possible dans la légende, la belle parole fabriquée pour apaiser le peuple, lui redonner confiance en l´avenir » (82). En écrivant cela, c´est un message d´optimisme que tente de délivrer l´auteur, et ce malgré un présent brumeux qui semble obscurcir l´horizon. S´inscrivant dans la continuité de *L´ombre d´Imana* (2000), la lecture de Reine Pokou donnera à chacun les raisons de méditer sur le passé et sur le présent pour regarder voler « l´enfant-oiseau ».

Nunzio Casalaspro soutient que le roman *Reine Pokou* de Véronique Tadjo est un récit poétisé du mythe fondateur du peuple Baoulé qui remet en question la responsabilité du mythe dans la guerre. Casalaspro atteste que la question capitale que pose le roman de Véronique Tadjo est celle-ci :

> Faut-il prendre la légende au sens littéral ? […] *Reine Pokou* est finalement un récit douloureux, inquiet, qui interroge la mémoire africaine pour libérer des lectures figées, mortifères. Interroger cette mémoire et tenter de rendre à la légende sa sève, proposer des interprétations plus

> humaines du mythe, c'est interroger le présent guerrier et tenter de le porter vers un avenir pacifique […] (Casalaspro 3).

Nous sommes d'accord avec Casalaspro. Peut-être en comprenant les romans de Véronique Tadjo et les mythes évoqués, nous pouvons élucider le sens de l'intrigue.

Coulibaly Moussa révèle comment *Reine Pokou* a fait de Véronique Tadjo une auteure novatrice parce qu'elle a fait ici œuvre originale celle justement qui est sortie des cadres génériques. Si Reuter soutient cependant qu'il faut bien convenir « qu'il est difficile de produire une œuvre sortant de toutes les catégories connues » (Coulibaly 4) cela explique pourquoi, dans le style adopté, Tadjo mélange à souhait, « des critères portant sur les formes, sur les contenus thématiques, sur les effets visés… » (Coulibaly 5). D'où la production de la spirale, un genre total qui met en exergue la nouveauté esthétique de Véronique Tadjo où elle se permet de passer de la légende à un mythe en passant par une atmosphère romanesque l'ensemble émaillé de chant et de poésie. On a affaire à une esthétique de l'émiettement qui réside principalement dans la transgression des genres cités plus haut. Leur agencement constitue des réflexions insérées dans l'œuvre.

Coulibaly Moussa va au-delà pour nous dévoiler que:

> On part d'une sorte (pseudo) d'hétérogénéité du fait des genres distingués, pour retrouver une homogénéité parfaite au niveau du discours produit parce que justement, la spirale qu'est le livre a récupéré et englobé tous les discours des différents genres. L'incipit du livre est entièrement

consacré à la légende proprement dite. Intitulé « Le temps de la légende » (20).

Le discours produit dans cette partie du texte donne corps par la suite à une sorte d'atmosphère romanesque qui, en somme, est une série de réflexions suscitées par la légende ou du moins par le personnage principal Abraha Pokou, reine baoulé. Deux représentations de cette figure légendaire diamétralement opposées naissent dans l'imagination de l'auteure comme l'indique l'introduction de ce livre.

Les deux figures que donne la représentation du personnage de Pokou plantent le décor de l'atmosphère romanesque. Elles remettent en cause, sans coup férir, les effets visés par le texte originel, la légende. Du coup, la légende cède le pas au roman qui prend corps à partir du questionnement de l'auteur. Car si le roman est généralement perçu comme un genre sans règles, il ne faut surtout pas oublier qu' « il obéit à une nécessité : raconter l'histoire de quelqu'un » (Erman 10). Moussa postule encore que l'histoire qui est racontée ici est bien celle de Pokou attestant de ce fait la mise en forme progressive du roman. Disons tout simplement qu'à l'origine de ce projet de fiction romanesque, il était d'abord question du personnage de Pokou qu'on pourra ensuite « considérer comme une extension imaginaire dense et complexe du moi » (Erman 16) de l'auteure Tadjo. Pokou évolue désormais dans une fiction, œuvre de Tadjo, fiction synonyme d'un « mentir-vrai » (Erman 129). En effet, la vie de la Côte d'Ivoire parsemée d'événements douloureux a fourni de la matière à réflexion à Véronique Tadjo s'inspirant de l'exploit héroïque de Pokou. Ces scènes quotidiennes dont elle est contemporaine constituent le point de départ de son écrit (livre) qui prend, par la suite,

du fait de l'émiettement de la diégèse, des directions différentes de celle qu'avait prise la légende d'Abraha Pokou. Ainsi, Tadjo a rendu « effectif ce qui n'était que virtuel » dans son imagination. Et sous sa plume, de « vagues possibilités » sont données à la reine Pokou, personnage référentiel de première importance aussi bien dans la légende que dans le récit de Véronique Tadjo. En raison du rôle assigné à ce personnage et malgré son degré de figuration, l'auteure semble en faire principalement un patient, rôle de base de tout personnage c'est-à-dire celui qui est affecté par le processus. Tout comme le suggère Camus, à savoir que dans un texte le romancier est la somme de « tous ses personnages à la fois » (Reuter 10), on peut dire que Pokou est la projection de l'image voulue par son Auteur Modèle.

2.3.3 Critiques et commentaires sur *L'ombre d'Imana*

Cette œuvre de Véronique Tadjo est beaucoup plus étudiée par les chercheurs. C'est dans le cadre du projet *"Écrire par devoir de mémoire"* que Véronique Tadjo s'est rendue au Rwanda. Un récit est né de ce voyage : *L'ombre d'Imana*. D'un bout à l'autre de son œuvre, l'écrivain n'a de cesse de transcrire sa rencontre personnelle avec le Rwanda de l'après génocide. Véronique Tadjo choisit, dans un premier temps, de témoigner de sa rencontre avec les Rwandais et leur pays. Elle évoque, sobrement, les sites où furent commis les massacres, rappelle le nombre des disparus (*"Église de Nyamata, + ou - 35 000 morts", "Église de Ntarama, + ou - 5000 morts"*). Une écriture dépouillée, un style souvent informatif disent le pays ; la parole de ceux qui ont vécu le génocide est retranscrite à vif. L'écriture se veut ici prise de conscience. À l'issue du *"premier voyage"*, le témoignage cède la place à la fiction.

De courtes nouvelles évoquent les morts qui viennent hanter les vivants pour leur demander justice et sépulture (*"La colère des morts"*) ou dessinent les contours de troublantes rencontres, à l'instar de celle de la veuve d'un génocidaire avec le survivant d'une famille tuée par son mari ; le survivant venant libérer la jeune femme d'une fausse culpabilité et d'un amour mort au double sens du terme (*"La Voix"*).

Maria Angela Germanotta postule dans « L'écriture de l'inaudible. Les narrations littéraires du génocide au Rwanda » que :

> Le texte de Véronique Tadjo, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, se présente comme le carnet des deux séjours de l'écrivaine ivoirienne au pays des Mille Collines (en 1998 et en 1999). Le texte alterne une galerie de portraits avec des fragments d'entretiens au discours direct ou indirect ; des propos y sont rapportés entre guillemets, où le signe graphique signale le passage du « je » de l'auteur au « je » du témoin ou des autres acteurs ; enfin on trouve deux récits qui racontent l'histoire de « Karl » et de « Seth et Valentine ». Trois courtes nouvelles séparent le premier voyage du deuxième : « Sa voix », « Anastase et Anastasie » et l'apologue « La colère des morts » (25).

Cet apologue est un des textes purement fictionnels insérés dans le récit de voyage. Sur le modèle du conte ancien, avec l'impersonnalité d'une voix qui lègue sa narration à une collectivité, on raconte comment les morts reviennent hanter les vivants pour demander

vengeance et mémoire. Leurs incursions portent le désordre et l'inquiétude, la pluie et les cauchemars.

Morgan Faulkner écrit « L'auteur face au génocide : la mise en scène de la subjectivité dans *l'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda* de Véronique Tadjo » dans laquelle il décrit le génocide au Rwanda de 1994. Ce récit fait preuve d'un rapport complexe entre l'écrivain et les réalités historiques du génocide. L'auteur se met en scène dans le texte et y instaure une réflexion sur son propre regard sur la tragédie. La mise en scène de la subjectivité de la narratrice de *L'ombre d'Imana*, personnage de Tadjo dans le récit, a un double effet. C'est pour cette raison que Véronique Tadjo déclare dans une interview que :« Je ne suis pas guérie du Rwanda. On n'exorcise pas le Rwanda. […] Comprendre. Notre humanité en danger » (www.erudit.org). Ces paroles de Véronique Tadjo clôturent *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, publié à Paris en septembre 2000. Le site érudit.org nous expose que *L'ombre d'Imana* s'inscrit dans le programme « Écrire, un devoir de mémoire » organisé par l'organisation française « Fest Africa ». C'est un mélange subtil du vécu et de la fiction, où se confondent ses propres expériences au Rwanda et des histoires dans lesquelles la forme romanesque ne joue qu'un rôle secondaire. Le même site nous explique que :

> Dans ce texte, Tadjo semble avoir déplacé la caractéristique principale de son œuvre qui, en général, est un hymne à la vie, vers une thématique évoquant plutôt son opposé. Les conséquences du génocide au Rwanda auraient pu être traitées de façon sordide et sans pitié. Mais la romancière semble vouloir éveiller chez le lecteur la réconciliation plutôt que la haine,

> une réflexion sur la nature humaine plutôt que la rancœur (www.erudit.org).

Ce point de vue du site érudit relève l'intérêt de l'auteure envers la cohabitation des gens dans une société. Et pour cela, elle prend comme base la réflexion sur la nature humaine en révélant l'évènement du génocide rwandais de 1994.

Dans ce roman-témoignage se découvrent les séquelles laissées par l'un des plus grands drames que l'humanité ait connus. Inmaculada Díaz Narbona en atteste dans son commentaire au site edilis.org :

> Le génocide rwandais. L'auteur donne vie à ses personnages, et leurs voix, témoignages poignants des faits, résonnent encore fortement en nous comme une interrogation essentielle: comment reconstruire un pays déchiré par une guerretribale ?L'ombre d'Imanapose le problème de la réconciliation et du pardon à l'échelle nationale (http://www.edilis.org).

La mise en interrogation de la citation ci-dessus exige la société rwandais de trouver les moyens efficace a reconstruire leur société. En ce qui concerne le souci de savoir quel témoignage de rescapées est crédible ou pas, Esther Mujawayo attire l'attention sur une singularité importante du génocide rwandais à travers *L'ombre d'Imana* :

> Seules les femmes hutu, épouses de Tutsi, épargnées grâce à leur origine et qui ont assisté aux tueries de leurs propres enfants, héritiers de l'ethnie du père, sont considérées comme des témoins fiables. Rarement complices, souvent cruellement impuissantes, la plupart d'entre elles ont

> révélé la vérité, au risque d'être exclues de leur famille. Leur position est terrible : traîtresses aux yeux des leurs et, parfois intruses aux yeux des rescapés. Mais mis à part ces cas spécifiques, la vérité, c'est certain, appartient à ceux qui ont été exécutés (70).

Mujawayo nous fait comprendre le fonctionnement de la machine génocidaire que Véronique Tadjo utilise dans *L'ombre d'Imana* afin de mieux prévenir l'humanité des conséquences négatives du génocide.

A la lumière du système du gouvernement qui engendre le génocide rwandais, Kadi Fall commente sur l'acceptation de Véronique Tadjo d'instaurer le dynamisme de son plein gré dans *L'ombre d'Imana*. Pour lui, le texte de Tadjo sert de prétexte à un réquisitoire contre un pouvoir monarchique décadent:

> Nous savions que Houphouët était sur la pende descendante et qu'il ne contrôlait plus la situation politique. Par ailleurs, outre la lutte menée parl'opposition,il était évident que des pressions extérieures avaient pesé sur sa décision d'accepterle multipartisme. Nous avions donc un homme politique diminué dans un pays enpleine crise économique, face à un opposant qui bénéficiait de l'usure du pouvoir etd'un énorme désir de changement qui se reflétait d'ailleurs un peu partout dans le monde à cette époque (2).

Nous constatons que Kadi Fall nous révèle l'engagement politique de Veronique Tadjo à travers *L'ombre D'Imana*.

En 1998, Tadjo a été invitée, dans le cadre d'une résidence d'écrivains soutenu par la Fondation deFrance avec une dizaine d'écrivains africains à aller au Rwanda afin de témoigner sur le génocide rwandais. Loingsish insiste que la difficulté de ce projet est ce qui engendre a la publication de *L'ombre d'Imana*.

> The memory of an event they had not witnessed directly. The five-year delay between their journey to this spectacularly beautiful and of a thousand hills and the horrific events the authors had remembered also meant that they had to rely on the imagination in order to return to the past and to communicate the incommuicable in the novel (86).

Nous remarquons que le but de ce projet était donc de faire connaître tout ce qui provoque le génocide rwandais. Pour lui Tadjo décrit le Rwanda comme un pays dévasté et marqué par la guerre et le génocide dans *L'ombre d'Imana*. On constate que le premier voyage et le deuxième voyageparlent des séjours différents de l'auteure au Rwanda

Cependant, Dominique Frange nous fait comprendre que l'ouverture *L'ombre d'Imana* révèle la forte parole de Véronique Tadjo sur le paradigme du clivage politiques et ethniques de Rwanda et elle donne à lire cette situation catastrophique humanitaire au monde entier. Dominique Frange en parle en ces termes:

> Tutsis et Hutus vivaient sur le même territoire, parlaient la même langue, pratiquaient une même religion et partageaient la même culture. Etre Hutu

> ou Tutsi était un fait purement social. Il ne s'agissait donc pas de deux groupes ethniques. Et pourtant les européens, en quelques dizaines d'années de colonisation, sont parvenus à imposer une vision ethnique de la société rwandaise apportant leur soutien aux Hutus à partir des années 1960, après avoir favorisé les Tutsis. Une radicalisation des conflits politiques qui ont engendré le génocide (10).

Dominique Frange, en suivant la démarche mise en place par Véronique Tadjo, auteur de *L'ombre d'Imana* dévoile la faiblesse des pays occidentaux envers la conciliation des deux groupes ethniques qui se dispute pour la haute position au niveau politique. En citant la partie intitulée « La colère des morts », qui révèle comment les esprits des morts sont frustrés d'avoir été négligés par les vivants Dominique Frange déclare que est beaucoup plus proche du réalisme. Pour lui Véronique Tadjo écrit le roman sous la forme d'un carnet de voyage dans lequel le «je » de la narratrice est aussi, pour la plupart du temps, celui de l'auteur. En ce qui concerne la section sur le merveilleux, il révèle le roman peut simplement être considère comme un récit de voyage avec des notes assez disparates.

Sadibou Sow parle de la disproportion entre les causes du problème de génocide rwandais ses conséquences à travers *L'ombre d'Imana*:

> L'une des spécificités du génocide rwandais, c'est la disproportion entre les causes du problème et ses conséquences. Contrairement aux Juifs et aux nazis par exemple, les Hutu et les Tutsi ont presque tout en commun : la même langue, le même Dieu, Imana, les mêmes croyances (25).

De ce fait, il devient difficile de comprendre ce conflit à travers une analyse quand on le compare à d'autres cas de génocide au plan religieux, ethnique ou culturel.

Dans *L'ombre d'Imana* de Véronique Tadjo, le thème de la mémoire du génocide se relie au thème de la mémoire du pays, ce qui assurerait la survivance de la société rwandaise elle-même. La nécessité de ne jamais oublier les morts vient du fait qu'ils portent la mémoire collective : en les négligeant, on couperait les racines du pays qui s'enfoncent dans le passé. Mais cette double mémoire prend maintenant la forme de l'écriture. C'est le message de l'écrivain que Tadjo rencontre pendant son premier séjour. Cela pousse Sadibou Sow a dit que: « L'oralité de l'Afrique est-elle un handicap pour la mémoire collective? Il faut écrire pour que l'information soit permanente » (20). Il va au-delà pour nous fait savoir que l'écrivain pousse les gens à lui prêter l'oreille, à exorciser les souvenirs enfouis. Il peut mettre du baume sur la déchirure, parler de tout ce qui apporte un peu d'espoir » (21). Pour essayer de se mesurer avec l'événement démesuré du génocide, le devin de l'ancien conte oral africain de l'apologue « La colère des morts » dont parle Dominique Frange doit, pour ainsi dire, se transformer en écrivain. Seule l'écriture transmet la mémoire du génocide à l'usage de l'humanité entière ; en même temps elle lègue la mémoire des morts à la communauté rwandaise, avec une fonction semblable aux mémoriaux. Cela n'assure aucune certitude pour l'avenir, l'écriture peut cependant apporter le baume qui pourrait soigner au moins quelques blessures, comme le souhaite Waberi aussi et avec lui le poète Muyango, le personnage du roman de K. Lamko.

Selon Gbadoua Viviane Uetto Békrou parlant des œuvres de Véronique Tadjo : “La lecture de ses ouvrages reste le fait d’un lectorat restreint composé d’universitaires. Il faut aussi mentionner que Véronique Tadjo figure parmi le collectif d’écrivains et journalistes africains qui ont pris sur eux d’écrire un roman sur la tragédie rwandaise. Le livre, qu’elle a publié à cet effet s’intitule *L’mbre d’Imana* (2000) »(68). De sa collaboration au projet de Fest'Africa est sorti *L 'Ombre d Imana,* une œuvre quelque peu à cheval entre le récit et le roman.

2.3.4 Etudescritiques et commentaires sur *Loin de mon père*

Loinde mon père, de Véronique Tadjon’a pas attiré beaucoup d’attention par rapport aux autres romans. De ce fait, les commentaires et jugements critiques portant sur cette œuvre font défaut alors que c’est une œuvre riche de point de vue thématique. A ce fait, Vincente Clergeau affirme dans son article que :

> Le fil conducteur de ce roman fortement autobiographique repose sur l’attente de la sœur de Nina, Gabrielle, qui a rompu tout lien avec sa famille depuis des années. De mère française, Nina est une métisse, en quête d’elle-même et d’un enracinement géographique. Elle observe avec curiosité et incompréhension parfois, la vie qui se déroule dans ce pays, qu’elle connaissait autrefois. L’exil et la guerre ont changé sa vision du pays. Les zones d’ombre et d’incertitude affleurent de toutes parts (2).

Nous constatons que Véronique, à travers une voix déterminée question l’Afrique d’aujourd’hui, entre les rituels et les dérives politiques qui entrave le destin d’individu. Les questions suivantes se posent : Quel est le pouvoir des femmes au sein de la famille,

jusqu'où peut aller l'ambiguïté de leur comportement face à la polygamie, l'héritage familial ou les choix de toute une vie ? En cherchant à répondre ces questions, le site *afrik.com* affirme à travers un article sur *Loin de mon père* que :

> Le roman est une observation clinique sur la filiation, la tradition, le sort d'un pays à l'équilibre fragile qui sort d'une crise identitaire, à l'image de l'héroïne, Nina. L'attente et la confusion règnent. Reflet de la situation politique d'un pays, en attente d'élections et d'un retour à la normale? (www.afrik.com/article).

Elisabeth Snyman aborde une étude sur la transformation du biographique en fiction à travers Loin de mon père de Véronique Tadjo. Elle utilise une approche sociologique pour dégager comment les éléments biographiques sont apportés à l'écriture. Selon lui :

> Véronique Tadjo's novel Loin de mon père seems to continue the author's constant involvement in contemporary Africa, but in a more personal mode (…) It is argued that the epigraphs prepare the reader for the exploration of an in-between space, which consequently becomes a structuring principal for the configuration of the characters and the development of the intrigue (217).

Snyman révèle dans son étude que Véronique Tadjo base *Loin de mon père* sur deux traditions importantes africaines y compris les funérailles durées et la polygamie. Dans

la conclusion de son article, Elle essaie de mettre à nu comment Tadjo transforme ses propres expériences à la fiction afin de transmettre ses messages.

En effet, des chercheurs qui ont parlé de *Loin de mon père* en demontrant comment Véronique Tadjo présente la culture et tradition d'une société africaine. Comme Esther Snyman, le blog Gangoueus commente aussi sur ce roman de Véronique Tadjo en adorant son originalité et sa créativité :

> Je suis avec beaucoup d'intérêt la production littéraire de Véronique Tadjo. J'aime son originalité, la pertinence de son discours, sa manière de dénoncer l'air de rien de nombreuses tares de ces sociétés africaines. Ici, encore, elle met le doigt sur tout le faste qui entoure ces funérailles, mais elle montre surtout la posture complexe de l'intellectuel africain. Certes, ici il s'agit d'une figure de la génération des indépendances, polygame dans l'âme malgré un progressisme de façade. Mais c'est aussi une plongée dans l'hypocrisie familiale qui entoure souvent les couples mixtes en Afrique, où les enfants sont élevés dans des cercles de mensonges (2).

Nous constatons de cette affirmation que l''écriture de Véronique Tadjo est simple et sans ambages. L'émotion et l'intérêt naissant des maux narrés plus que mots usités et cela révèle en évident la richesse et la justesse de son propos. Gangoueus nous fait savoir également que *Loin de mon père* a ceci de vrai, et de commun qu'il (roman) parle à chacun de nous. Pour lui, nul n'est étranger à la rupture, au deuil, à la fin. Une fin lève toujours le voile sur ce qui a été alors qu'un deuil, peu importe de qui ou de quoi,

ouvre les yeux et crée une distance qui permet de mieux regarder en arrière afin de découvrir et d'apprendre encore de la vie.

La simplicité de l'écriture de Véronique Tadjo incite Onyemelukwe à choisir *Loin de mon père* parmi les dix-sept romans de son étude récente de grande envergure. Son étude parcourt la scène littéraire francophone africaine explorant quelques textes littéraires où l'engagement littéraire de l'écrivain démontre l'écocritique. Dans son étude, elle s'appuie sur quelques concepts écocritiques tel que la monoculture de l'esprit, écomelancolia et l'écofeminisme. Onyemelukwe découvert dans cette étude que les écrivains francophone africains s'intéressent à la nature. Elle nous expose comme Véronique Tadjo et d'aures écrivains se préoccupent vivement de la question de dégradation de l'environnement. Ces écrivains dénoncent les agents responsables des abus du système écologique tout en lançant un appel dans leurs œuvres à la sauvegarde du milieu naturel.

Busari Lasisi critique les problèmes d'identité dans *Loin de mon père* de Véronique Tadjo. Dans son article, il a critiqué tous ceux qui constituent le problème d'identité dans le roman. Pour lui, « le fait est que les africains qui vivent dans les pays occidentaux ont tendance à perdre leur culture, leur langue et leurs valeur traditionnelles » (85). Il nous révèle comment Tadjo montre cette réalité en utilisant Nina le personnage principal qui a une mère française et un père africaine comme victime. Elle a perdu ses valeurs culturelles et sa langue africaine. Elle n'est ni véritablement africaine ni véritablement française (85). Busari nous révèle comment Véronique Tadjo lance un appel d'avertissement aux africains immigrants concernant la vie qu'ils mènent en Occident, surtout à ceux qui se marient à des femmes blanches ou

à des hommes blancs. Il nous fait savoir qu'il y a souvent des conséquences négatives qui les attendent à la longueur.

2.4 Contribution et nouveauté de notre travail

Il existe un bon nombre d'ouvrages portant sur le génocide rwandais. Nous avons cité quelques-uns d'eux au cours de ce chapitre. D'après le parcours que nous avons fait, il est évident que parmi les œuvres de Véronique Tadjo en étude, *L'ombre d'Imana* est beaucoup plus étudiée par les chercheurs. Notre point de mire dans cette étude est de voir le génocide dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo. Cela nous permet de faire une comparaison dans la manière Véronique Tadjo perçoit le génocide à travers ses quatre œuvres choisies dont : *Champs de bataille et d'amour,* qui fait son apparition en 1999, *L'ombre d'Imana*, a paru en 2000, *La reine Poku,* a été publié en2005, et *Loin de mon père*, est diffusé en 2010.

En analysant ces quatre œuvres, nous sommes en mesure de révéler jusqu'à quel point le génocide rwandais a une influence sur les écritures de cette écrivaine. Nous nous intéressons aussi à la manière dont elle présente la manifestation du génocide, ses causes, ses conséquences et le message qu'elle veut véhiculer. De plus, nous mettons à nu les manifesations, causes, et conséquences du traumatisme dans le corpus de base. Ceci rend notre étude diffèrente des études déjà en existence vis-à-vis du génocide rwandais. L'étude de la collectivité de ses œuvres échappe aussi aux chercheurs. C'est pourquoi notre travail s'avère nouveau.

2.5 Conclusion

Au cours de notre étude dans ce chapitre, nous avons enquêté sur l'état des études sur le sujet et les œuvres de Véronique Tadjo en étude. Généralement, les œuvres de Véronique Tadjo attirent l'attention des critiques qui y analysent ses caractères violents. Ainsi, les critiques abordés nous aident à mieux cerner l'univers romanesque de Véronique Tadjo et nous avons découvert qu'il n'existe pas à notre connaissance réellement et selon les documents à notre disposition, un travail portant sur le génocide et le traumatisme dans les quatre romans que nous avons choisi pour cette étude. Les sujets soumis à cette étude sont pertinents à la réalité sociopolitique et économique du Rwanda et même d'autres pays d'Afrique et du monde entier.

CHAPITRE TROIS

METHODOLOGIE

3.0 Introduction

Nous analysons le génocide dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo. Nous discutons ici la méthodologie adoptée pour mener à bien cette étude. Prenant compte de ces faits, il existe donc deux étapes de méthodologie : la première, l'étape pratique, nous a permis d'examiner la manière dont nous avonsutilisé le matériel clé de cette étude, le roman lui-même et les documents recueils en vue de la réalisation de cette étude. La deuxième, le cadre théorique à travers laquelle nous avons précisé les théories littéraires et philosophiques que nous avons adopté parmi tant d'options qui nous sont offertes pour mener à bien cette étude.

3.1 Cadre théorique

Une étude littéraire de cette forme a besoin, au moins de, l'énumération des théories adoptées pour la réaliser. Pour cette étude, nous adoptons la théorie postcoloniale de la literature. Cette théorie est pertinente pour notre étude parce que les ouvrages de Véronique Tadjo sont trouvés dans le cadre de la littérature postcoloniale. En penchant sur la théorie postcoloniale, nous adoptons les approches thématique, psychanalytique, écocritique et sociologique dans notre analyse car ce sont les approches convénable pour les constituants clés du génocide et du traumatisme, deux notions clés de notre étude.

3.2 Approche thématique

L'approche thématique est pertinente pour cette étude car elle nous permet d'analyser les thèmes importants des textes en études qui ont des rapports avec nos objecifs. Nous appliquons la sémiotique qui ne touche pas à une analyse sémique et qui prend en charge le texte terme à terme. En fait, l'aspect de la sémiotique qui nous intéresse dans notre étude est celui du symbolique dans le corpus mythique et son réfèrent culturel. Ceci correspond à ce que déclare Kristeva:

> La question est en fait celle du statut de la théorie qu'on applique, et de ses possibles réajustements en fonction de cette application; c'est la problématique d'un sujet, le sémioticien en l'occurrence, qui utilise un modèle partsiculier dans sa lecture d'un texte; donc, non plus celle, classique […]. De ce point de vue, ce qui est intéressant, ce n'est plus la recherche de la validité ou des correspondances terme à terme d'un modèle pour un système signifiant donné, mais plutôt la recherche des espaces particuliers (338).

Dans notre cas, nous constatons que les signes dans les romans sont mythiques. Ceci nous amène à démontrer le mouvement de la signifiance des mythes et des images évoquées en s'appuyant sur la théorie sémiotique. Il s'ensuit que la théorie sémiotique sera la balise de notre analyse thématique pour nous permettre de comprendre la dimension symbolique du réseau des mythes dans les quatre romans en étude.

3.3 L'approche écocritique

L'écocritique est une nouvelle approche de la critique littéraire. C'est une approche qui permet aux critiques de faire une analyse « verte » des constituants d'une œuvre littéraire. L'écocritique étudie des choses telles que les valeurs écologiques en relation avec la nature et l'examen de l'écosystème devient de plus en plus un outil pour déterminer la catégorie distincte de la classe, du sexe ou de la race (Reuckert 234). Les écocritiques examinent la perception humaine de la nature sauvage, et comment elle a changé tout au long de l'histoire. Nous remarquons que les questions environnementales actuelles sont représentées avec précision ou même mentionnées dans la culture populaire et la littérature moderne. Selon Lawrence Buell, les érudits de l'écocriticisme s'interrogent sur l'anthropocentrisme et l'opinion dominante selon laquelle le monde naturel est avant tout considéré comme une ressource pour les êtres humains (117). Il nous fait savoir que l'approche écocritique sert à changer les idées dans les bases matérielles et culturelles de la société moderne (105). Buell révèle que d'autres disciplines, comme l'histoire, l'économie, la philosophie, l'éthique et la psychologie, sont également considérées par les écocritiques comme étant des contributeurs possibles de l'approche écocritique.

Aujourd'hui, l'approche écocritique devient de plus en plus importante dans l'analyse des œuvres littéraires. Le but d'adoption de cette approche dans la littérature est de mettre en exergue tous les constituants de la nature et de l'environnement qu'un écrivain utilise dans son roman afin de comprendre sa vision du monde littéraire. Nous le trouvons très important à utiliser l'approche écocritique dans cette étude pour

analyserle rapport qui existe entre le peuple des deux groupes ethnics (Hutu et Tutsi) dans leur espace environmental.

3.4 L'approche psychanalytique

L'approche psychanalytique est très pertinente dans l'analyse des œuvres littéraires. La psychologie vient du grec (âme, et *logos*, parole). Selon l'*Encyclopedie Encarta,* le mot psychologie est associé à l'étude scientifique des faits psychiques et des comportements.Divisée en de nombreuses branches d'étude aussi bien théoriques que pratiques, la psychologie a des applications thérapeutiques individuelles ou collectives, sociales, et parfois politiques ou morales. Ayant pour objectif l'investigation de la structure et du fonctionnement du psychisme, elle s'attache donc à décrire, évaluer et expliquer les processus mentaux dans leur ensemble, en prenant en compte les manifestations de la subjectivité (*Encyclopedie Encarta).*Dans un sens plus général, la psychologie est la connaissance empirique ou intuitive des sentiments, des idées, des comportements d'une personne et des manières de penser, de sentir, d'agir qui caractérisent un individu ou un groupe.

Sigmund Freud est le premier praticien et théoricien de la psychanalyse telle que nous l'entendons généralement aujourd'hui. La construction de la psychanalyse freudienne est un long processus qui commence dès 1896 et se termine en 1939 avec sa mort et ses derniers textes. Freud utilise le terme de psycho-analyse jusqu'en 1913. Dans la définition qu'en donnait Sigmund Freud, la psychanalyse est le nom :

> D'un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles, d'une méthode de traitement

> des troubles névrotiques, qui se fonde sur une investigation et d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent en une discipline scientifique nouvelle (98).

Freud a laissé une méthode sûre et une technique scientifiquement irréfutable d'accès au psychisme. La psychanalyse fait l'objet de diverses controverses, concernant tant son statut scientifique que son efficacité médical. La psychanalyse est vue par les experts comme une méthode d'investigation qui évalue la psychologie du personnage « visant à élucider la signification inconsciente des conduites et dont le fondement se trouve dans la théorie de la vie psychique formulée par Sigmund Freud » (Ravoux 123). Nous constatons que depuis la psychanalyse a fait son chemin son application pratique a fait des progrès considérables. A l'exception de Freud, il y des psychanalystes comme Adler, Fromm, Reich, Jung et tant d'autres qui ont recensé plus d'un millier de formes de l'approche psychanalytique. On dirait que chacun cherche dans la vie ce qu'il a envie de trouver et qu'il faut de tout pour faire un monde. On conçoit tellement la psychanalyse comme un processus vivant et un cycle psychologique d'évolution. L'évolution humaine est une construction qui implique le facteur du temps.

Selon Roland Barthes, « le roman devient expérience directe de l'entour de l'homme, sans que cet homme puisse se prévaloir d'une psychologie, d'une métaphysique ou d'une psychanalyse pour aborder le milieu objectif qu'il découvre » (24). C'est en travaillant sur le contenu d'une œuvre que la psychologie du personnage se dévoile et que c'est à travers une œuvre qu'un chercheur peut arriver à définir exactement l'aspect littéraire psychanalytique.

La psychanalytique est un très grand progrès dans la conscience et le traitement psychologique. Nous constatons de cette théorie que c'est difficile de parler de l'attitude de quelqu'un sans mettre en considération son état psychologique. La théorie de Sigmund Freud sur certains aspects de la vie et du comportement de l'homme dans la société est très pertinente dans les recherches scientifiques et littéraires. C'est pour cette raison que les critiques dans le domaine de la littérature la considèrent nécessaire à utiliser pour l'analyse et la critique littéraires.

La psychanalytique ne s'écarte pas de l'expérience de l'auteur en analysant une œuvre littéraire. C'est une approche qui conduit le lecteur à reconnaitre dans un texte, une parte de son inconscience dans sa triple dimension subjective, culturelle et idéologique. Cette théorie est bonne pour analyser mieux la psychologie et la psychique du personnage en quête pour la cause d'un phénomène. Ceci dit, cette théorie psychanalytique nous sera utile dans cette étude. Depuis Freud, on sait que la création artistique peut être le lieu d'une satisfaction imaginaire du phénomène inconscient. Charles Mauron, dans son approche du texte littéraire s'inspirant des théories freudiennes, a montré que, comparativement à une cure analytique ou à un rêve, la création littéraire peut être le lieu d'un « examen d'inconscience » (74). Pour Mouron, la psychanalytique est également une théorie psychologique et une méthode thérapeutique qui ne s'applique qu'à des sujets manifestant des pathologies. Janine Chasseguet-Smirgel précise, a cet effet, la différence entre la création consciente ou inconsciente et le symptôme névrotique en dépit de leur affinité. Elle écrit :

> Du point de vue psychanalytique, il est évident que l'artiste a une issue tandis que le névrosé, celui qui ne crée pas n'en a pas (…) il n'y a certes pas de différence d'essence le malade et le bien portant et l'artiste. Tous ont un inconscient qui donne la source créatrice. L'un a véritablement cette possibilité merveilleuse de pouvoir ce que le malade lui ne peut utiliser autrement que sous forme de symptômes (474).

On dirait de ce point de vue que les théories psychanalytique emboîtent le pas aux critiques sociologiques. Considérant l'œuvre littéraire comme un rêve, Freud et certains de ces disciples affirment que le personnage peut être saisir comme représentant d'une instance psychique. Cela révèle qu'il ne doit pas être appréhendé comme une simple création d'un auteur. Les personnages ne sont pas, par conséquent, de pur sujet fictif. Le critique doit s'interroger sur la nature des liens qui unisse le créateur et sa créature. Le personnage peut être le lieu de toutes les identifications sociales et psychologiques de l'écrivain. C'est de ce fait que nous trouvons l'approche psychanalytique pertinente dans l'analyse du traumatisme qui est un fait psychologique.

3.5 L'approche sociologique

Selon Goldmann, plus une œuvre est cohérente ou plus sa vision du monde est structurée et plus cette œuvre a de la valeur; valeur qui est donc de nature conceptuelle, pour la littérature comme pour la philosophie. En ce sens, la philosophie ou la sociologie de Goldmann est fondamentalement une psychologie. Selon Zima, Goldmann «continue avec persévérance la tradition hégélienne en supposant que toute grande œuvre littéraire

exprime une vision du monde et qu'elle peut être interprétée de manière univoque, autrement dit : qu'elle a un équivalent philosophique» (Pierre Zima 176).

Ce qui intéresse Goldmann n'est donc pas la conscience collective réelle mais la conscience collective possible que peut structurer la vision du monde, qui est l'intermédiaire ou la médiation entre les structures sociales et les structures littéraires. L'homologie qu'il y a entre la société et la littérature ne passe pas par la conscience réelle mais par la conscience possible et par la vision du monde (psychologique); qui est à la fois compréhension et explication. Autrement dit, une œuvre ne reflète pas l'idéologie consciente réelle d'une classe, elle en est la psychologie, c'est-à-dire rapport à cette idéologie.

L'application de l'approche sociologique dans l'étude littéraire vise à exposer les maux de la société afin de trouver des solutions primordiaux pourque la societe soit rentable. Il est sans aucun doute que les œuvres de Véronique Tadjo dévoilent le tragique du génocide rwandais pour inspirer les autres sociétés du monde à comprendre les évènements réels qui se sont passés au Rwanda, l'état actuel des peuples rwandais pour trouver une solution à leur condition déplorable.

3.6 Conclusion

Au cours de ce chapitre, nous avons énunéré la méthodologie adoptée dans cette étude. Signalons que chaque approche théorique s'avère utile. Cependant dans notre cas, nous nous intéressons aux évènements réels et sa représentation romanesque par Véronique Tadjo. Nous nous intéressons aussi au point de vue de l'auteur et son message clé. C'est la raison pour laquelle nous avons opté pour l'approche psychanalytique pour étudier le trait psychologique du traumatisme. Les approches

thématiques, écocritqueset sociologiques sont aussi valables comme nous les avons demontré.

CHAPITRE QUATRE

CAUSES, METHODES ET INSTRUMENTS DU GENOCIDE DANS LES ŒUVRES DE BASE

4.0 Introduction

La littérature africaine francophone inscrit ses personnages dans des espaces historiques fictionnels et imaginaires éclatés. En effet, les œuvres romanesques révèlent l'autoreprésentation de l'histoire par l'écrivain. Il ne s'agit pas pour lui d'entreprendre d'écrire sur l'histoire comme totalité du cours des événements passés et présents, mais d'élaborer un autre récit fictionnel sur cette totalité du cours des événements. Se superposent ainsi dans la plupart des œuvres romanesques et des contes sont deux dimensions de l'histoire : l'histoire, comme histoire-monde, comme action et l'histoire fictionnelle comme opération de sens produite par l'écrivain traduisant par la force des images et des relations d'images, le « capital pensé » (123), selon le mot de Gilbert Durand. C'est aussi de cette conception que Michel Faucault base sa théorie du biopouvoir qu'on uilise pour idenifier une forme d'exercice du pouvoir qui porte non plus sur les territoires mais sur la vie des individus, sur les populations, sur les histoires cadrées, etc. (Foucault, 1979).

Dans *Les Soleils des indépendances*, par exemple, Ahmadou Kourouma avait élaboré la trame de son récit en faisant affronter deux mondes tout aussi réels qu'imaginaires, le monde malinké et le monde des indépendances. La logique du discours veut que le narrateur se mue en porte-parole du groupe en usant du bestiaire comme pour à la fois voiler son message et en livrer une seule face susceptible de conduire le lecteur à en découvrir la clé :

> Fama allait se trouver aux prochaines [obsèques] comme à toutes les cérémonies de la Capitale ; on le savait; car où a-t-on vu l'hyène déserter les environs des cimetières et le vautour l'arrière des cases ? On savait aussi que Fama allait méfaire et encore scandaliser. Car dans quelle réunion le molosse s'est-il séparé de sa déhontée façon de s'asseoir? » (*Les soleils* 17).

Plus significatif encore est le travail d'écriture engagée qu'Ahmadou Kourouma réalise dans son roman *Allah n'est pas obligé*, non sans recourir à des référents imaginaires mettant en regard le monde diurne et le monde nocturne fait de violence et de cruauté. Le récit en dit long sur le contexte difficile d'une vie très mouvementée du héros. Birahima, jeune enfant de la rue, perd sa mère, cul-de-jatte, à la suite de son père et devient enfant soldat dans la guerre civile qui ravage les pays ouest africain : le Liberia, la Sierra Léon.

Histoire de l'Afrique est celle des événements divers qui s'est déroulée dans des époques différentes. La décennie 1990-2000 est surtout marquée par deux thématiques majeures : celles de la migration et des guerres civiles. Alain Mabankou, J.R. Essomba et Daniel Biyaoula ont publié des textes remarquables mettant l'accent sur la situation des Africains en Europe. En outre, la crise politique rwandaise donne naissance à une écriture horrifique ; C'est d'ailleurs ainsi qu'est née la littérature du génocide des Tutsi au Rwanda. La thématique de génocide, l'objet du présent travail, s'inscrit dans cet événement inoubliable de l'histoire.

Chaque écrivain donne sa contribution, ses moyens de rapporter l'histoire et de proférer la solution à ces problèmes. C'est exactement ce que fait Véronique Tadjo dans *L'ombre d'Imana*, *Champs de bataille et d'amour,Reine Pokou* et *Loin de mon père*, afin de témoigner de l'horreur de la violence des guerres en Afrique et précisément du génocide rwandais.

4.1 Causes du génocide rwandais dans le corpus

Nous constatons qu'après l'indépendance de 1962, le pays prend la balle au bond en propageant la haine contre les Tutsi, qui ont été persécutés et exclus de la scène politique. Provoquée et encadrée par les autorités coloniales, la guerre civile des années soixante conduit à l'exil de nombreux Tutsi dans les pays limitrophes principalement; et ceux qui restent à l'intérieur sont traités d'étrangers, de traîtres, de cafards et de serpents. Ils sont massacrés durant le génocide de 1994. C'est de cette perspective que Semujanga expose qu'il avait trois décennies de dissémination de la haine implacable contre les Tutsi. Pour lui, ce dernier finit par mettre en place « la formation du seuil d'acceptabilité pour l'exclusion de l'Autre» (39) et cela explique en grande partie la participation des Hutu au génocide. Ni l'attaque du FPR ni l'assassinat du président Juvénal Habyarimana ne sauraient expliquer l'ampleur des massacres des paysans tutsis par leurs voisins et frères hutu.

4.1.1 La haine et la dictature

Plusieurs pays en Afrique ont eu des guerres civiles qui engendrent la violence, la tuerie et le génocide. Ce phénomène a laissé une grande marque dans la vie des victimes. Véronique Tadjo fait partie des écrivains qui ont été invités au Rwanda en 1998 dans le cadre d'une résidence d'écrivains. L'Ivoirienne Véronique Tadjo découvre un pays

saccagé, marqué par la guerre et les conséquences du génocide. Cherchant des réponses à l'horreur dans l'écriture, elle témoigne, puis donne la parole à ceux qu'elle a croisés « les prisonniers, les victimes, les femmes, les malades, les enfants perdus, les réfugiés, tout un peuple qui aujourd'hui raconte la douleur et la peur » (*L'ombre* 23).L'auteure nous révèle à travers *L'ombre d'Imana* que le génocide des Tutsi au Rwanda s'est déroulé dans des conditions abominables et inimaginables :

> Je partais avec une hypothèse, écrit Véronique Tadjo : ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans le cœur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur (*L'ombre* 56).

La romancière évoque la grandeur du génocide rwandais en démontrant comment en cent jour, plus d'un million de Tutsi et quelques Hutu modérés, hommes, femmes et enfants, ont été assassinés à la machette, au gourdin, à la grenade, au fusil, au vu et au su de la communauté internationale. Ce génocide perpétré contre les Tutsi au Rwanda, au nom d'une haine ethnique est en évidence la représentation d'une menace sur les Tutsi de Rwanda. Cette haine provient peut être d'une copception négative conçue de leur hisoire culturel et politique.

De même, Tadjo présente une situation pathétique dans *Champs de bataille et d'amour*. Dans ce roman, la romancière s'articule autour d'un couple mixte vivant au Rwanda qui représente une ville africaine contemporaine. Elle illustre de manière

particulièrement éloquente la résistance à tous les destructeurs de leur existence. En privilégiant la conception humaniste, elle met en valeur les doutes et déchirements vécus par des personnages confrontés à la réalité faite de violence et de beauté mêlée au Rwanda. L'auteure révèle à travers le personnage principal la face abominable de la ville de Rwanda : « Rwanda, peur multiple. Le long de mes cauchemars, sable mouvants happant les restes de mon âme. Nuit porteuse d'errance, de blessures profondes » (*Champs* 73). Cette condition défavorable subite par les personnages représente bien celles des Rwandais et cela montre l'insécurité qui englobe le pays. Le visage abominable est ancré sur la tuerie et le massacre des innocents qui n'ont pas la capacité de se protéger. Les victimes sont obligés de fuir chez eux qui est souillé de sang pour se refugiér dans des endroits en sécurité : « C'est un cri qui meurt avant de naitre, pétrifié dans la puanteur alentour, écrasé par l'avancée du désespoir. Colonnes de réfugiés fuyant la terre souillée de sang coagulé et de mucus » (*Champs* 73). La romancière dévoile la nécessité de rejeter toute idéologie qui engendre la haine chez l'humanité, vu que la haine est à la base de ce génocide rwandais.

Dans *Reine Pokou* Tadjo révèle la suprématie d'un peuple prêt à conquérir leurs adversaires brutalement. Pokou Waré s'intéresse au bien-être de son peuple et elle s'engage dans la bataille pour les protéger. L'armée de Pokou est très forte de sorte que leurs adversaires n'arrivent pas souvent à les conquérir. Cette armée tue et brutalise leurs ennemies aux champs de bataille et ces dernières sont obligées de payer le tribut que le roi leurs impose désormais. Elle utilise les bénéfices pour prendre soin de son peuple. L'auteure expose que :

> Un jour, Opokou Waré et son armée au grand complet partirent mater une rébellion dans une province reculée. Un chef vassal, refusant de continuer à payer le lourd tribut que le roi lui imposait, profita de son absence pour avancer sur la ville royale en semant terreur et dévastation sur son passage. La nouvelle d'une menace imminente atteignit le palais (*Reine* 17).

On dirait de cet extrait que le chef vassal et son peuple sont fatigués de la domination et la subjugation du règne de Pokou. Alors ils doivent prendre une décision qui les expose aux dangers qui provient de la colère de Pokou Waré. Ce dernier la menace pour assurer sa loyauté et la nouvelle de cette menace est connue par tout dans le royaume : « Cependant, quand la mère de Dakon mourut dans ses bras après avoir été poignardée dans le dos, Okou décida d'organiser l'exode de tous ceux dont la sécurité était menacée à l'intérieur du royaume » (*Reine* 26). Tadjo essaie d'exposer par l'intérmédiare d'un système autoritaire, l'attitude rigide des leaders africains qui engendre souvent le conflit et la guerre dans leurs territoires. Elle démontre comment l'Afrique traîne souvent une image misérabiliste: guerres ethniques, dictateurs grotesques, régimes cleptomanes, pillage des ressources naturelles, épidémie du sida, etc. Nous décelons alors que l'attitude rigide et la tendance dictatoriale des leaders rwandais prônent les guerres voire le génocide.

Un regard sociologique sur le système politique en Afrique révèle que la plupart des guerres civiles dans les pays africains sont les produits de la mauvaise gouvernance

surtout la dictature. La plupart des leaders africains sont les dictateurs. Ils cherchent à rester au pouvoir à jamais.

> Rwandan President Paul Kagame receives frequent praise for leading the country through an extended period of relative peace and prosperity after the country's brutal genocide in 1994. The country has also experienced huge economic growth and much development, especially in Kigali. But Kagame's August re-election with 99 percent of the vote, the changes to the Constitution allowing him to potentially keep in power until 2034, and accusations of repression, have raised alarm that Rwanda may be sliding into dictatorship (https://www.aljazeera.com/programmes/upfront)

Le même site nous fait savoir que dix ans après le génocide de 1994, le Rwanda ne vit pas la démocratie et la réconciliation mais la dictature et l'exclusion. Bien que le gouvernement dirigé par le Front patriotique rwandais ait réalisé une reconstruction institutionnelle rapide et une gouvernance bureaucratique relativement bonne, il a également concentré le pouvoir et la richesse entre une très petite minorité, pratiqué la discrimination ethnique, éliminé toute forme de dissidence, détruit la société civile, mené un processus de «démocratisation» fondamentalement vicié et violé massivement les droits de l'homme au pays et à l'étranger.

Il va sans dire que l’un des moyens pour changer ce regard ou impression c’est à travers la littérature. La littérature noire africaine tente à changer cependant le regard sur elle. Thibaut Kaeser parle de cette phénomène et expose comment les ouvrages qui

proviennent du continent premier sont d'une diversité plus grande et qui ne le laissent supposer certains préjugés. Le changement des générations est à l'œuvre tout comme des modifications sociales, économiques et politiques. L'Afrique noire n'est pas immobile (Kaeser 54). Cela dit, la guerre occupe souvent les esprits de certains écrivains africains tels qu'Ahmadou Kourouma, Tierno Monénembo,Boubacar Boris Diop, Véronique Tadjo parmi d'autres surtout les conflits où des bandes armées battent la campagne, pillant, ponctionnant et cornaquant des enfants-soldats. Pour Kaeser, ce type de littérature est presque devenu un genre en soi. Les romans qui mettent en scène des gosses munis de coutelas grands comme leur bras se publient et se lisent.

4.1.2 Discours de la haine

Cettepartie de notre étude nous permet d'aborder le discours de la haine qui a été identifié, dans cette étude, comme un des facteurs déclencheurs du génocide. Notre analyse est basée sur l'approche écocritique. En fait, nous utilisons le concept de zoocritique proposé par Huggan et Tiffin cité par Onyemelukwe comme le pivot de notre analyse.

Dans la deuxieme edition du livre de Huggan et Tiffn intitulé *Postcolonial Ecocriticism: Literature, Animals, Environment,* on prend en compte les récents développements dans le domaine de la littérature et les études animales. Graham Huggan et Helen Tiffin examinent les relations transversales entre les humains, les animaux et l'environnement à travers un large éventail de textes littéraires postcoloniaux et abordent des questions clés telles que le réchauffement climatique, la sécurité alimentaire, la

surpopulation humaine, l'écologie étrange, et la théorie postcoloniale. Considérons le postcolonial d'abord d'un point de vue environnemental et ensuite zoocritique.

L'environement du pays rwanda était défavorable pendant le génocide et l'un des astuces que les promoteurs du discours de haine utilisent pendant le génocide est le cliché de l'animal. La nature animale offre souvent à l'homme une double variante des images métaphoriques. Celles qui valorisent une qualité et celles qui condamnent un défaut ou un vice ou celles qui véhiculent une idéologie ou une croyance primitive. En tout cas, le cafard est un mot dérogatoire associé à l'homme. Le mot « cafard » évoque une représentation de l'angoisse et de la tristesse. Dans *Tribalique* Henri Lopez emploie l'image de cafard pour exprimer la mélancolie produite par la lecture des livres sérieux quand il écrit : « (…) des ouvrages sérieux qui doivent donner le cafard » (112). Cela indique que l'application du mot cafard est grave dans la littérature. Comme Henri Lopez, Véronique Tadjo parle du cafard dans *L'ombre d'Imana*. Véronique Tadjo présente dans *L'ombre d'Imana* le Cafard (Inyenzi) comme l'une des facteurs qui incitent le génocide rwandais. Elle nous fait savoir que ce mot dérogatoire associé au groupe ethnique (les Tutsi) représente toute forme de détestation sur le plan aussi bien culturel et social que politique. Nous voyons la politique discriminatoire des Hutus contre les Tutsi qui traduisent également la haine de l'autre, celle des Tutsi. Véronique Tadjo démontre autour des conflits armés et de la violence ethnique une actualité du conflit dans les réflexions africaines. Elle expose la souffrance d'une ethnie persécutée et qu'elle emploie le mot « *Inyenzi* » (cafard) comme une figure de la catégorisation, la marginalisation et la dégradation de ce groupe enthnique, les Tutsi

Comme Tadjo, Boubakar Boris Diop nous décrit le même phénomène dans son roman *L'aîné des orphelins*. Pour lui, la haine se manifeste aussi bien dans le langage que dans l'action au cas du génocide. Quand Faustin s'entretient avec son père, le vieux s'interdit de prononcer le mot « Tutsi » en parlant du conflit. A ce nom, Casimir préfère le pronom ou le surnom, comme le constate son fils : « La politique a toujours été son sujet de conversation favori, mais je ne l'ai jamais entendu prononcer le mot 'Tutsi'. Il les appelle toujours « ils » ou les « Inyenzi », littéralement les « cancrelats » (Diop 26). En parlant des Tutsi sans les nommer, Casimir montre son mépris pour eux en ce sens que le nom est une partie intégrante et fondamentale de l'identité humaine. Le pronom « ils » place le groupe en question dans un horizon sémantique éloigné et opaque et qu'il peut facilement partager avec les objets et les animaux. Comme nous l'avons déjà montré, l'utilisation du surnom « Inyenzi » vient confirmer la volonté de la part de Casimir de déshumaniser les Tutsi.

Malheureusement cette violence verbale de la part des extrémistes se confirme dans le reste du roman. Le terme « Inyenzi » n'est pas exclusivement utilisé en privé. II fait partie du langage public y compris à la radio, comme le constate Jessica : « L'animateur de rémission, très en verve, interroge ses auditeurs : à quoi reconnait-on un Inyenzi ? Les auditeurs téléphonent. Certaines réponses sont franchement marrantes : alors, on se marre » (41). Dans cette émission, la haine sert de moyen de divertissement pour les auditeurs. Cela est d'autant plus tragique qu'avant et pendant le génocide, les deux seules chaines de radio qui existaient au Rwanda étaient sous le contrôle de l'Etat ou des dignitaires du régime pouvoir (Prunier 142).

Véronique Tadjo décrit la conduite déviante de l'armée dite nationale, celle qui a l'objectif suprême de protéger les innocents et de réprimer les coupables, puisque le militaire choisit le destin de la haine. Pour susciter cette haine ethnique, les persécuteurs ou les soldats issus de l'ethnie hutu emploientle mot dérogatoire hardie, ceux tirés des semés négatifs de l'univers animal. En usant le mot cafard, les militaires discréditent la dignité et l'humanisme des Tutsi. Ce peuple en atteste : « ils nous appelaient les *Inyenzi*-les cafards ». Cela montre que les militaires tombent sous le piège de la déviance culturelle et qu'ils se montrent incapable de protéger une population victime de la violence et de la mort. La métaphore cafard est, pendant les guerres ethniques ou civiles, une arme de la haine et une rhétorique de la division. Les militaires exploitent les images culturelles négatives pour justifier leur crime. Ainsi, lorsqu'ils adoptent le mot cafard, ils veulent légaliser les actes inhumains et barbares.

L'écocritique nous permet à voir le cafard comme un animal que les humains considèrent comme l'agent de transmission des épidémies ou des maladies contagieuses. La présence du cafard développe souvent dans la conscience humaine le sentiment de la haine, de la violence et de la répugnance. Si les Hutu et les militaires génocidaires choisissent le cafard comme un mot dérogatoire ethnique ou celui de la guerre, ils veulent, sans doute, un comportement d'innocence devant les crimes contre l'humanité. Mais ce mot dérogatoire suggère dans la perspective écocritique, le sentiment de la discrimination, de la dégradation et de l'humiliation. Cette haine ethnique génère souvent les massacres aveugles. Véronique Tadjo emploie le mot « *Inyenzi* » le cafard pour critiquer la haine et le barbarisme des Hutu et les militaires contre les Tutsi.

Le roman de Véronique Tadjo apporte une contribution parmi les écrits contemporains qui sert à défendre le droit d'existence d'un peuple, celui des Tutsi persécutés par les Hutu, celles de véhiculer un message de réconciliation ethnique entre les trois groupes de population rwandaise : Hutu, Tutsi et Twa. Véronique Tadjo organise l'écriture narrative à travers la dégradation de l'humanité pour comprendre les problèmes de l'Afrique indépendante et moderne. Ces problèmes sont tissés autour des conflits armés, des guerres ethniques, des pouvoir dictatoriaux, de la pauvreté et du génocide rwandais de 1994.

4.1.3 Les dix commandements de la haine des Hutus

Les dix commandements de la haine des Hutus figurent et parmi les facteurs qui ont donné naissance au génocide contre les Tutsi au Rwanda. En décembre 1990, soit quelques mois après l'intervention d'un corps expéditionnaire français aux côtés des forces de répression du général-président de Habyarimana, la revue *Kangura*, un périodique officieux de la mouvance présidentielle a publié les dix commandements de la haine. Ce "texte", publié en décembre 1990 par le journal extrémiste *Kangura* est, en quelque sorte, un texte fondateur de l'idéologie génocidaire. Trois ans et demi avant le génocide, ces dix commandements préfigurent la propagande haineuse qui allait être déversée par la Radio Télévision Libre des Mille Collines (RTLM)quelque temps après et imprégné les esprits fragiles qui tinrent les machettes. Voici ces commandements :

1. Tout Muhntu doit savoir que Umututsikazi où qu'elle soit travaille à la solde de son ethnie tutsi. Par conséquent, est traitre tout Muhutu

- qui épouse une Mututsikazi ;

- qui fait d'une Umututsikazi sa concubine ;
- qui fait d'une Umututsikazi sa secrétaire ou sa protégée.

2. Tout Muhutu doit savoir que nos filles Bahutukazi sont plus dignes et plus consciencieuses dans leur rôle de femme, d'épouse et de mère de famille. Ne sont-elles pas jolies, bonnes secrétaires et plus honnêtes !

3. Bahutukazi, soyez vigilantes et ramenez vos maris, vos frères et vos fils à la raison.

4. Tout Muhutu doit savoir que tout Mututsi est malhonnête dans les affaires. Il ne vise que la suprématie de son ethnie. Par conséquent, est traître tout Muhutu

- qui fait alliance avec les Batutsi dans ses affaires ;
- qui investit son argent ou l'argent de l'Etat dans une entreprise d'un Mututsi ;
- qui prête ou emprunte de l'argent à un Mututsi ;
- qui accorde aux Batutsi des faveurs dans les affaires (l'octroi des licences d'importation, des prêts bancaires, des parcelles de construction, des marchés publics...).

5. Les postes stratégiques tant politiques, administratifs, économiques, militaires et de sécurité doivent être confiés aux Bahutu.

6. Le secteur de l'Enseignement (élèves, étudiants, enseignants) doit être majoritairement Hutu.

7. Les Forces Armées Rwandaises doivent être exclusivement Hutu. L'expérience de la guerre d'octobre 1990 nous l'enseigne. Aucun militaire ne doit épouser une Mututsikazi.

8. Les Bahutu doivent cesser d'avoir pitié des Batutsi.

9. Les Bahutu, où qu'ils soient, doivent être unis, solidaires et préoccupés du sort de leurs frères Bahutu.

- Les Bahutu de l'intérieur et de l'extérieur du Rwanda doivent rechercher constamment des amis et des alliés pour la Cause Hutu, à commencer par leurs frères bantous.
- Ils doivent constamment contrecarrer la propagande tutsi.
- Les Bahutu doivent être fermes et vigilants contre leur ennemi commun tutsi.

10. La Révolution Sociale de 1959, le Référendum de 1961, et l'Idéologie Hutu doivent être enseignés à tout Muhutu et à tous les niveaux. Tout Muhutu doit diffuser largement la présente idéologie. Est traître tout Muhutu qui persécutera son frère Muhutu pour avoir lu, diffusé et enseigné cette idéologie (*Kangura* 1990) (*L'ombre* 126-127).

Quand le Rwanda a été ouvert au système de pluralisme politique et de multiples parties politiques dans les annees 1992 plusieurs journaux et magazines ont été mis à la marche. C'est dans ce contexte que le Journal *Kangura* est lancé. Il était la porte parole du noyau dur des extremistes hutu du pouvoir de l'ancien president du Rwanda Juvenal Habyrimana. C'est le fameux numero 6 de Kangura qui a publié les dix commandements de Bahutu. Ainsi, pour nous, le génocide des Tutsi du Rwanda n'a pas été un phénomène spontané qui a pris tout le monde par surprise en 1994, comme certains l'ont prétendu. Veronique tadjo nous révèle dans ses œuvres en étude qu'il est nourri au sein de la haine « ethnique », des distorsions historiques et des manipulations politiques.

4.1.4 Le régime rwandais à caractère génocidaire soutenu par la France et la Belgique

Dans *L'ombre d'Imana*, Tadjo nous dévoile l'organisation des militants qui perpètrent la violence contre les innocents. Elle nous fait savoir qu'à partir de 1990, un mouvement de rébellion dénommé le FPR et regroupant des Tutsi rwandais réfugiés dans les pays limitrophes attaque le Rwanda pour forcer le gouvernement à accepter le retour de ces exilés. Dès lors, il y avait la naissance d'un mouvement extrémiste hutu qui planifie l'extermination des Tutsi. Tadjo nous fait savoir que c'est ainsi qu'en avril 1994, suite à l'assassinat du Président rwandais, Habyarimana, les extrémistes hutus commencent à massacrer tous les Tutsi ainsi que les Hutu modérés vivant au Rwanda. En cent jours, le génocide fait au moins cinq cent mille morts. Le traumatisme qui frappe la région des Grands Lacs inspire Véronique Tadjo à aborder le sujet dans *L'ombre d'Imana*.

Elle nous fait comprendre que les Tutsi qui étaient hier, maitres du pays, sont aujourd'hui relégués au rang d'étrangers chez eux-mêmes et cherchent constamment leurs repères dans ce Rwanda postcolonial. Tandis que certains dirigeants tutsis choisissent l'exil et la reconquête du pouvoir par les armes, d'autres optent pour l'accommodation, espérant ainsi se forger une niche politique dans le pays par une voie pacifique et constitutionnelle (Mamdani 129). Mamdani nous fait comprendre de cet évènement qu'après quelques années, il y a des attaques qui déclenchèrent des représailles de la part du pouvoir. Le bilan était très lourd avec des incendies de cases et la mort de 1000 à 2000 Tutsi, y compris des femmes et des enfants. Les biens des victimes étaient partagés entre les Hutu. Mamdani expose également qu'un modèle de

conflit était ainsi né, avec une attaque de la rébellion tutsi résultant toujours en répressions et en pillages, par des Hutu, des biens des Tutsi restés au Rwanda.

Nous remarquons que ce modèle sert énormément à faciliter la tâche aux incitateurs du génocide de 1994. Tadjo expose que la peur du «terrorisme tutsi » devient alors un instrument politique très convenable que les politiciens utiliseront chaque fois qu'ils sentiront leur gestion sérieusement contestée par l'opposition civile. En fait, c'est ainsi qu'en 1963, à la suite d'une attaque menée par les rebelles tutsi à partir du Burundi, des pogromes anti-tutsi orchestrés par le gouvernement firent 10,000 morts. Prunier résume la duplicité du gouvernement français en ces termes:

> Never mind about "democracy" or "human rights", these had to be included for public consumption in the President's speech at the La Baule Franco-African summit of 1990, but you do not really have to take them seriously, we will support you whatever happens (106).

Nous trouvons que la France avoue d'aider le Rwanda à le faire sortir de la catastrophe du conflit qu'engendre le génocide. Comme Prunier, Tadjo en atteste aussi lorsqu'elle déclare que :

> Ainsi, on peut dire que la France et la Belgique continuèrent jusqu'au bout à soutenir un régime génocidaire car pour eux, seule la majorité ethnique hutu était garante de démocratie au Rwanda. Mais le massacre fut bien et bien des manipulations politiques de l'élite qui créa un climat de haine et

> de division en poussant la majorité ethnique contre la minorité afin de garder le pouvoir (*L'ombre* 43).

Le pays a été évidemment déçu par le gouvernement français et Belgique. On dirait que le président Habyarimana compte bien sur l'assurance de la France et la Belgique malgré qui ait des indications qu'il aura un conflit qui ravagera le pays. Ainsi, parce qu'il y aurait compter sur cette solidarité francophone pour se maintenir au pouvoir, le Président Habyarimana avait choisi de ne pas négocier sérieusement avec le FPR. Face à la trahison par les gouvernements français et belge, cette erreur mène au génocide qui avait ravagé le pays des milles Collines.

4.1.5 Les institutions du gouvernement comme fateurs déclenheur du génocide rwandais dans le corpus

Après avoir exploré une part de l'histoire africaine et plus particulièrement celle de la Côte d'Ivoire, Véronique Tadjo continue son périple romanesque à travers *L'ombre d'Imana*. Elle revient sur un récit plus violent et plus brutal dont nous montrons certaines institutions qui soutiennent la violence comme celui du génocide rwandais.

En parlant des institutions qui soutiennent la violence comme le génocide rwandais, il faut que nous considérions le repère historique du system d'administration laissé par les Allemands sur la colonne Rwandaise. Dès 1905, les Allemands pensent à appliquer au Rwanda le modèle britannique de la gestion indirect *(indirect rule)* qui a connu beaucoup de réussite dans l'Ouganda (Chrétien 220). Chrétien expose que ce mode de gestion suppose une plus grande autonomie des institutions traditionnelles qui, au lieu d'être supplantées, seront plutôt utilisées comme tampon entre le peuple et le

pouvoir colonial. Pour lui, il s'agit de laisser les institutions traditionnelles sur place tant qu'elles acceptent de faire «le sale boulot» pour les colons. Chrétien cite le capitaine allemand Von Grawert qui conçoit cette nouvelle approche en ces termes :

> L'idéal est une reconnaissance inconditionnelle du sultan dans le pays et une influence totale de notre part sur ce sultan, d'une manière qui puisse être le moins possible sentie par lui comme une charge et qui assure un véritable entrelacement de ses intérêts avec les nôtres (Chrétien, 223).

Chrétien démontre comment cette nouvelle politique n'avait connu qu'un début de réalisation quand a éclaté la première guerre mondiale à la suite de laquelle l'Allemagne perd le Ruanda-Urundi qui était sous mandat belge. Dès leur arrivée en 1924, les Belges comptent beaucoup sur l'église catholique pour définir la politique coloniale à mettre en place. C'est surtout Léon Classe qui sert de tête pensante à la nouvelle administration belge (Chrétien 227). C'est ainsi que Léon Classe élabore un projet de société qui renforce la :

> « féodalisation pyramidale » déjà enclenchée par les Allemands avant la guerre. L'ecclésiastique lorrain ne propose rien de moins que «la construction d'un Rwanda de type médiéval avec son aristocratique tutsi faite pour commander, sa paysannerie hutu faite pour travailler et son église faite pour éclairer l'ensemble, la main dans la main avec le pouvoir civil (238).

Ce système du gouvernement qui devient de plus en plus héritage des Rwandais est la cause fondamentale de leur problème politique qui provient de l'ethnicité. Tadjo déclare que : « Aujourd'hui, les conflits continuent. Incursions sporadiques mais régulières du côté du rebelle hutu. Attaques et contre-attaques du gouvernement en place » *L'ombre* 43). Elle considère ce phénomène dégradante comme responsabilité d'un échec non pas seulement pour les Rwandais mais aussi pour les Africains en général: « Nous portons tous la responsabilité de cet échec humain. Considérons donc certaines institutions et leur rôle pendant le génocide rwandais selon la vision du monde littéraire de Véronique Tadjo.

4.1.5.1 La radio comme force motivatrice du génocide rwandais

Comme nous savons, un génocide n'est jamais un crime gratuit, sans idéologie interne ou externe. Le cas du Rwanda ne fait pas exception à cet égard. Après un génocide, se pose toujours le problème de responsabilités. En nous lassant avec les questions telles que : Qui a fait quoi ? Quelles sont les causes internes et externes ? Le cas du Rwanda n'est pas en reste de ce genre de questions. La responsabilité de l'autorité rwandaise dans les massacres des Tutsi, dont le point culminant est le génocide de 1994, ne fait pas l'ombre d'un doute.Le rôle de la radio dans le génocide rwandais est très important à souligner dans cette étude car elle est l'une des astuces utilisées par des extrémistes pour encourager la haine qui engendre le génocide. En 1993 la Radio Télévision Libre des Mille collines (RTLM) aussi connue comme La Radio de Mille Collines, une chaine privée, était créée par une coalition d'extrémistes hutu. Avec une musique très entrainante, un langage très humoristique, et un soutien matériel du

gouvernement, la RTLM captive un très vaste auditoire. Contrairement à la presse écrite, la radio avait une très vaste diffusion, cela d'autant plus que les autorités avaient procédé à des distributions gratuites de postes radio. Alors que Radio Rwanda et la RTLM ont étroitement collaboré avant le génocide, il y a presque une fusion entre les deux au cours du conflit (Prunier 70). Prunier nous fait savoir qu'au moment où la presse « privée » était pratiquement muselée, ce sont surtout ces deux organes qui pouvaient se permettre de critiquer le chef de l'Etat, ce qui en dit long sur leur introduction dans le cercle des privilégiés du régime (78).

Tadjo révèle comment les incitants du génocide utilisent la radio comme une astuce pour tromper les gens. C'est à travers la radio Mille Collines que les gens ont été sensibilisés de la façon dont ils allaient infliger la terreur aux Tutsi que les Hutu catégorisent comme ennemies. La narratrice nous dévoile qu' :

> A la radio on entendait que la tombe n'était pas encore remplie, qu'il fallait aider à la remplir. Ils nous disaient : « Si tu n'es pas sûr que c'est un Tutsi, tu n'as qu'à regarder la taille de la personne, sa physionomie, tu n'as qu'à regarder son petit nez fin et le casser. Pour finir, prenez vos machettes, prenez vos lances, faites-vous épauler par les soldats (*L'ombre* 118)

Nous constatons que c'est à travers les émissions de la radio qu'on prépare les rebelles pour la violence du génocide. Tadjo nous révèle que les discours de haine sont diffusés majoritairement à travers les émissions de Radio Mille Collines. Au cours du génocide, l'armée américaine tenta de mettre fin aux émissions de Radio Mille Collines mais y

renonça en raison des couts et des problèmes d'ingérence » (*Bystanders* 8). Nous remarquons que c'est une radio populaire, surtout parmi les jeunes, qui jouait subtilement des animosités et frustration des Hutus à l'encontre des Tutsi, diffusant des satires entrecoupées de musique entrainante. La Radio Mille Collines devient très importants à certains de sorte que de nombreux observateur étrangers, de retour au Rwanda à la fin du génocide, ont rapporté avoir vu des Hutus fuir l'avance du Front patriotique rwandais (FPR) sur les routes, avec aucun bagage qu'un poste de radio vis à l'oreille (*Bystanders* 9). Les émissions de la violence provenant du discours de haine influence sans ambages, les Hutus à s'engager à la violence qui engendre le génocide. Veronique Tadjo en atteste :

> Dans ma tête, je me souviens encore de tout ce que le présentateur disait : « Combattez ! Ecrasez-les ! Debout ! Avec vos lances, vos bâtons, vos fusils, vos épées, des pierres, tout, transpercez-les, ces cafards, ces ennemis de la démocratie, montrez que vous savez défendre, encouragez vos soldats (*L'ombre* 118).

Nous trouvons que ce n'est qu'apres le debut des tueries que des incitants nettes au genocide se firent entendre, telles que « Tuez tous les cafards ». *Inyenzi,* un mot kinyarwanda qui signifie « cafard » « cancrelat », est alors utilisée pour désigner les Tutsi. Sehene et Schiffer dévoilent que La Radio Mille Collines rappela à la communauté internationale le danger de répandre des messages de haine dans les medias et les dommages qui s'ensuivent. Pour la première fois depuis la Seconde Guerre

Mondiale, un media portait responsabilité directe dans l'incitation à la violence. La Radio Mille Collines est devenue un symbole du génocide (Sehene et Schiffer 21).

Depuis 1959, date de la « révolution sociale », les différents pouvoirs successifs ont toujours soutenu l'extermination des Tutsi. On se rappelle que la première fuite des réfugiés tutsis vers les pays voisins (Burundi, l'Ouganda...) avait pour cause les exactions dont ces derniers furent victimes dans une impunité totale. A la veille du génocide de 1994, personne n'ignorait les préparations des massacres en cours. Tout le monde savait que des « listes noires » ont été établies (Sehene et Schiffer, 33). Pour attester clairement, Sehene et Schiffer lâchent ce propos :

> Tout était près des listes, les milices, un système fasciste entraînant une partie importante de l'administration rwandaise [...], la montée visible des exactions terroristes, et un instrument performant de propagande, chauffant un mélange de haine et de peur [...]. Début avril, chacun - du chef d'état-major aux paysans de Myganza - est persuadé que le déclenchement des massacres est imminent. Dans ce contexte, l'assassinat du président Habyarimana est le signal attendu par les tueurs aux « listes noires (39).

Evidemment, les autorités rwandaises d'avant génocide étaient impliqués dans toutes les phases, de la préméditation à la mise en marche de la machine infernale du génocide. Il n'est pas facile dans ce contexte d'exclure la thèse de la préparation de longue date des massacres de 1994 : « Les flambées de haine sauvage s'inscrivent dans une programmation technique qui ne peut être inconsciente et spontanée » (71). Les médias

rwandais de la haine ont eux aussi joué un rôle déterminant dans l'accélération des massacres. Tadjo ne laisse pas caché la préoccupation de l'autorité qui encourage les paysans de s'engager au massacre des Tutsis :

> C'est à travers l'autorité et la hiérarchie qu'ils ont pu aller jusqu'à la base, jusqu'aux simples paysans. Ils leur ont donné de l'argent, des armes, de l'alcool et la radio les encourageait à tuer par des slogans et des paroles de haine (*L'ombre* 121).

Evidemment, la haine est déjà née dans leur esprit et leur pensée est ancrée sur l'élimination totale des Tutsis.

En effet, le 10 décembre 1990 le journal Kangura, une publication extrémiste ethniste financée par les proches d'Habyarimana, publiait les « Les dix commandements du Hutu » (3). Ce texte légitimait « l'autodéfense contre laminorité tutsi » (4). Ce journal nous révèle également que dans les campagnes, on constitue et on arme des milices paysannes, qui allaient jouer un rôle important dans les tueries de 1994. A la fin de 1993 et au début de 1994 la Garde présidentielle entraîne 200 à 300 hommes par préfecture au maniement du fusil et de la grenade (*Kangura* 11). Même si Kangura utilise beaucoup d'illustration caricaturales pour mieux faire passer son message de haine, dans un pays ou 60% des habitants étaient illettrés, la presse écrite a une portée très limitée, ce qui faisait de l'audiovisuel un champ de bataille crucial (Prunier 133).

4.1.5.2 Les écoles et le génocide rwandais

Les écoles ont joué un rôle non négligeable pendant le génocide rwandais. Tadjo essaie de nous donner la peinture de la préoccupation de l'école dont les professeurs sont les instruments de la division. Au Rwanda, par contre, la mission de l'école était « to turn the Tutsi, the "born rulers" of Rwanda, into an elite capable of understanding and implementing progress" (Mamdani 89). Tadjo comme Mamdani révèle en d'autres termes, le rôle primordial de l'école, ce qui est de créer une classe de citoyens tutsis assimiles et qui seraient à même de jouer les fonctions administratives nécessaires à la marche du système colonial. Quant aux Hutu, le si peu d'instruction qu'ils recevaient était censé les former aux travaux manuels. Pour ce faire, Mamdani explique que dès 1912, les écoles seront de plus en plus ségréguées. Les élèves tutsis recevaient un enseignement en français dans des établissements relativement bien équipés alors que les Hutu se contentaient de cours enseignés en Kiswahili (90).

Tadjo parle de ce phénomène dans *L'ombre d'Imana* par le biais du personnage qui raconte l'histoire des sept merveilles :

> Pourtant, au fond de nous-mêmes, nous savions que nos parents étaient divisés par la haine ethnique et la propagande du Hutu Power. Sur le campus on savait tous qui étaient contre. Les « dix commandements des Bahutus étaient connus de tous mais pour nous, cela ne regardait que quelques têtes brulées (*L'ombre* 123).

Cette citation est une preuve qu'il y avait une politique dans le système éducatif rwandais. Certains professeurs sont au côté du gouvernement alors que d'autres sont au

côté des miliciens Hutu. On trouve aussi que certains groupes de dirigeants et surtout les politiciens ne disent jamais la vérité. Ils attisent souvent la haine. Chrétien parle de cette tendance avec la politique éducative de l'administration beige au Rwanda. Pour lui, ce système limite l'enseignement au cycle primaire afin d'éviter de « former de manière « prématurée » les élites » (Chrétien 249), les autorités religieuses créent des écoles secondaires avec le séminaire de Nyakibanda et le prestigieux groupe scolaire d'Astrida établi en 1929. Même si des Hutu y sont admis, leur nombre y est quatre fois inférieur à celui des Tutsi, et cela jusqu'en 1958 (Chrétien 250). Ces écoles seront des laboratoires d'où sortiront de nouvelles identités rwandaises : d'une part des Tutsi se définissant comme des « Hamitosemites », des « Juifs de l'Afrique », et de l'autre, des Hutu se considérant comme des autochtones bantous.

A l'image de l'école, le système administratif colonial est affecté par la dichotomie Tutsi-Hutu. Avec l'avènement de l'autorité beige, la politique raciale prend une nouvelle envergure en devenant la pierre angulaire de l'ordre social. Nous avons déjà mentionné que le Rwanda précolonial ne connaissait pas de séparation entre la religion et l'Etat. Le même schéma mêlant, voire confondant, le spirituel et le temporel sera reconduit sous l'ère coloniale, avec cette fois-ci le catholicisme comme religion d'Etat. Pourtant, selon Prunier, « Up to the 1920s Christianity had spread very slowly and most of the converts were poor or marginal people who looked to the church as a sort of white man's *ubuhake* system and aspired to become the *abagarugu* of the missionaries for lack of anything better » (31). L'auteur ajoute que: «pour donner plus d'emprise au christianisme dans la colonie, les Beiges, qui ont fraichement « hérité » du Rwanda, vont obliger le *Mwami* a signer une loi sur la liberté de conscience» (35).

Alors, pour l'église catholique, qui est l'instigateur de cette loi, ce n'était pas une façon de s'ériger en défenseur de la liberté de culte en tant que telle. II s'agissait plutôt de briser le monopole de la religion traditionnelle sur l'entourage royal.

Donc, c'est après le départ du système beige que les rwandais commencent à inculquer la division et la haine dans la société et l'école devient un lieu efficace pour semer cette division. L'un des sept merveilles dans *L'ombre d'Imana* en atteste :

> C'est vers 1990 que j'ai vraiment réalisé la division qu'il y avait entre les Hutus, le Tutsis et les Twas. Avant, je n'y avais pas réellement fait attention. Ma mère est tutsie et mon père est hutu. Mes parents parlaient de temps en temps de ce qui s'était passé en 1959, quand le roi était mort et qu'il y avait eu des massacres mais ils ne nous avaient jamais expliqué sérieusement la division ethnique (*L'ombre* 123).

Nous constatons que ce génocide, qui opposera l'ethnie Hutu à l'ethnie Tutsi, est parti d'une manipulation ethnique des deux tribus qui se sont affrontées en faisant plusieurs centaines de morts. L'école sert donc un milieu pour la naissance d'une crise identitaire qui fait partie des causes du génocide rwandais.

4.1.5.3 Les milices et l'acte du génocide

La personnalité individuelle n'est pas la seule source de haine. Dans le génocide rwandais, Tadjo révèle que certaines personnes sont ciblées parce que leur situation économique suscite l'envie des autres. Les génocidaires justifient le pillage des richesses des Tutsis en arguant qu'elles n'étaient pas licites : « C'est comme ça qu'on pouvait

aller chez quelqu'un quand on savait que s'était une personne qui était devenue riche en exploitant les Hutus et qui avait pillélepayscomme les gens de la royauté d'avant-c 'est nous qui soulignons » (*L'ombre* 118). Par la justification de l'évocation de « la royauté d'avant » Tadjo montre comment la mémoire collective peut être infectée par la haine et servir de justification morale pour commettre des actes répréhensibles.

Nous trouvons que dans l'optique des génocidaires, c'est comme si tout Tutsi qui se trouvait riches ne faisait que perpétuer l'héritage féodal au détriment des Hutu. Cette façon de penser s'inscrit dans la logique des « Dix Commandements des Bahutus »qui stipulent « Chaque Muhutu doit savoir que chaque Mututsi est malhonnête en affaires. Son seul objectif est la suprématie de son groupe ethnique » (*L'ombre* 128). Les « Interahamwe » constituent la plus importante des milices rwandaises créées dès 1992 par le MRND, parti du président Juvénal Habyarimana, au Rwanda. Interahamwe signifie en kinyarwanda « personnes qui s'entendent fort bien » ou « personnes de la même génération » (Prunier, 97). Véronique Tadjou parle également du rôle joué par ces milices pendant le génocide rwandais dans *L'ombre d'Imana* :

> Quand l'avion du président a été abattu à Kigali, le 6 avril, les tueries n'ont pas commencé tout de suite chez nous. Au fur et à mesure que le temps passait, on apprenait que des soldats et des miliciens entrainent dans les lieux publics et prenaient pour cible les gens qui étaient connus pour leurs idées progressistes (*L'ombre* 123)

En effet, on dirait que leur démarche reste tantôt d'exécuter le président d'abord avant que le massacre ne commence. Nsanzuwera nous fait comprendre qu'un nom est attribué

par les médias internationaux à toutes les milices des partis impliqués dans le génocide et qui ne pouvaient pas, de fait, être différenciées sur le terrain. Les Impuzamugambi miliciens du parti Coalition pour la défense de la République (CDR), les Inkuba, miliciens du parti Mouvement Démocratique Républicain (MDR), les Abakombozi, miliciens du Parti Social-Démocrate (PSD) se coalisent à la veille du 6 avril 1994 et massacrent avec les Interahamwe. L'organisation est placée sur la liste officielle des organisations terroristes des États-Unis (31).

Dans *L'ombre d'Imana*, Tadjo expose qu'à l'exception de ces miliciens, on trouve des femmes meurtrières, femmes génocidaires et femmes contraintes à tuer. Elles se sont mêlées aux miliciens et aux paysans armés pour infliger la terreur aux innocents Tutsis :

> Femmes meurtrières, femmes génocidaires, femmes contraintes à tuer, accusés d'avoir tué leurs époux, leurs enfants, des amis, des voisins, des inconnus. Femmes qui ont aidé des hommes à commettre des viols, qui ont chanté pour leur donner le courage de massacrer, qui ont trahi, qui ont pille, qui ont décidé de se joindre à la cruauté. Elles se sont mêlées aux miliciens et aux paysans armés encerclant les lieux où ceux qui tentaient de fuir avaient pris refuge. Elles sont entrés dans les hôpitaux, les églises, les écoles pour participer au carnage (*L'ombre* 114).

Nous remarquons de ce propos l'ironie en face cachette de ces femmes qui devaient ordinairement protéger d'autres femmes pendant le massacre. Elles accompagnent les miliciens qui sont bien les escadrons de la mort hutus, armés de machettes et de bâtons

surmontés de clous pour brûler, tuer et piller dans tout le pays. Ils installent des barrages installés sur les routes piégeaient les Tutsis en fuite, qui se faisaient alors massacrer. Tadjo révèle que ces miliciens sont responsables de la plupart des massacres pendant le génocide en 1994.

4.1.5.4 Cause externe du génocide

Le discours de Tadjo dans laquelle se propose de mettre en évidence les faits abominables du génocide rwandais par le biais du récit. Pour ce faire, elle y peint le génocide avec ses conséquences funestes à court et long terme sur le peuple rwandais et sur l'humanité toute entière. Le choix discursif pour traduire cette atmosphère mortuaire est bien à propos : « écrire par devoir de mémoire en donnant la parole aux victimes, aux belligérants, bref aux acteurs de cette tragédie inhumaine » (*L'ombre* 112). Cette stratégie convoque inéluctablement la lecture du réel dans cette fiction tragique. Une perspective qui nous permet à considérer les responsabilités internationales dans le génocide rwandais.

Dans son article intitulé « Les responsabilités internationales dans la tragédie rwandaise »,Christophe Ayad déclare:

> A la différence de la France, le génocide au Rwanda a été vécu comme un véritable traumatisme national en Belgique. Pour au moins deux raisons : la première est historique : après la première guerre mondiale, Bruxelles s'est vu confier par la Société des nations [...] la tutelle du pays des milles collines. [...]. Après avoir administré le territoire en s'appuyant sur l'élite tutsi, le colonisateur finit par se tourner vers la majorité hutu pour tenter

> de conserver son influence. En 1959 [...] les Hutu se livrent à une série de massacres contre les Tutsi [...]. Bruxelles ne pipe mot [...]. La seconde raison est liée à la crise : le 7 avril 1994, au lendemain du crash de l'avion du président Habyarimana, dix casques bleus belges sont assassinés [...] par des soldats hutu persuadés que Bruxelles est à l'origine de l'attentat» (74).

Nous pensons que la deuxième raison a plus de crédibilité que la première. Car ce sont les Belges qui ont ancré dans l'esprit des Rwandais la notion d'ethnie, qui a conduit aux différents massacres au Rwanda.

De même que la Belgique, la France a joué un rôle on ne peut plus déterminer dans la catastrophe rwandaise. Ici, nous ne nous contentons que de quelques exemples illustratifs pour justifier la présence de la France aux côtés du gouvernement rwandais génocidaire. Dans son ouvrage intitulé *L'Inavouable ; la France au Rwanda*, Patrick deSaint Exupery Scande dit que« Des soldats de notre pays ont formé, sur ordre, les tueurs du troisième génocide du XXe siècle. Nous leur avons donné des armes, une doctrine, un blanc-seing» (75). Dans le même sens, François-Xavier Nsanzuwera déclare:

> Pendant trois ans (1990-1993), l'armée française a tenu à bout de bras les troupes d'un régime rwandais - ou plutôt d'un clan - s'enfonçant dans le génocide, le racisme et la corruption. Engagée dans le combat contre le FPR, « l'ennemi diabolisé en khmer noir », la France a massivement

> équipé les Forces Armées Rwandaises [FAR] ; elle les a instruites dans des camps où se pratiquaient la torture et le massacre de civiles (76).

Comme Nsanzuwera Tadjo n'hésite pas à donner son opinion concernant les responsabilités internationale dans le génocide. Pour elle l'opération de la France et la Belgique est une Opération Turquoise. L'Opération, en effet, est une opération humanitaire lancé par la France avec l'aide du Conseil de sécurité au Rwanda. Elle s'est déroulée à la fin du génocide rwandais. Sa mention ici met en lumière une étape importante du génocide rwandais et pointe du doigt la responsabilité des nations unies, le rôle de la France et de la Belgique dans le massacre des Tutsis par les Hutus. Véronique Tadjo le traduit explicitement dans ce passage :

> Une force militaire d'intervention de modeste envergure aurait pourtant pu arrêter les extrémiste et mettre rapidement fin à leurs plans. Au lieu de cela, les Nations unies rechignèrent à jouer leur rôle. Finalement, ce fut la France qui s'engagea sur le terrain. Mais de quelle façon ? Avec l'opération Turquoise, les soldats français sauvèrent des vies humaines, certes, mais ils permirent également à un grand nombre de meurtriers de s'échapper en utilisant la « zone humanitaire » comme couloir de protection. Ainsi, on peut dire que la France et la Belgique continuèrent jusqu'au bout à soutenir un régime génocidaire car pour eux, seule la majorité ethnique hutue était garante de démocratie au Rwanda. Mais les massacre furent bel et bien le résultat des manipulations politiques de

> l'Elite qui créa un climat de haine et de division en poussant la majorité ethnique contre la minorité afin de garder le pouvoir (*L'ombre* 43).

Dans cette citation, on voit que le massacre est suivi à travers des modèles de génocide. Les forces belligérantes en présence composées, d'un côté, d'extrémistes Hutus et de soldats Français et, de l'autre, la minorité Tutsi ayant subi les affres de cette barbarie. Tadjo nous révèle que les militaires français, présents pendants le génocide, voyant des hommes, des femmes et des enfants se faire massacrer, avaient reçu l'ordre de ne pas intervenir. La Minuar a été retiré du Rwanda, après qu'une dizaine de casque leur ait été tués. C'est en juin 1994, après plus de deux mois de génocide, que le gouvernement Français déclenchait l'Opération Turquoise, qui avait pour objectif d'arrêter les massacres et de créer une Zone Humanitaire Sûre.

Pour ce faire, l'ONU, tout comme la France et la Belgique, a assumé une part de responsabilité fort importante dans l'extermination de près d'un million de Tutsi du Rwanda en 1994. Dans son télégramme daté du 11 janvier 1994, le Général canadien Roméo Dallaire, alors responsable de la mission du maintien de la paix de l'ONU au Rwanda, avertissait la communauté internationale d'un complot d'extermination des Tutsi qui prévoit la mise à mort possible de « mille personnes en vingt minutes » (http://www.goole.fr/genociderwandais.), de l'entraînement des miliciens Interahamw et de diverses manifestations organisées par des militaires et des gendarmes contre des opposants hutu et des casques bleus en vue de provoquer le FPR et de lancer la guerre civile. En réponse, le chef de la Direction des opérations de maintien de la paix des Nation Unies, Kofi Annan, lui rappelle les limites de son mandat. Ce qui voudrait dire

que cela n'était pas son problème. Voilà qui résume en quelques lignes la part de responsabilité de l'ONU dans la tragédie rwandaise (http://www.goole.fr/genociderwandais.).

Nous constatons que les drames en Afrique sont le plus souvent liés à des causes externes. Les puissances étrangères provoquent toujours des différends afin de promouvoir leurs intérêts ou tout simplement laissent mourir les populations parce qu'elles n'ont rien à tirer comme avantage, comme le cas du Rwanda. Longtemps encore, nous nous souviendrons de cette phrase d'un responsable français, Charles Pasque : « Un génocide dans ces pays-là n'est pas trop important » (36). En outre, Charles Pasque pendant un journal télévisé en juin 1994 scande : « Monsieur, en réponse à une question d'un téléspectateur, il ne faut pas croire que le caractère horrible de ce qui s'est passé là-bas (Rwanda) a la même valeur pour eux (les Rwandais) et nous (les Français) » (76).

Tadjo n'hésite pas de montrer son mécontentement des massacres qui était perpétrés au Rwanda. Pour elle, le Rwanda était déçu par la France et la Belgique. Au lieu d'arrêter les extrémistes Hutus et mettre fin à leur plan, les deux pays permet à un grand nombre de meurtriers de s'échapper. Alors, le massacre, pour Tadjo, est bel et bien le résultat de manipulation politique de l'Elite occasionné par une atmosphère de haine et de division. En fin, l'auteure nous faire comprendre ce n'est pas la France et la Belgique seule qu'on doit accuser car l'Afrique entier a également tort dans le génocide. La raison est simple ; il se laisse tromper par les européens et les américaine. Donc, « nous portons tous la responsabilité de cet échec humanitaire (*L'ombre* 43).

4.2 Méthodes employées par les génocidaires dans le corpus

Dans *L'ombre d'Imana*, la manière dont les génocidaires s'organisent montre que c'est un événement bien planifiés. D'abord, il y a une excellente organisation militaire. Entre le milieu du XVIIIe siècle et la fin du XIXe siècle, on assiste à l'émergence d'une véritable armée de métier. L'effectif militaire croit de façon très significative. En même temps, des régiments sont stationnés sur les frontières jugées vulnérables. Le deuxième facteur est lié au fait que la guerre devient une source majeure de revenu. Dans cette région densément peuplée, les souverains rwandais mènent des razzias pour s'emparer de bétail et de nouvelles terres cultivables. Compte tenu du fait que la possession de vaches détermine le rang social de l'individu dans cette société, les souverains récompensaient les guerriers en leur distribuant des bovins acquis comme butin. Cela encourageait les hommes à être plus combatifs pour s'élever sur l'échelle sociale. Les armées du *mwami* n'étaient pas exclusivement réservées aux Tutsi. Elles comptaient aussi des Hutu (Chrétien 137) et même des Twa (Prunier 14).

Les dirigeants hutus, qui sont des anciens séminaristes, bénéficient du soutien d'organisations chrétiennes beiges mais aussi de celui de Mg André Perraudin, nouvel évêque Suisse de Kabgayi depuis 1955. En 1958, en réaction aux revendications des Hutu, des notables tutsis adressent deux correspondances au roi Mutara Rudahigwa et au C.S.P. pour, entre autres, s'opposer à toute redistribution des terres et « rappeler » aux dirigeants politiques que les immigrants tutsis étaient devenus maitres du pays après avoir assujetti les autochtones hutus, et que par conséquent, il ne pouvait pas y exister de fraternité entre les deux groupes.

Cette discrimination montre qu'il ne s'agissait pas tout simplement d'une politique visant à corriger les disparités sociales. Le président Habyarimana cherchait plutôt à exclure les Tutsi des principaux cercles de décision ainsi que des postes stratégiques. Cela est d'autant plus vrai qu'il était interdit aux soldats d'épouser des Tutsi (Mamdani 161). Face à cette exclusion, les Tutsi se rabattent dans d'autres secteurs plus compétitifs tels que le prive, et les organisations Internationales (Prunier 76).

L'attitude de Habyarimana vis-à-vis des Tutsi a fait l'objet de diverses interprétations. D'une part, il est vrai que ces derniers ont vu une certaine amélioration dans leurs conditions de vie. N'étant plus considéré comme des étrangers, ils bénéficient d'une meilleure protection qui est illustrée par le fait qu'entre l'avènement de la Deuxième république en 1973 et l'attaque du FPR en 1990, il n'y a pas eu de violence anti-tutsie, ce qui valut a Habyarimana d'être considéré comme un protecteur des Tutsi.

En plus, leur présence dans la politique, bien que limitée, représente un pas vers la réconciliation. Mais d'autre part, cette protection confirmait un état de fait, à savoir que les Tutsi restaient confines à un statut de minorité à contrôler au lieu de devenir des membres à part entière de la société. La preuve de leur malaise est attestée par le fait que certains d'entre eux tentent, avec succès, de changer d'ethnie en obtenant des cartes d'identité hutues (Twagilimana 77). Mais ce change d'identité, a-t-il d'importance ? La question nous fait évoquer comment les gens dont la majorité sont les Tutsis ont réagi le jour que le génocide se déroule a Rwanda :

> C'est le 15b avril 1994 de 7h 30 du matin à 14 heures que le massacre s'est déroulé à Nyamata. Plusieurs milliers de personnes avaient trouvé

> refuge dans l'église et ses annexes. Des gens occupaient aussi le bureau du prêtre et les locaux administratifs. Beaucoup dormaient à la belle étoile dans la cour, serrés les uns contre les autres (*L'ombre* 21)

Donc, nous constatons que c'est la dichotomie Tutsi/Hutu qui engendre le phénomène et on dirait que cela reste encore le fondement de cette société rwandaise. Véronique Tadjo nous sensibilise en nous fait comprendre que la dichotomie est justement ce qu'il faut dépasser pour construire un Rwanda viable.

Elle finit, Tonia Locatelli est personnage pré-génocidaire de l'espace rwandais. Elle fut assassinée pour avoir protesté contre l'indifférence des autorités face aux violences pour avoir proteste contre l'indifférence des autorités face aux violences interraciales perpétrées contre les Tutsis et encouragées par les autorités Hutus. Le témoignage par les autorités Hutus. Le témoignage recueilli par Pascal Niyonsaba atteste que les miliciens ne pardonnent même pas les étrangers comme Tonia Locatelli, un étranger dans leur démarche génocidaire.

> Ceux qui visitent le site mémorial du génocide de Nyamata ont l'occasion de voir la tombe de madame Tonie Locatelli et de son épitaphe « *Umutaliyanikazi wishwe arashwe tariki ya 09 werurwe 1992 azaze jenoside yakorewe abatusi »* ce qui signifie « une italienne victime du génocide perpétré contre les Tutsis qui a été criblée de balles en date du 09 mars 1992(9).

Sa mention dans le roman, tout comme les lieux de mémoire dans le District de Bugesera a l'image des sites génocidaire et des mémoriaux destinés à conserver les preuves du génocide de 1994, témoignent et des tueries orchestrés.Tadjo nous révèle comment les génocidaires change de technique et de champ de bataille pour infliger la terreur aux innocents :

> EGLISE DE NYAMATA
>
> Site de génocide
>
> + ou – 35000 mort
>
> La femme ligotée.
>
> Mukandori. Vingt-cinq ans. Exhumée en 1997.
>
> Lieu d'habitation : Nyamata centre.
>
> Mariée
>
> Enfant ?
>
> On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement écartées. Son corps est penché sur le côté. On dirait un énorme fœtus fossilisé. Elle a été disposée sur une couverture souillée, devant des cranes bien rangés et des ossements éparpillés sur une natte. Elle a été violée. Un pic enfoncé dans son vagin, elle est mort d'un coup de machette à la nuque (*L'ombre* 19-20).

Nous trouvons de cette citation que la violence avait atteint des sommets dans la barbarie. Les femmes et les filles étaient violées par milliers. Les femmes enceintes étaient éventrées à l'arme blanche, pour tuer le fœtus. Parfois, la technique utilisée

consistait à faire croire aux victimes Tutsis et Hutus qu'elles seraient sauvées, mais, pour cela, il fallait les cacher dans des endroits clos, tel des écoles, des stades, etc. Dès qu'ils étaient à l'intérieur, c'était un massacre. Parfois, des grenades étaient utilisées. La radio libre des mille collines dénonçait les Tutsis qui étaient encore en vie, et la radio indiquait aux génocidaires les endroits où les Tutsis étaient cachés. La radio libre des mille collines rythmé donc les massacres, en appelant les génocidaires ont continué « le travail ». D'ailleurs, Tadjo nous expose que pendant le génocide, les Hutus étaient conseillés de ne pas oublier sa radio lors de tous déplacements.

4.3 Instruments du génocide dans le corpus

Nous constatons dans cette étude, que l'instrument du génocide rwandais est la violence sous toutes les formes. Le terme «violence» renferme diverses significations dont la plus importante est l'abus de la force. Thomas Platt pense que : « Les considérations étymologiques ne sont pas d'un grand secours en l'occurrence» (13) mais elles ne sont pas non plus à négliger. La «violence» vient des mots latins vis (force) et « *latus* », participe passé de « *fero* », qui signifie porter. Etymologiquement, «violence» désigne donc le fait d'exercer une force sur quelque chose ou sur quelqu'un. Une telle définition est bien en deçà des multiples emplois du mot qui sont en usage aujourd'hui. Ainsi, pour rendre compte de ces utilisations, il faut distinguer les différentes formes de ce terme. La violence peut être légère, verbale, physique, grave, cruelle, etc. Par exemple, une insulte qui est une agression généralement à caractère verbal est une violence légère. Celle-ci peut dégénérer en une violence grave (physique) quand deux parties en conflit (individus ou groupes) en viennent à la rixe à la suite de laquelle on

enregistre des blessés ou des morts. Françoise Héritier a tenté de donner à ce terme une définition globale :

> Appelons violence toute contrainte de nature physique ou psychique d'entraîner la terreur, le déplacement, le malheur, la souffrance ou la mort d'un être animé; tout acte d'intrusion qui a pour effet volontaire ou involontaire de la dépossession d'autrui (20).

Dans le cas d'une violence cruelle ou extrême, les événements prennent de plus en plus une ampleur inquiétante. Les violences deviennent alors répétitives et ne concernent plus des individus entre eux mais la situation entraîne plutôt des groupes sociaux auxquels se mêlent les pouvoirs politiques. Sur le continent africain, lorsque ces derniers y prennent part, la tendance est de légitimer ces violences: « Des violences se veulent légitimes: ce sont celles de la loi, et des peines appliquées à ceux qui l'enfreignent. Selon leur nature et leur diversité, elles posent la question des conditions de légitimité de la révolte et de l'insoumission » (23).

Nous constatons que la violence est une notion complexe. Elle recouvre des réalités multiples et diverses dont les effets s'imbriquent souvent. S'inscrivant dans ce principe de fonctionnement, les oeuvres de Véronique Tadjo mettent en scène divers types de violence dont les plus représentatifs sont d'ordre physique et psychologique. Elle nous révèle que la plupart de la violence dans les pays africains est née avec l'indépendance. La veille des années 1970, moins d'une dizaine d'années après la proclamation des indépendances des pays d'Afrique noire, le caractère contestataire du

roman se poursuit, la thématique de la violence est encore très présente dans le récit. On parle alors d'une littérature de « désenchantement et de désillusion » (38) selon les termes de Jacques Chevrier; une littérature marquée par l'échec des idées de démocratie face à la montée de la tyrannie et du despotisme dans les Etats gouvernés par des régimes armés. La rupture avec les puissances occidentales n'est pas consommée puisque l'ingérence dans les affaires politiques des jeunes Etats se traduit par le soutien militaire et le maintien au pouvoir des dictateurs n'agissant que dans l'intérêt stratégique des anciennes puissances colonisatrices.

Les coups d'Etat répétitifs et les élections truquées déstabilisent l'ensemble des projets socioéconomiques et plongent les pays dans des guerres intestines. Par conséquent, de nombreux Etats de l'Afrique noire s'enlisent dans la pauvreté avec une production alimentaire inférieure à ce qu'elle était lors des accessions à l'indépendance. Les systèmes de santé s'effondrent et les Etats se trouvent confrontés aux épidémies et aux guerres civiles qui souvent opposent les ethnies entre elles. D'après Chevrier :

> Maintenant que le grand souffle épique et lyrique des années immédiatement contemporaines de l'indépendance est retombé, il faut bien constater que la période comprise entre 1960 et nos jours a engendré, pour l'essentiel, une littérature de désenchantement et de désillusion. […] les auteurs francophones ont entrepris de dresser à leur tour, et à des degrés divers, un réquisitoire sévère et une satire acerbe à l'encontre des mœurs politiques de l'Afrique contemporaine. Corruption, népotisme,

> vénalité, despotisme des dirigeants et de leurs complices y sont dénoncés sans ambages (*Littérature…* 139).

Vers la fin des années 1970, l'Afrique subsaharienne est marginalisée par sa faiblesse économique et militaire, on n'y décèle en perspective aucun signe de redressement ou de progrès économique et social majeur.

Dans la littérature, cette sévère réalité a pour conséquence l'expression d'un grand pessimisme chez les écrivains qui dénoncent les abus politiques, la décadence de l'homme africain et les conditions sociales dégradantes. C'est dans cette période qu'émergent les œuvres du romancier congolais Sony Labou Tansi qualifié par Jean Michel Devesa, d'écrivain de la honte et des rives du fleuve Kongo.

Notre thèse est axée sur les questions qui relèvent directement des agressions politiques dans les états africains indépendants car celles-ci apparaissent comme la nouvelle matière romanesque qui prolonge ce qui semble aujourd'hui une tradition dans la littérature africaine, à savoir l'engagement de l'écrivain et la dénonciation des violences politiques. Les thèmes abordés par Veronique Tadjo inscrivent son œuvre dans une problématique « dite » postcoloniale. Il convient dès lors de s'attarder sur cette notion que Papa Samba Diop juge incontournable quant à l'analyse de la littérature francophone. Elle est apparue dans la critique littéraire francophone ces dernières décennies et fut empruntée au contexte anglophone » Sa fiction témoigne des drames politiques des Etats des indépendances en particulier, ceux des deux Congo. En termes des instruments du génocide rwandais selon la peinture de Véronique Tadjo dans les œuvres de notre corpus, nous abordons ici trois types de violence. Ce sont : la violence

physique, la violence psychologique, la violence contre la femme et la violence contre les enfants

4.3.1 Violence physique

De toutes les formes de violence, la violence physique est la plus connue, car plus visible, à travers les hématomes, les brûlures, les fractures, etc. Elle s'exprime par toute atteinte à l'intégrité physique d'autrui visant à le blesser ou à lui causer du mal, à travers les massacres, assassinats, tortures, etc. Dans *L'ombre d'Imana*, Véronique Tadjo représente une multitude de violences physiques dont l'une des plus expressives est la torture de la femme exposée comme momie du génocide :

> On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement écartées. Son corps est penché sur le côté. On dirait un énorme fœtus fossilisé. […] Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque. On peut voir l'entaille que l'impact a laissée (*L'ombre* 20).

La description de la romancière nous révèle clairement la grandeur de l'expérience de cette femme victimaire. Après avoir infligé tant de mal à elle, on finit par arracher sa vie. La violence infligée à cette femme est extrême et abominable. L'infanticide est une autre forme de violence physique qui réduit l'Homme au rang d'animalité. Il est nourri par la violence idéologique, comme l'illustrent ces propos d'un génocidaire : « il fallait aussi tuer les enfants car beaucoup des chefs du FPR étaient des enfants eux-mêmes quand ils se sont sauvés du pays. Le nettoyage devait être total » (*L'ombre* 118). Sur la base de

cette propagande, des enfants ont tué d'autres enfants, des hommes en ont massacré ; des femmes ont, à coups de machettes, mutilé leurs propres enfants. La violence exercée sur des êtres innocents et faibles montre que l'infanticide est une véritable aberration qui place l'Homme en dessous des animaux. Car chez ces derniers, l'infanticide est le fait de mâles tuant les petits qui ne sont pas les leurs uniquement pour avoir accès sexuellement à leur mère. Au reste, les combats entre mâles de la même espèce aboutissent rarement à la mort.

Tout en protestant contre l'infanticide, les tortures et autres formes de violence physique, Tadjo dénonce les meurtres organisés commis dans les lieux publics : églises, écoles et centres de maternité. Paradoxalement, les églises sont les lieux qui ont égrené la cruelle sécheresse de chiffres macabres : « Eglise de Nyamata : + ou - 35000 morts ; Eglise de Ntamara : + ou - 5000 morts ; Secteur de Kagarama : 20000 morts » (*L'ombre* 19 & 20). Ce faisant, l'écrivaine flétrit non seulement la complicité entre les autorités politiques et religieuses, mais surtout jette un regard critique et ironique sur la religion chrétienne. L'ironie est renforcée et illustrée par le titre du roman : c'est sous l'ombre de Dieu, baptisé *Imana* par les Rwandais, que se sont perpétrés les massacres les plus sanglants.

4.3.2 Violence psychologique

La violence psychologique est une forme de violence ou d'abus envers autrui sans qu'une violence physique soit mise en œuvre directement. Elle se caractérise par le comportement moralement agressif ou violent d'un individu vis-à-vis d'un autre individu. Elle peut se manifester par des paroles ou des actes qui influencent l'autre dans

ses sentiments d'être aimé ou détesté. Cette violence peut résulter en un traumatisme psychologique, pouvant inclure anxiété, dépression chronique, ou trouble de stress post-traumatique. *L'Encyclopedie Encarta* définit la violence psychologique en « des actes répétés, qui peuvent être constitués de paroles et/ou d'autres agissements, d'une dégradation des conditions de vie entraînant une altération de la santé physique ou mentale ». Cette acte est consideré et mis dans le cadre de la répression des violences faites aux femmes. Selon John Bowlby c'est : « les violences exercées au sein du couple ou par un ancien conjoint, un ancien partenaire lié par un pacte civil de solidarité ou un ancien concubin » (41).

La violence psychologique vécue au sein de la famille est à l'origine des nombreuses séquelles qui peuvent se manifester dès l'enfance et l'adolescence ou n'apparaître qu'à l'âge adulte. Elle induit des troubles relationnels et comportementaux, une faible estime de soi, des affects dépressifs, des comportements d'addiction, de l'agressivité, des difficultés de concentration et d'apprentissage, etc. Dès les années cinquante, John Bowlby a attiré l'attention sur l'impact insoupçonné du défaut d'attention aux besoins d'attachement de l'enfant, dans son rapport pour l'OMS intitulé « Carence de soins maternels et santé mentale ». Il a ensuite insisté, au long de sa carrière de psychiatre et de psychanalyste, sur l'importance de la prise de conscience de la réalité de la violence familiale, dans l'enfance et l'adolescence, pour la compréhension des troubles affectifs liés au développement de la personnalité.

On voit clairement comment Tadjo répresente la violence psychologique ou mentale dans *L'ombre d'Imana.* Dans la vision littéraire de Tadjo, nous voyons la violence psychologique comme un abus de pouvoir et de contrôle qu'une personne exerce sur une autre. Elle regroupe tout ce qui engendre l'humiliation, notamment les agressions verbales et les faits traumatisants. En réalité, quelle que soit la forme que prend la violence, elle a presque toujours des conséquences sur le plan psychologique. Les victimes privilégiées de ce type de violence sont les personnes les plus vulnérables que sont les femmes et les enfants. Tadjo dévoile comment les personnages nuisent leur psychologie des faits sociaux qui compromettent leur capacité de percevoir, de sentir, de comprendre et d'exprimer des émotions. Dans *L'ombre d'Imana*, Elle fait le même constat quand elle révèle la condition des personnages qui subissent la violence psychologique : « Le mort frappait aux fenêtres, mais elles ne s'ouvraient pas. Il criait : « Pourquoi m'abandonnez-vous ? je suis maintenant cadavre et vous me reconnaissez plus. Ne sentez-vous pas ma présence parmi vous ? » (*L'ombre* 55). Nous trouvons de cette extrait que Tadjo utilise la prosopopée pour révèler la grandeur de l'impact de la violence psychologique chez les victimes du génocide rwandais.

4.3.3 La violence contre les femmes

La violence existe chez les femmes femmes. Dans *L'ombre d'Imana,* nous pouvons lire ceci : « Une femme veuve vivait seule dans sa maison. Son mari était mort pendant le génocide et elle avait vu son voisin tuer son fils unique. Elle avait été violée par des miliciens et abandonnée sur le bord de la route » (*L'ombre* 49). Voici la manifestation de la violence contre les femmes et les enfants. Cette femme mentionnée

dans la citation ne représente que beaucoup de femmes qui ont été victimes de cette violence pendant cette période.

Les causes ainsi que les objectifs de la violence sexuelle sont multiples. Comme le montre une enquête sur le genocide1, dans la société rwandaise, la femme tutsie est généralement perçue comme étant physiquement attrayante et sensuelle. En même temps, dans l'époque qui précède le génocide, cette femme supposée avoir plusieurs qualités physiques et morales était souvent inaccessible à l'homme hutu pour plusieurs raisons. De ce fait, le génocide devient une occasion pour des milliers de Hutu de découvrir le « fruit interdit ». Selon quelques femmes tutsies interrogées pour cette enquête, certains violeurs justifiaient leurs actes en invoquant la curiosité : «We want to see how sweet Tutsi women are [...] We want to see if a Tutsi woman is like a Hutu woman» avancaient-ils (14).

Cependant, les extrémistes n'épargnaient pas les femmes hutues dans la mesure où beaucoup d'entre elles furent violées à l'instar de leurs consœurs tutsies. De ce fait, au-delà de la prétendue volonté de découvrir ce « mystère » que la femme tutsie était supposée être, les extrémistes voyaient le génocide comme une opportunité pour donner libre cours à leurs fantasmes sexuels. L'attitude des auteurs du génocide vis-à-vis des femmes tutsies et hutues modérées fait penser à celle des conquérants Mongols que décrit Baumeister :

> Sexual pleasure was rare for a lowly soldier in a traveling, besieging army, but of course on this day the women of the city were at the Mongol's mercy. If the women were going to be killed anyway [...] one

> might as well see what they had to offer. One could even suggest that it is wasteful (from a practical point of view) to kill a pretty woman without raping her first. (Baumeister 100-101)

Dans *Murambi,* autant que les récompenses et les pillages, la perspective de profiter des femmes contribue à pousser les Hutu ordinaires à prendre part au génocide. Faustin Gasana en est bien conscient quand il concède : « Les plus jeunes sont très excites a l'idée qu'ils pourront coucher avec des jeunes femmes chaque fois qu'ils en auront envie, juste comme ça. On leur a toujours dit que le chemin menant à l'intimité d'une femme est long, complexe et souvent décourageant. Ils découvrent avec plaisir que les temps peuvent changer très vite. (36) Pour les miliciens, la chasse aux femmes n'est nullement une mince affaire.

Dans *L'ombre d'Imana,* quand la femme violée par le prêtre sent que sa mort est inéluctable, c'est à Jessica qu'elle vient raconter son calvaire. Leur conversation nous donne une vue beaucoup plus rapprochée sur les violences sexuelles. Si la femme cède au chantage du prêtre, c'est parce que ce dernier menace de la livrer aux miliciens. Cela veut dire être violé par un groupe dans lequel « il y a presque toujours, exprès, des malades du sida » (120). L'inclusion des sidéens parmi les violeurs relève, entre autres, d'une volonté d'humilier ces femmes. Tadjo, dans son reportage de quelques lignes sur la mort de Locatelli, une femme violée et tuée pendant le génocide, présente la face dégradante de la violence contre la femme.

> Morte le 09.03.1992. RIP. (Repose en Paix.) C'était une infirmière italienne. Déjà en 1992, quand les premiers massacres des Tutsis ont commencé, elle a protesté auprès des autorités. Devant l'indifférence, elle a lancé des accusations sur une radio étrangère: «Il faut sauver ces gens-là, il faut les protéger. C'est le gouvernement lui-même qui fait ça!». Deux jours après, elle était assassinée par des militaires sur le seuil de sa maison (*L'ombre* 65).

Le souci de Tadjo n'est pas assurément celui de faire de la «littérature ». Son discours dépouillé de fioritures emploie des mots crus comme si la réalité des faits l'imposait. Ainsi, certaines précisions viennent parfois contredire le propos d'autres auteurs. Elle révèle les assassins étaient des militaires. Pour démontrer la grandeur du tragique de ce phénomène, elle nous énonce la profession de Locatelli : une infirmière. Normalement elle est une femme qui doit être respectée dans la société.

Sur la femme, la violence psychologique a de graves conséquences d'ordre physique et mental, telles une profonde dépression, le repli sur soi, la honte de soi, l'auto-dévalorisation, une forte anxiété, une attitude craintive, des sentiments de culpabilité, l'isolement social, etc. La description de l'état physique et psychique d'Annonciata, cette femme qui a été obligée de marchander la vie de ses enfants contre son sexe, montre l'ampleur de la violence psychologique :

> Après leur retour à la maison, elle tomba malade sans que personne ne sache exactement de quoi. Retranchée en elle-même, elle ne parlait pas, ne s'intéressait plus à rien, avait totalement perdu l'appétit. Elle passait la

> journée au lit et la nuit, elle gardait les yeux grands ouverts sans bouger. […] Elle s'était retirée du monde. […] Des miliciens l'avaient violée à plusieurs reprises sur le bord de la route. Elle avait marchandé la vie de ses enfants. Des nuits durant, les hommes qui gardaient la barrière s'étaient servies d'elle (*L'ombre* 84).

Le retentissement psychique de la violence sexuelle subie par Annonciata est immense. Celle-ci se sent détruite, comme si le Mal habitait son corps. Visiblement, *L'ombre*… s'inscrit dans une multiplicité des formes de violence, et les procédés et stratégies mobilisés pour en rendre compte sont tout aussi nombreux.

4.3.4 La violence contre les enfants

Les enfants souffrent aussi de la violence chez Tadjo. Elle montre que les enfants du génocide, victimes comme bourreaux, sont l'une des plus grandes victimes de la guerre : « Enfants du génocide, ils sont la blessure ouverte qui pourrait faire mourir encore une fois le pays car leur souffrance est amère et leur avenir ne va pas plus loin que le bout de la rue. Ils grandiront la rage au ventre. […] Ils sont les plaies ouvertes de la mémoire, le mal qui suppure » (*L'ombre* 198). Ces enfants du génocide se sentent comme trahis par les adultes.

C'est pourquoi, les séquelles traumatiques et psychologiques de la guerre s'expriment chez eux par la rancœur, le ressentiment et l'intransigeance excessive illustrés par l'attitude rancunière de Philomène, cette fillette au « cœur dur » (*L'ombre* 19).

Dans cet acte barbaire, les enfants ne sont pas désorientés. Ils sont tous physiquement torturés. Voici la révélation de Akeza concernant ses expériences : « Maman tenait la main de mon petit frère…Ils…Ils l'ont frappée avec la machette » (Marguerite 23). Ce n'est pas fini avec cette cruauté. Voici encore une révélation écœurante : « un milicien en profite pour s'acharner sur elle et la tue à coups de machette. Son petit meurt étouffé sous elle » (Marguerite 78). Voici la manifestation de la violence en Afrique de la période postindépendance.

4.4 Conclusion

Le génocide a éclaté et la violation des droits de l'homme devient très répandue. En effet, même si, en octobre 1990, il n'y avait pas de partis d'opposition en tant que tels, plusieurs organisations de défense des Droits de l'homme avaient commencé à s'activer de plus en plus, dénonçant les abus de toutes sortes dont le régime s'était rendu coupable. Mais dès que les rebelles ont lancé cette offensive, Habyarimana a déterré la vieille tactique de Kayibanda consistant à brandir 1'argument de la menace des Tutsi pour justifier toute sorte d'abus par les extrémistes hutu. Des lors, la situation des droits humains ne cessa de se dégrader: « The reaction of the Rwandan government to the attack as well as the conduct of war on both sides led to severe human rights violations that fostered a culture of impunity that rendered, with several other factors, the genocide possible in 1994" (Twagilimana 93). Ce chapitre tient à relever l'ampleur du génocide dans l'univers romanesque de Véronique Tadjo. Elle dévoile avec intensité comment le génocide a été manifesté et ses impacts sur la vie des victimes.

CHAPITRE CINQ

IMPACTS DU GENOCIDE DANS LES ŒUVRES DE BASE

5.0 Introduction

Le génocide rwandais engendre quelques apports positifs malgré un tas de conséquences néfaste. Dans le corpus, nous étudions les conséquences du génocide rwandais. Commençons par le côté positifs.

5.1 Impacts positifs du génocide

Malgré que le genocide rwandais ait infligé tant de mal au peuple rwandais, le phenomène a quelques apports positifs chez les victimes. Dans *L'ombre d'Imana*, nous remarquons que meme si les côtés négatifs du genocide rwandais depasse le cotee positifs, Verinique tante de demontrer comment quelques victimes ont été cosolées par le gouvernement. Ici, nous abordons etudiee les apports possitifs du genocide rwandais répartis en deux : la justice implorée par les rescapés et les morts et l'ouvrant pour l'espoir d'un monde meilleur.

5.1.1 La justice implorée par les rescapés et les morts

Le souhait du rapporteur général trouve écho dans la résolution 955 du 8 août 1994, par laquelle le Conseil de sécurité créait, en l'absence d'une cour criminelle internationale, un tribunal pour le Rwanda sur base du chapitre VII de la Charte des Nations unies « de l'existence de menaces contre la paix et la sécurité » (12). Cette juridiction temporaire et circonstancielle, organe subsidiaire du Conseil de sécurité sera chargée « uniquement de juger les personnes présumées responsables d'actes de génocide ou d'autres violations graves du droit international humanitaire commis sur le territoire du Rwanda et les

citoyens rwandais présumés responsables de tels actes ou violations commis sur le territoire d'Etats voisins, entre le 1e janvier et le 31 décembre 1994 (...). Parmi les incriminations dont le tribunal aura à connaître : « le génocide, les crimes contre l'humanité et les violations de l'article 3 commun aux Conventions de Genève et du 2e Protocole additionnel. Cette juridiction exercera des compétences concurrentes, mais toutefois prioritaires, avec les juridictions nationales rwandaises » (8).

La nouvelle loi sur « l'organisation des infractions constitutives du crime de génocide ou de crime contre l'humanité commises à partir du 1e octobre 1990 » adoptée par l'Assemblée nationale rwandaise de transition le 9 août 1996, s'inspirant de la Convention des Nations unies du 9 décembre 1948, permet la poursuite devant les cours et tribunaux rwandais des auteurs présumés de crimes de génocide ou de crimes contre l'humanité tels que définis par la Convention, et des « infractions visées au Code pénal qui, selon ce qu'allègue le Ministère public ou admet l'accusé, ont été commises en relation avec les événements entourant le génocide et les crimes contre l'humanité » (.

Le genocide rwandais a laissé une trace enorme dans la vie des victimes. Veronique Tadjo nous fait savoir qu'environ cinq ans après la fin du génocide au Rwanda, quelques personnes avaient été jugées par les chambres spécialisées des tribunaux de première instance. Beaucoup de personnes a ette arretee et detenus. Environ 120 détenus attendaient leurs procès. Mais nous constatons du temoignage de veronique Tadjo dans *L'ombre d'Imana* que rendre la justice pour les atrocités de masse est un défi pour le gouvernrment, et l'ampleur du génocide rwandais aurait mis à rude épreuve même le système judiciaire le mieux équipé. Cela est dû au fait qu'un grand

nombre de juges, d'avocats et d'autres membres du personnel judiciaire ont été tués pendant le génocide et qu'une grande partie de l'infrastructure du pays a été détruite. Malgré ces obstacles, le gouvernement rwandais a entrepris une démarche ambitieuse et sans précédent pour rendre la justice, en utilisant à la fois les juridictions nationales classiques et les tribunaux communautaires *gacaca*. Le gouvernement a augmenté la capacité de l'appareil judiciaire dans sa lutte contre l'impunité et accéléré les procès des présumés auteurs du génocide et des crimes contre l'humanité commis entre le 1 octobre 1990 et le 31 décembre 1994.

Le gouvernement a organisé le procès de sorte que chaque juridiction comprend une assemblée générale, un siège et un comité de coordination. Tous les habitants de la cellule agés d'au moins 18 ans feront partie de l'assemblée générale de la juridiction gacaca de la cellule. L'assemblée générale élit 19 personnes intègres qui forment le siège de la juridiction gacacade la cellule. Lorsque le nombre d'affaires l'exige, lajuridiction gacaca constitue en son sein autant de sièges que de besoin. Le siège élit, en son sein, 5 membres du comité de coordination. Toutes les assemblées générales des juridictions gacaca de la cellule élisent également 5 délégués qui forment ensemble l'assemblée générale de la juridiction gacaca du secteur. Celle-ci élit à son tour un siège de 19 personnes et une délégation de 5 personnes pour la juridiction gacaca de la commune. Cette dernière procède de la même manière pour composer la juridiction gacaca de la préfecture. Human Rights Watch affirme que :

> En 1996, le Rwanda a adopté une nouvelle loi régissant la poursuite des crimes liés au génocide. Les procès pour génocide ont commencé en décembre

> de la même année dans un environnement très chargé. Le cadre juridique de ces poursuites a été établi, mais les exigences imposées de façon quotidienne au système de justice nouvellement réformé étaient ingérables.Un grand nombre d'accusés ont été condamnés sans assistance juridique car les avocats de la défense étaient rares et avaient souvent trop peur de défendre les suspects de génocide. L'organisation internationale non gouvernementale Avocats sans frontières a fourni une aide importante par le biais d'une équipe d'avocats nationaux et étrangers, mais les besoins ont dépassé de loin leur capacité (https://www.hrw.org/fr/reports/2008/07/25).

La quantité de dossiers créée par le grand nombre de personnes qui ont participé au génocide a complètement submergé les tribunaux, et les prisons ont rapidement été bondées. Des milliers de prisonniers sont morts en raison du surpeuplement extrême et des conditions de vie périlleuses en détention pendant qu'ils attendaient année après année que leurs affaires soient traitées. En 1998, 22 personnes ont été exécutées en public, dans de nombreux cas après des procès sommaires et certaines sans avoir pu bénéficier d'une assistance juridique. Ce sont les seules exécutions officielles menées dans le cadre de procès pour génocide. D'autres accusés ont été condamnés à mort après ces exécutions, mais leur peine a été commuée lorsque le Rwanda a aboli la peine de mort en 2007.

Tadjo raconte la situation des rescapés du genocide rwandaise et comment ils ont contribuee au procès. Certains de ces rescapés temoignent au procès pour assurer la justice.

5.1.2 Ouverture à un monde meilleur

Depuis le génocide qui ravage la race de Tutsi au Rwanda, le pays cherche de plus en plus à se sortir de l'effet de la tragédie Les rwandais ont toujours l'espoir d'un meilleur monde. Véronique Tadjo nous fait comprendre qu'après le génocide, le nouveau gouvernement rwandais désarme tout d'abord tous les constituants engendrant le génocide :

> Le nouveau gouvernement au pouvoir depuis la libération voulait montrer sa détermination à se débarrasser des immenses camps de réfugiés où d'anciens miliciens génocidaires se mêlaient a la population civile pour recréer la hiérarchie et les chaines de commande qui avaient permis l'organisation du génocide de près d'un millions de Tutsi et Hutus modérés (*L'ombre* 128).

Cette action exécutée par le gouvernement Rwandais comme Tadjo nous dévoile, marque le début de l'espoir des peuples rwandais. Outre ces stratégies, le nouveau gouvernement adopte d'autre politique pertinente pour l'amélioration de la condition de ses peuples. Le rapport de L'OMS en atteste au plan sociologique. Après le génocide, le Rwanda panse les plaies du traumatisme et plus de dix-ans après le pays, qui a fait plus de 800,000 morts tutsi et hutus modérés, près de 30% de la population vit encore par ce choc. Une étude de l'organisation mondiale de la santé (OMS) l'an dernier a montré que 28% de la population du Rwanda souffre de troubles psychologiques, notamment de la peur que le génocide ne recommence. Au « pays de Mille Collins ». Les troubles auxquels les soignants ont à faire face sont complexes et persistants. Ils concernent

essentiellement les enfants et adolescents de l'époque qui, aujourd'hui, ont entre 17 ans et 35 ans et sont parfois mariés, avec des enfants.

Le Rwanda base sa stratégie de stabiliser leur économie principalement sur l'agriculture. Selon l'information obtenue de Mémoire, Justice et Soutien aux rescapés du génocide des Tutsi-Rwanda 1994 :

> L'économie du Rwanda est principalement marquée par sa forte dépendance de l'agriculture (40% du PIB), une croissance annuelle de plus de 6%, un développement des services, une faible industrialisation et une très forte densité démographique (>300 hab/km^2). L'inflation est d'environ 4 %, et, si le PIB par habitant est d'environ 200 € par an, le PIB PPA annuel (pondéré par le pouvoir d'achat) moyen par habitant est de 945 dollar. Son indice de développement humain est de l'ordre de 0,40 en 2002, c'est-à-dire dans la moyenne des pays voisins (https://www.ibuka-france.org/rwanda-daujourdhui).

Evidemment le Rwanda dispose de quelques ressources minérales, telles qu'étain, colombo-tantalite (minerai de niobium et tantale, souvent dit coltan). En 2005 moins de 4% des Rwandais sont branchés au réseau d'électricité, et ce réseau est loin de couvrir les besoins de ses abonnés qui subissent de fréquentes et longues coupures. Les possibilités de développement local de la production d'énergie sont subordonnées à des accords avec les pays voisins, dans une région marquée par une grande instabilité politique qui plombe les projets possibles (https://www.ibuka-france.org/rwanda-daujourdhui).

Le Rwanda a amélioré ses réglementations pour faciliter l'accès au crédit par l'adoption de deux nouvelles lois. La loi permet une entente extra-judiciaire de sûretés mobilières aux créanciers nantis et leur donne une priorité absolue dans le cadre de la faillite. L'adoption de la nouvelle loi sur l'insolvabilité au Rwanda a simplifié les procédures de réorganisation. Les réformes ont également inclus des mesures visant à accélérer le commerce transfrontalier et l'enregistrement des propriétés foncières. Les retards aux frontières ont été réduits grâce à des heures d'ouverture plus longues, et des exigences en matière de documentation plus simples. Du côté sociologique, les réformes ont retiré les goulots d'étranglement qui existaient au niveau du registre des propriétés et de l'Administration des recettes fiscales, en réduisant le temps exigé pour enregistrer une propriété de 255 jours ((https://www.ibuka-france.org). Ceci a permis, pour la première fois un pays d'Afrique subsaharienne, le Rwanda, d'arriver en tête dans les réformes d'après le rapport de la banque mondiale « Doing Business 2010 » et de faire un bond de géant (76 places) au classement général en se hissant à la 67e place sur 183 pays évalués ; il était classé 143e l'année d'avant (https://www.ibuka-france.org/rwanda-daujourdhui).

Tadjo laisse un message pour tous : « Pour moi l'avenir est fait d'un jour après l'autre (…). Quand la guerre est terminée, nous avons cru que tout pourrait enfin revenir à la normale, que tout pourrait repartir sur de meilleures bases. Ne pas refaire les mêmes erreurs (15). Les peuples rwandais ont un devoir à exécuter et le poids de ce devoir reste sur le peule du nouveau gouvernement. Il va sans dire que c'est à la lumière de ce point de vue que le gouvernement met en marche toutes les stratégies pour l'accroissement des

produits économiques. Toutes ces stratégies adoptées par le nouveau gouvernement rwandais pour améliorer la condition de vie de ses peuples après le génocide révèle que le pays a l'espoir d'ouvrir une meilleure espace dans laquelle la condition de ses peuples sera améliorée.

5.2 Impacts négatifs

Le génocide est un crime social ayant des apports qui affectent les vicimes négaivement. Selon E.H. Sutherland: « La criminalité est sociale par nature» (28). Il vaut mieux adopter une approche sociologique pour bien decrier ou expliquer ses apports negatives sur les victims. En fait, La sociologique porte l'accent sur les causes sociales et sur les conséquences sociales en ce qui concerne le crime contre l'humanité comme celui du genocide. En effet dira Lévy-Bruhl, « il est impossible de parler du crime sans évoquer en même temps le milieu social où il a pris naissance et a, dans une certaine mesure plus ou moins grande, mais toujours effective, contribué à sa naissance, à son développement ou à son déclin » (47). Ce seront donc ces circonstances extérieures que nous rechercherons. La démarche nécessitera, sans doute, de recourir à des éléments propres aux autres sciences, mais ce ne sera uniquement que dans la mesure où elles nous permettront de mieux appréhender le phénomène du génocide. La négativité de l'acte génocidaire pousse la mass à demander pourquoi ce comportement.Ainsi, à la manière sociologique, E. Ferri met l'accent sur « la recherche des causes sociales (…) qu'il convient de déceler et de combattre par des réformes hardies tendant à une amélioration des conditions matérielles et morales de l'existence » (91). Nous tâcherons

à ce niveau d'etudier l'alcoholisme et la mort comme deux apports negatives du génocide rwandais.

5.2.1 La dégradation et l'anéantissement de l'environnement

L'étude de l'environnement devient de plus en plus importante dans la littérature africaine. Selon Dupré, « l'environnement dans le domaine de l'écologie, est l'ensemble des conditions naturelles et culturelles susceptibles d'agir sur les organismes vivants et les activités humaines » (371). Dans ce sens, l'environnement partage une des significations de la nature. C'est-à-dire un milieu dans lequel les humains vivent. L'environnement englobe donc tout, sans laisser tomber les humains au monde de la nature. En outre, l'ajout des activités humaines jours un rôle prépondérant dans la préservation de l'environnement et ses constituants. Les grandes villes, les machines et les meubles font partie de notre monde, et toutes ces inventions sont l'œuvre des êtres humains. L'homme manipulent l'environnement qui l'entoure grâce aux métiers et aux outils inventés et appropriés par lui.

Dans le cadre de l'approche écocritique, il faut plutôt voir les humains comme des êtres vivants faisant partie d'un rapport symbiotique, complexe et dynamique avec l'environnement qui les entoure. Cette appartenance humaine à une entité beaucoup plus vaste mais toujours vivante est la raison pour laquelle les activités humaines, volontaires ou involontaires, affectent directement l'environnement. Catherine Larrère, dans son ouvrage *Les philosophies de l'environnement,* expose les risques écologiques dus aux activités de l'homme :

> La crise environnementale, c'est d'abord la manifestation de choses qui, jusque-là, semblaient aller de soi [...] : l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, [...] tout cela semblait devoir être toujours là, ressources inépuisables, sur lesquelles nous avions peu de pouvoir. La découverte que nous avions ce pouvoir fut, en même temps, celle de leur fragilité, et de la nécessité de s'en préoccuper (7).

Larrère nous fait savoir ici que tous les constituants de l'environnement sont gratuitement pour le bien des humains. Mais les activités humains de nos jours tel que la guerre, les crises ethnique, le génocide, la xénophobie, parmi d'autres, empêchent l'homme de jouir du plaisir de l'environnement naturel.

Aujourd'hui la littérature de l'écologie prend le pas dans la critique de toute forme de négativité infligée à l'environnment et ses constituants à travers une approche écocritique. Onyemelukwe définit l'écocritique comme : « la critique que fait l'écrivain, dans son œuvres littéraire, de l'environnement d'où sort sont œuvre créatrice. C'est soit l'admiration que fait l'écrivain de la nature dans son écriture, soit la dénonciation des agents prônant la dégradation de l'environnement (eau, forêts, etc.) (*New perspective* 55). Dans son article intitulé « L'écocritique dans la littérature francophone africaine : une typologie », Onyemelukwe découvre que les écrivains francophones africains se préoccupent vivement de la question de dégradation de l'environnement. Ils dénoncent les agents responsables des abus du système écologique tout en lançant un appel, dans leurs œuvres à la sauvegarde du milieu naturel. Véronique Tadjo fait partie de ces écrivains francophone dont Onyemelukwe parle.

Véronique Tadjo dénonce le génocide rwandais et sa contribution à la dégradation de l'environnement et ses constituants. Elle nous fait savoir que l'anéantissement d'un groupe ethnique symbolise la destruction des constituants de la nature. Selon le concept de zoocritique par Huggan et Tiffin cité par Onyemelukwe : « l'historie du racisme occidental avec ses discours sur la spécificité, l'usage des animaux comme mesure de division sociale et surtout de déploiement de l'animal aux termes dérogatoires dans les discours portant sur le génocide et la marginalisation (« L'écocritique » 56). Cette division dont Onyemelukwe parle est née souvent de la haine. On remarque que les Hutu voient les Tutsi comme un groupe ethnie inferieur. Le terme du « Cafards » utilisé pour qualifier les Tutsi donne voie à leur anéantissement. Ils sont traités d'animaux ; ceci pour les chosifier et les détruir complètement. L'emploi des catégorisations animales et des métaphores bestiales dérogatoires justifie ainsi l'acte de génocide perpétré contre les Tutsi qui font partie des constituants de la nature. Voici ce qui constitue « un agent provocateur de la destruction de la nature » pour emprunter ces mots à Onyemelukwe(« L'écocritique » 61).

Dans Iyenzi ou les Cafards de Scholastique Mukasonga, nous voyons une expérience personnelle et réelle de l'auteure du génocide rwandais. La connotation d'Iyenzi est bien l'animal. Cette expression dérogatoire est utilisée pour catégoriser les Tutsi. Elle expose une rejette profonde de la part des Hutu dans ces mots : Vite il fallait monter dans les camions. On nous y a entassés comme des chèvres, les uns contre les autres. Il fallait partir immédiatement. Les camions démarrèrent. Au bord de la route, il y avait foule pour regarder passer le convoi. Les gens criaient : « voilà les Tutsi qui s'en

vont » e ils crachaient vers nous en brandissant des marchettes » (8). Cette romans autobiograpique de Mukasonga révèle clairement les intentions des Hutus d'anéantisse complètement les Tutsi.

Dans *L'ombre d'Imana*, Véronique Tadjo nous révéle, sans ambages, comment les bourreaux ont toujours formulé très clairement leur projet d'anéantissement des Tutsi. Elle suit l'anéantissement des victimes dans des lieux de rassemblement et la mise à mort de celles qui sortent de leurs cachettes. Elle se caractérise par des actes de ratissage sur les collines, dans les maisons désertées, dans les décombres des habitations. Au cours de cette phase, les paysans armés par le régime se chargent de vider des localités entières des Tutsi. Tadjo expose que les mesures de sécurité consistent notamment à mettre en place des barrières, à contrôler les cartes d'identité et à mettre à mort tous les Tutsi. L'objectif de ce dispositif est d'exterminer les Tutsi dans un bref délai. Le dispositif de sécurité permet d'impliquer massivement la population civile dans le génocide. Celle-ci, sous le prétexte de l'autodéfense civile, traque les victimes dans diverses cachettes, les achève à coups de machette et de massue. De plus, les bras du gouvernement, les militaires, les gendarmes, les fonctionnaires de l'État, les miliciens incitent la population à participer au massacre, utilisent des armes à feu pour déclencher des massacres de grande envergure. Tadjo justifie cet acte à travers l'expérience de la zaïroise qui raconte son expérience : « Alors quand j'ai entendu des hommes entrer dans la maison j'ai compris qu'enfin j'allais finir ma souffrance puisque je savais qu'ils doivent me tuer. Ils m'on attrapé, je me suis levée mais je ne pouvais même pas le regarder, est-ce que tu es seule ici ? » (*L'ombre* 102).

Plus de 800,000 de personnes ont été tués dans 100 jours. Alors, qui les enterrera? Les cadavres sont dépaillés partout polluant l'environnement. Selon Tadjo « seul les corps que l'on a pu identifier par la suite ont été enterrés selon les rites. Tous les autres sont là, pour témoigner, et n'auront pas de sépulture. Ce sont que des ossements (L'ombre 20). Il va sans dire que l'environnement génocidaire rwandais était gravement dégradé et insupportable après le génocide. On sent, sans doute, l'odeur terrible des cadavres décomposés partout polluant l'environnement. Tadjo révèle cette situation ainsi:

> L'horreur de la terre souillée et du temps qui passe en déposant des couches de poussière. Les os des squelettes-carcasses se désintègrent sous nos yeux. La puanteur infecte les narines et s'installe dans les poumons, contamine les chairs, infiltre le cerveau. Même plus tard, plus loin, cette odeur restera dans le corps et dans l'esprit (*L'ombre* 21).

Voici comment le système écologique est degradé. Tadjo ne tarde pas à dénoncer le génocide comme facteur sociopolitique et historique qui tient à détruire ou à destabiliser le milieu naturel.Tadjo nous révèle aussi comment l'environnement est bouleversé dû aux dégâts créée par le génocide. L'environnement n'est plus rentable et la vie des rescapés sont désormais insupportables. Tout est en désordre et la nature n'est plus rentable. Le bouleversement de l'environnement pose alors grand risque et un effet néfaste à la santé des rescapés. Elle démontre les violences écologiques qu'ont subit le pays rwandais à cause du génocide. Nous remarquons des conséquences négatives du génocide sur l'être humain : les Twa, les Hutu mais surtout les Tutsi.

5.2.2 L'alcoolisme

L'alcoolisme, est l'addiction à l'éthanol contenu dans les boissons alcoolisées. L'organisation mondiale de la santé (OMS) reconnaît depuis 1978 l'alcoolisme comme une maladie et le définit comme des «troubles mentaux et troubles du comportement » liés à l'ingestion fréquente d'alcool éthylique » (10). Cette perte de contrôle s'accompagne généralement d'une dépendance physique caractérisée par un syndrome de sevrage à l'arrêt de la consummation, une dépendance psychique, ainsi qu'une tolérance (nécessité d'augmenter les doses pour obtenir le même effet). La progression dans le temps est l'une des caractéristiques majeures de cette addiction. L'usage sans dommage (appelé usage simple) précède l'usage à risque et l'usage nocif (sans dépendance), puis enfin la dépendance. L'alcool est une substance psychoactive à l'origine de cette dépendance mais elle est également une substance toxique induisant des effets néfastes sur la santé.

Tadjo laisse un message pour tous dans *L'ombre d'Imana* : « Pour moi l'avenir est fait d'un jour après l'autre (…). Quand la guerre est terminée, nous avons cru que tout pourrait enfin revenir à la normale, que tout pourrait repartir sur de meilleures bases. Ne pas refaire les mêmes erreurs » (15). Les peuples rwandais ont un devoir à exécuter et le poids de ce devoir reste sur l'peule du nouveau gouvernement. Il va sans dire que c'est à la lumière de ce point de vue que le gouvernement met en marche toutes les stratégies pour l'accroissement des produits économiques. Toutes ces stratégies adoptées par le nouveau gouvernement rwandais pour améliorer la condition de vie de

ses peuples après le génocide révèle que le pays a l'espoir d'ouvrir une meilleure espace dans laquelle la condition de ses peuples sera améliorée.

L'alcool reste l'un des atouts des bourreaux l'hors du génocide rwandais. Véronique Tadjo révèle comment l'impact de l'alcool pousse les bourreaux du génocide qui sont majoritairement les hutus à massacrer leurs confrères les tutsi sans pitié. Les meurtriers tuent leurs frères en le considérant comme des animaux. Les Hutus n'ont pas de valeur chez les Tutsi. Dans l'approche écocritique, le concept de zoocritique de Rob Nixon dénonce cet acte. Dans un environnement compétitif, l'inferieure devient la victime de la supérieure quand cette dernière le considère comme une espèce différente. Dans L'ombre d'Imana, Tadjo démontre le témoignage d'un jeune meurtrier de cette catégorie :

> Descendre les collines en courant et en chantant, il fallait faire vite, frapper sans savoir vraiment, faire tout en même temps ; couper, frapper avec une machette, un gourdin, une barre de fer, une pioche. Tu frappais parfois tu ne prenais même pas le temps de regarder le sang gicler, a la hâte, le crâne fracassé, les cris qui n'atteignaient pas tes oreilles, mais seulement le bruit des coups de feu tout près et l'odeur forte de la mort qui enivrait les sens et qui prenait tout ce qui avait fait ta vie d'avant (*L'ombre* … 115).

Nous trouvons deux points à analyser dans cette affirmation. D'abord ce jeune meurtrier du génocide ne sait pas en évident la grandeur de son action à cause de l'influence de l'alcool. Deuxièmement l'influence de l'alcool le fait considérer ses victimes comme les

bêtes à tuer. Il est influencé de sorte qu'il n'a plus de sentiment pour ses victimes et il les tue sans relâche : « On nous donnait des gourdins et on disait où frappais ; c'était eux ou bien c'était nous et il n'y avait pas plus de peur que ça c'était eux qui voulait nous tuer, qui allaient un jour nous tuer s'il en restait encore » (*L'Onbre* 115). Nous pouvons analyser cette affirmation du jeune meurtrier du concept de la monoculture de l'esprit, un autre concept écocritique de l'Indienne Vandana Shiva. Selon Shiva, citée par Onyemelukwe : « La monoculture de l'esprit » traite la diversité comme une maladie et crée des structures coécrives visant remodeler notre monde biologiquement et culturellement diversifiée à partir des concepts suivants : classe privilégiée, race et genre d'une seule espèce » (« L'écocritique » 56). En effet, les Hutus croient qu'il vaut mieux terminer la race Tutsi car ils ne veulent plus une société culturellement diversifiée. Les Hutu se méfient également de la race Tutsi de devenir la race privilégiée pour ne pas devenir leur victime à l' avenir « ils allaient un jour nous tuer s'il en restait encore ».

Tadjo se privilégie à nous révéler les activités des bourreaux et meurtrier du génocide rwandais dû à l'influence de l'alcool grâce à sa propre expérience lors de son voyage au Rwanda.

5.2.3 La mort

Dans *L'ombre d'Imana*, Tadjo nous presente Tonia Locatelli, Dian Fossey et Agath Uwilingiyimana comme ceux qui ont subi gravement, la mort tragique. Pour eux, c'est une mort occasionnée par assassinat. Tonia Locatelli est un personnage pré-génocidaire de l'espace rwandais. Elle fut assassinée pour avoir protesté contre l'indifférence des autorités face aux violences interraciales perpétrées contre les Tutsis et

encouragées par les autorités Hutus. Le témoignage recueilli par Pascal Niyonsaba dans son article, atteste la référentialité du personnage à l'univers pré-génocidaire du topos rwandais:

> Ceux qui visitent le site mémorial du génocide de Nyamata ont l'occasion de voir la tombe de madame Tonia Locatelli, et de son épitaphe « Umutaliyanikazi wishwe arashwe tariki ya 09 werurwe 1992 azaze jenoside yakorewe abatusi » ce qui signifie « une italienne victime du génocide perpétré contre les Tutsis qui a été criblée de balles en date du 09 mars 1992 (9).

Sa mention dans le roman, tout comme les lieux de mémoire dans le District de Bugesera à l'image des sites génocidaires et des mémoriaux destinés à conserver les preuves du génocide de 1994, témoignent des tueries orchestrées. Le dernier géolecte dont l'assassinat irradia conflictuellement le topos rwandais est celui de la première ministre Agathe Uwilingiyimana. Cet assassinat fut la goutte d'eau qui déborda le vase, suscitant l'évacuation des ressortissants étrangers et le retrait de la Mission des Nations Unies du Rwanda: "L'évacuation des ressortissants étrangers et le retrait de la MINUAR-Mission d'Intervention des Nations Unies au Rwanda force de maintien de la paix- qui en résultait devient une priorité international" (www.face2faceafrica.com). Le mot évacuation augure d'une atmosphère de crise sans issue, de risques que pourraient encourir les ressortissants étrangers en y demeurant et de violence incontrôlable qui a abouti à ce que l'humanité entière a déploré: plus de 800 000 morts.

Dans *L'ombre d'Imana* rédigé à l'issue de deux séjours au Rwanda, l'écrivain rend compte succinctement de l'horreur du génocide, recueille le témoignage des survivants du drame. Mais son récit est pudique.

> C'est le 15 avril 1994 de 7h30 du matin à 14 heures que le massacre s'est déroulé à Nyamata. Plusieurs milliers de personnes avaient trouvé refuge dans l'église et ses annexes. Des gens occupaient aussi le bureau du prêtre et les locaux administratifs. Beaucoup dormaient à la belle étoile dans la cour, serrés les uns contre les autres. Non loin de là, certains s'installèrent dans une maternité parmi les femmes enceintes et les nouveau-nés. Les autorités avaient demandé à la population de se regrouper: "Rassembler dans les églises et dans les lieux publics, on va vous protéger (34).

Véronique Tadjo évoque ici le drame de Nyamata où plusieurs dizaines de milliers de Tutsis ont été massacrés, "piégés" par les autorités rwandaises, puis livrés à la folie des milices hutues. Les scènes de cruauté sont sommairement évoquées pour respecter la douleur des victimes et mettre l'accent sur le combat des survivants du génocide.

Le mémorial de Nyamata dans lequel les autorités rwandaises ont exposé les ossements des victimes est qualifié de « la mort mise à nu, exposée à l'état brut ». Par l'usage du mythe traditionnel africain, l'écrivain décrit la colère d'un mort privé de sépulture, et à l'instar du devin de son œuvre, s'insurge contre la récupération politicienne du génocide par les autorités rwandaises: "Il faut à présent enterrer les morts

selon les rites, enterrer leurs corps séchés, leurs ossements qui vieillissent à l'air libre, pour ne garder d'eux que la mémoire rehaussée de respect" (*L'ombre…* 89).

La parole revient au revenant, un fantôme parce que les vivants s'isolent dans le mutisme à tel point que les morts viennent frapper à leurs portes pour se faire entendre. La vie mesquine devient l'ordre du jour et les personnages deviennent désorganisés. Véronique Tadjo fait le constat en employant elle aussi la prosopopée: « Le mort frappait aux portes et aux fenêtres, mais elles ne s'ouvraient pas. Il criait : « Pourquoi m'abandonnez-vous ? Je suis maintenant cadavre et vous ne me reconnaissez plus. Ne sentez-vous pas ma présence parmi vous ? » (*L'ombre* 55). Elle va au-delà pour les appeler « Enfants du génocide » (*L'ombre* 98). Leur souffrance continue même après le génocide parce qu'ils sont intérieurement et profondément blessés.

Par ailleurs, l'auteur au cours de son second voyage a pris le soin de visiter les prisons surpeuplées et d'assister au jugement de Hutus accusés de génocide. Elle a ainsi pu recueillir la confession de Froduard, un jeune paysan devenu meurtrier. Un témoignage très circonstancié du drame rwandais et une tentative d'explication de la fulgurance des massacres: la manipulation des populations hutues pressées de tuer tous les Tutsis et les opposants politiques accusés de complicité avec le FPR.

> Dans les meetings, les conseillers disaient: ou bien vous les tuer ou bien c'est vous qui serez tués. (…) A la radio on entendait que la tombe n'était pas remplie et qu'il fallait aider à la remplir. Ils nous disaient: si tu n'es pas sur que c'est un Tutsi, tu n'as qu'à regarder la taille de la personne, sa

> physionomie, tu n'as qu'à regarder son petit nez fin et le casser. Pour finir prenez vos machettes, prenez vos lances, faites-vous épauler par vos soldats. Les agents du FPR, exterminez-les parce qu'ils sont maudits (*L'ombre…* 104).

Outre le rappel des stéréotypes de la propagande du pouvoir hutu, Véronique Tadjo explore la psychologie d'un exécutant du génocide qui apparaît dans le texte, dans une certaine proportion, comme une victime des commanditaires du génocide. En effet l'élite hutue et les principaux responsables des milices *interhamwe* parviendront à fuir le pays en ruine avant même la prise du pouvoir du FPR, laissant les exécutants et les populations hutues à leur sort. Preuve de cette tension entre le FPR et les Hutus globalement suspectés de génocide, le massacre des refugiés hutus dans le camp de déplacés de Kibehio au sud-ouest du Rwanda.

> Quand l'attaque prit fin, les observateurs qui arrivèrent plus tard dénombrèrent entre cinq mille et huit mille morts et des centaines blessés. (…) Après le carnage de Kibehio, dans la région quelque deux cent mille Hutus furent forcés de rentrer chez eux. L'Histoire faisait marche arrière. Les bourreaux devenaient les victimes, les victimes bourreaux (112).

La narration de Véronique Tadjo sans nier la réalité du génocide Tutsi, atteste de l'existence de victimes hutus ramant ainsi à contre-courant de l'histoire officielle marquée par la réduction des Hutus aux génocidaires. Un moment fort de l'écriture car comme en convient Véronique Bonnet, « délicat est le discours sur la partie du peuple

rwandais parfois considérée comme globalement coupable: les Hutus ». L'émotion du génocide n'entraine donc pas chez véronique Tadjo la production d'un discours compassionnel, militant de la cause tutsie. Son œuvre se veut pédagogique: comprendre les mécanismes du génocide afin de conjurer de tels drames. Une motivation plus problématique dans le cadre de la production romanesque.

5.2.4 Echec d'amour

L'amour désigne un sentiment intense d'affection et d'attachement envers un être vivant ou une chose qui pousse ceux qui le ressentent à rechercher une proximité physique, spirituelle ou même imaginaire avec l'objet de cet amour et à adopter un comportement particulier. En tant que concept général, l'amour renvoie la plupart du temps à un profond sentiment de tendresse envers une personne. Toutefois, même cette conception spécifique de l'amour comprend un large éventail de sentiments différents, allant du désir passionné et de l'amour romantique, à la tendre proximité sans sexualité de l'amour familial ou de l'amour platonique et à la dévotion spirituelle de l'amour religieux. L'amour sous ses diverses formes agit comme un facteur majeur dans les relations sociales et occupe une place centrale dans la psychologie humaine, ce qui en fait également l'un des thèmes les plus courants dans l'art.

L'amour entre les personnes, quant à lui, est un sentiment généralement plus intense qu'un simple sentiment amical ou affectueux. Il peut cependant se présenter sous différentes formes et à des degrés d'intensité divers, de la simple tendresse (quand on dit « aimer » les enfants, par exemple) au désir le plus ardent (chez les amants passionnés par exemple). Ainsi, l'amour entre les membres d'une même famille n'est pas le même

qu'entre des amis ou au sein d'un couple d'amoureux. Quand il est ressenti avec une grande intensité et qu'il exerce un fort pouvoir érotique (ou une attirance sexuelle), on parle d'amour « passionnel » ou de « passion amoureuse », utilisant souvent l'image de la flamme ou de la brûlure pour décrire l'effet qu'il exerce sur les sens et l'esprit. Quand cette passion provoque une identification si étroite avec une personne qu'elle tend à unifier les deux amants, on parle d'amour « fusionnel ».

L'amour est relaté à l'émotion. Le petit Robert nous dit qu'une émotion est un mouvement, une agitation, une réaction affective, en général intense. L'amour serait donc un mouvement vers quelqu'un. Deux personnes en mouvement, l'une vers l'autre et dans leur vie respective, peuvent faire durer ce mouvement réciproque à travers les vicissitudes de la vie à deux. Évidemment, l'amour est basé sur l'attraction physique mutuelle. Aimer quelqu'un, c'est vouloir se coller, se toucher, se caresser, s'interpénétrer, se fusionner. Mais, c'est aussi entretenir son désir et le désir de l'autre en conservant une certaine distance.

Dans *L'ombre d'Imana*, Tadjo nous révèle l'expérience des femmes victimisées par leurs amants lors du génocide rwandais. Elle nous révèle une situation pitoyable chez les femmes qui n'arrivent pas à se défendre pendant le génocide. Ces femmes, après avoir subi le tragique du génocide, deviennent de plus en plus traumatisées dû à l'échec d'amour. Le cas d'Anastasie est important à évoquer car cela donne une image évidente d'une femme souffrante qui est trahi par son frère dont elle en a confidence. Tadjo nous démontre l'histoire de la pire trahison d'Anatase violée par son propre frère qui est obsédé d'elle pendant le génocide.

> Ne bouge pas, répéta-t-il, sinon tu vas vraiment le regretter ! Quand il lui écarta les jambes et qu'il entra violemment en elle, elle ne put pas croire que ce qui lui arrivait était réel. Elle n'avait même pas la force de pleurer. Son esprit ne fonctionnait plus. Elee resta prostrée, terrifiée. Elle avait honte. Elle se sentait sale, repoussante. Elle n'existait plus. Comment allait-elle pouvoir se relever ? Faire face aux autres ? Son esprit se détacha de son corps, flotta dans la chambre et se cogna au plafond. Ce fut sa première mort (*L'ombre* 76).

C'est une expérience qui la détruit physiquement et psychologiquement. La trahison qu'elle subit la déconnecter du monde réel. Il ne croit pas que c'est son propre frère qui l'a violé. Cela fait de sa chaire une « prison » et son âme un « étranger » qu'elle ne l'a plus reconnaît (76). Mais ce qui est à remarquer c'est que son frère est amoureux d'elle et il se profite du génocide pour la violer. L'approche psychanalytique nous aide à déceler l'impact psychologique de cet acte sur la vie d'Anastasie à travers la création littéraire de Tadjo. Ce dernier incarne ce que nous avons établi comme caractéristique des évènements psychologique chez la victime : « elle ne reconnaissait plus l'intérieur de son corps, se sentait étrangère à cette masse lourde qui écrasait son esprit » (*L'ombre* 73). Tadjo nous révèle autres effet de l'amour échec et les symptômes chez Anastasie :

> Elle se sentait épuisée avant même d'entrevoir le début de la journée. Elle aurait voulu pouvoir dormir plus longtemps, fermer les yeux plus hermétiquement. Disparaître dans l'oubli, naviguer doucement, se laisser

> emporter par les flots souterrains. Fermer la porte aux murmures de la vie, au tourniquet du temps qui grinçait. Glissement progressif. Perte de conscience (*L'ombre* 73).

Ces pensées d'Anastasie, transmises au lecteur dans une forme de monologue intérieur, démontrent son retrait de la réalité et du temps, sa retraite dans un monde sur, un passé réconfortant. Cela montre qu'une partie d'elle est déjà morte due à son expérience tragique.

5.2.5 La faim

Loué pour ses réussites économiques, le Rwanda fait actuellement face à une crise alimentaire sans précédent depuis plusieurs décennies, et qui touche une partie non négligeable de la population, même si les autorités tentent tant bien que mal de minimiser les faits, en parlant d'une crise mineure, voire isolée. Néanmoins il est prouvé que l'explosion des prix des denrées alimentaires générée par une agriculture en crise met les paysans de nombreuses régions du pays dans une situation insoutenable, au point que ces derniers sont contraints de descendre dans les rues pour exprimer leur détresse. Dans un pays dirigé par un régime répressif, intransigeant contre toute forme de contestation, les manifestations de la faim sont une première et témoignent la gravité de la situation. En effet, il y a quelques semaines un journal de la diaspora rwandaise de Belgique rapportait les émeutes qui se sont déroulées dans le district de Gatsibo à l'est du Rwanda où la population, acculée par la famine, s'est rendue en masse au siège du district pour réclamer à manger. Au pied du mur, le responsable du district, Joseph Munyaburanga, s'est sauvé in extrémis, échappant de justesse aux échauffourées qui

opposaient manifestants de la faim et services de l'ordre. Ces derniers tentaient d'empêcher les contestataires de rejoindre le siège du district et de s'y rassembler. Certains avaient marché plus de 40km pour arriver sur les lieux, et beaucoup sont restés sur place durant plusieurs jours.

Tadjo nous révèle que l'un des produits insupportable de la guerre est la faim. La romancière révèle que : « parfois même, la nuit, une mère de famille entrainait ses enfants dans les moissons des victimes pour les piller et fouiller les cadavres afin de leur prendre tout ce qu'ils pouvaient avoir de précieux, d'autres parcouraient les secteurs accompagnées de leur fils assassins » (*L'ombre* 114). On dirait que c'est la faim qui pousse ces gens à s'engager dans un tel acte. Les gens trahirent leurs voisins à cause des gains matériaux. Certains prennent l'argent des morts : « elles ont pris l'argent des morts, les bijoux des femmes tombées, leurs habits. La plupart des victimes des massacres étaient dépouillées, laissées entièrement nues » (*L'ombre* 114). Il parait qu'outre voler l'argent des victimes, les vivants ont besoin de cet argent pour gérer la vie dans la condition méprisante qu'ils se trouvent.

5.2.6 Abandon des rescapés

Ces rescapés éparpillés à la diaspora racontent eux-mêmes leurs témoignages du génocide qui rappellent ceux de la Shoah au niveau psychologique. Jean Hatzfeld a décrit dans trois livres les conséquences vécues par la population rwandaise. La vie des rescapés, puis celle des tueurs qui montrent à quel point le travail génocidaire était vécu et organisé comme une sorte de service public, doublé de pillages et de répartition des butins. Enfin il a montré la difficulté de cohabiter à nouveau après le génocide entre

tueurs et rescapés, la façon dont la volonté politique de réconciliation est ressentie par les uns et les autres.

Akeza est un des rescapés de la torture qui résulte du génocide. Elle se souvient souvent de ce qui s'est passé ce jour-là elle devient malade: « Soudain, comme une tenture qui se déchire brutalement, lui revient à l'esprit le souvenir du carnage. Elle revoit les silhouettes s'effondrer dans la nuit, elle entend les cris de douleur. Elle se sent affaiblie et malade. Elle vomit » (123).

Selon Tadjo :

> Ils sont la blessure qui pourrait faire mourir encore une fois le pays car leur souffrance est amère et leur avenir ne va pas plus loin que le bout de la rue. Ils grandiront la rage au ventre et qu'importe l'appartenance, la vie n'est pas chère, la vie ne vaut pas grand-chose. Mourir n'est pas une grande grosse affaire puisque ça se fait au bord de la route, dans la poussière ou la boue (*L'ombre* 105).

Nous voyons de cet extrait, la souffrance des victimes du génocide rwandais. On dirait que ces victimes ne considèrent plus l'importance de la vie car pour eux la vie ne sert à rien à cause de l'expérience qu'ils ont subis pendant le génocide. Il parait que ces gens ébahis ont tout perdu et ils mènent désormais la vie comme des rescapés.

Nous constatons que les hommes, qui transmettent l'ethnie, étaient la cible prioritaire des tueurs. Il y a donc un nombre important d'orphelins et de veuves. Les femmes sont majoritaires parmi les rescapés et souvent seules survivantes de leur clan. Leur situation financière est aujourd'hui très précaire dans un pays où la sécurité

socialeest exclusivement prise en charge par la famille. La situation des femmes dont les maris sont emprisonnés en raison de leur participation au génocide, ou toujours en exil, n'est pas meilleure.

> Ils sont enfermés dans des prisons surpeuplées ou pire dans des cachots communaux installés dans d'anciens locaux administratifs ou scolaires. Là, ils ne sont pas nourris. Ce sont les familles qui doivent le faire. Les femmes ne peuvent plus travailler. Elles doivent passer leur temps à chercher de la nourriture. Elles n'ont personne pour les aider à cultiver les champs. Les enfants ne vont plus à l'école. Les jugements sont longs et les paysans ne comprennent pas très bien la procédure, les conséquences de verdicts (*L'ombre* 121)

Nous constatons que l'autorité chargée des jugements ne considère pas la condition de ces femmes et leurs enfants. Cela révèle que la suite du génocide a encore un effet négatif sur la vie des peuples rwandais. Prunier nous fait savoir à partir de ce point de vue que peu d'orphelins ont pu être pris en charge par l'État, pour les mêmes raisons que ci-dessus. À la fin du génocide, il n'était pas rare que des orphelins de plusieurs familles se regroupent et que l'aîné du groupe assume le rôle des parents manquants. La majorité de la population est d'ancienne dénomination Hutu. Certains se sont élevés contre le génocide, d'autres, par peur de représailles, n'ont pas lutté activement contre l'idéologie génocidaire, d'autre encore l'ont approuvée. La « cohabitation » entre anciens Tutsi et Hutu est donc parfois marquée par des heurts plus ou moins violents. Quelques

assassinats de témoins du génocide sont encore régulièrement signalés, notamment dans le sud-ouest du Rwanda (Prunier 257).

L'une des armes de prédilection contre les femmes tutsies comme, malheureusement, dans nombre de conflits a été le viol. Des milliers de femmes et de petites filles ont été violées avant d'être soit tuées, soit laissées en vie et, dans ce cas, passibles de transmettre le virus VIH à leurs éventuels futur mari et enfant(s). Les associations de rescapés (Ibuka 23) ont déploré que les femmes contaminées qui témoignent au Tribunal pénal international pour le Rwanda ne reçoivent aucun soin. Véronique Tadjo semble dénoncer l'échec du gouvernement rwandais à reontruire les rescapés rwandais dans le post-génocide Rwanda.

5.2.7 La pauvreté et la misère

Selon l'usage le plus courant, la pauvreté caractérise la situation d'un individu qui ne dispose pas des ressources réputées suffisantes pour vivre dignement dans une société et son contexte. La société lui fournit une assistance, ou devrait lui fournir une assistance, pour tenir son rang. Insuffisance de ressources matérielles affectant la nourriture, l'accès à l'eau potable, les vêtements, le logement, ou les conditions de vie en général. Mais également insuffisance de ressources intangibles telles que l'accès à l'éducation, l'exercice d'une activité valorisante, ou encore le développement personnel.

Cette situation non-désirable et génératrice de souffrance touche des personnes isolées ou des groupes, des segments de population dans les pays développés, une proportion importante de la population dans certains pays développés, et la majorité de la population des pays les moins avancés, en Afrique notamment. Des analyses

économiques et des débats portent sur la mesure de la pauvreté, ses causes, et les moyens à mettre en œuvre pour la réduire : économie du développement, aide sociale, contrôle des naissances, etc.

Les termes misère, précarité sont généralement des termes voisins ou connexes de la notion de pauvreté. La pauvreté, prend un sens différent, voire vertueux, dans un contexte religieux ou spirituel : Ainsi le *vœu de pauvreté* dans des ordrescatholiques, défini comme la volonté d'être plus libre par la renonciation aux « biens matériels », afin d'être en position optimale d'écoute et de rencontre avec Dieu et le prochain. Charles Péguy a particulièrement insisté sur la différence profonde entre pauvreté et misère. Onyemelukwe donne une definition comprehensive de la pauvreté comme : « the condition where an individual lacks money or means to live comfortably. The societies depicted in the study texts are such where the generality wallow in abject poverty » (*Violence* 166). Elle expose que la pauvreté est l'un des produits de la corruption des leaders des pays africains.

Il va sans dire que les facteurs majeurs qui incitent le génocide rwandais sont la corruption et la mauvaise gouvernance de part de l'autorité rwandaise. Selon les informations obtenues par France 24, le gouvernement a délibérément manipulé son dernier rapport officiel sur la pauvreté dans le pays. En effet, l'organisation privée *Oxford Policy Management* (OPM) établit régulièrement des données statistiques sur la situation socio-économique du Rwanda. Dans un récent rapport sur les conditions de vie des ménages couvrant la période 2013-2014, les faits auraient été altérés par le gouvernement rwandais qui se charge de la publication officielle des statistiques économiques.

Ainsi *L'ombre d'Imana* est un roman qui parle aussi de la pauvreté des rwandais après le génocide. Véronique Tadjo décrit en quelques lignes bouleversantes la pauvreté des enfants de Kicukiru qui sont tous orphelins qui passent leurs journées dans les rues en cherchant de quoi manger. Ces enfants sont obligés de s'engager dans l'acte du génocide pour pouvoir gérer la vie. Ceux sont eux que la romancière appelle les enfants du génocide. Elle transmet le même message ainsi : « Enfants du génocide, ils sont la blessure qui pourrait faire mourir encore une fois le pays car leur souffrance est amère et leur avenir ne va pas plus loin que le bout de la rue. Ils grandissent la rage au ventre [...] ils sont les plaies ouvertes de la mémoire, le mal qui suppure » (*L'ombre* 100). Elle ajoute que : « De loin la ville semble avoir tout oublié, tout digéré, tout ingurgité » (*L'ombre* 19). Cependant, personne « ne parvient à effacer le passé de leur mémoire » (*L'ombre* 86). Il y a donc un bon nombre d'orphelins et de veuves. Les femmes sont majoritairement parmi les rescapés et souvent survivantes. Leur situation financière est actuellement très précaire dans un pays où la sécurité sociale est exclusivement prise en charge par la famille. La situation des femmes dont les maris sont emprisonnés en raison de leur participation au génocide, ou toujours en exil, n'est pas meilleure. Peu d'orphelins ont pu être en charge par l'Etat, pour les mêmes raisons que ci-dessus.

La pauvreté et la misère tue naturellement leur espoir pour évoluer même dans leur formation académique. Nous voyons ceci quand Tadjo cède la parole à un étudiant, lui-même hutu mais ayant une mère tutsie, qui fréquente l'université un groupe d'amis mixte : « Nous choisissons les amis que nous voulions et personne n'y trouvait à redire. Je n'avais jamais demandé à mes camarades de quelle ethnie ils étaient. Nous parlions la même langue, portons les mêmes noms, avions les mêmes préoccupations, à quoi cela

aurait-il servi ? » (123). Même si cette camaraderie ne dure finalement pas au-delà du génocide, elle est caractéristique d'un enfant qui est choqué par une société pauvre et déstabilisée.

Dans *L'ombre d'Imana*, un étudiant souligne l'emprise absolue du souvenir, qui risque d'entraver la réconciliation dans le pays :

> Plus personne ne veut porter cette mémoire trop lourde. Les rescapés sont là pour rappeler le passé et on voudrait qu'ils ne soient plus sur le devant de la scène afin que le pays puisse se reconstruire plus vite, que l'argent revienne. Les survivants gênent, les prisonniers gênent. On veut figer les souvenirs par des monuments en pierre (125).

Ce personnage est gêné de sorte qu'il ne voie aucun espoir pour son pays dû à l'ampleur du génocide qui s'est déroulé au Rwanda. L'enfant souhaite mener une vie normale dans un pays où il aura la paix, l'unité et l'amour pour autrui. Mais pour lui le souvenir du génocide est en effet revive à chaque instant par les mémoriaux où l'on voit des tombes ouvertes remplies de crânes et de monceaux de cadavre en décomposition, des corps devenus « lieus de témoignage » (Karegeye 754). L'expérience de l'enfant étudiant nous fait rappeler la situation du personnage Venant dans *Murekatete* d'Ilboudo Monique. Et tant que rescapés du génocide, Venant n'arrive pas à gérer ses ennuis. Il dépeint un changement radical dans la conduite de ce personnage masculin qui décide de trouver un moyenne de gérer sa condition misérable. Lorsque le couple entreprend son pèlerinage et est confronté à des tas d'os et de squelettes, son contrôle soigneusement construit se

désintègre complètement. Il commence à boire lourdement pour pouvoir surmonter sa trouble dans une condition misérable. Ilboudo incarne se personnage pour démontrer la lourdeur de la pauvreté et la misère qui sont les produite primordiaux de la guerre.

Nous remarquons de cet extrait que la guerre n'apporte jamais une condition favorable. L'ampleur des dégâts engendre la pauvreté qui ravage les gens en question. Donc, il est bon de souligner que, généralement, la plupart des crises économiques en Afrique sont dues à des conflits incessants. Tout revient aux dirigeants. En outre, l'Afrique sous-saharienne est réputée d'être une scène des guerres constantes depuis l'indépendance. Il y a des arguments qui reposent sur la preuve que, dans des pays africains, certaines élites de la classe politique manipulent le peuple, en soulevant des préjugés contre d'autres groupes ethniques pour gagner le soutien du peuple et atteindre principalement leurs intérêts personnels. Le cas du génocide Rwanda fait l'un de ces preuves. Les conséquences des conflits politiques constants consistent en la pauvreté, l'augmentation de la mortalité humaine, l'insécurité personnelle, la dégradation de l'environnement, le manque de participation à la politique, le déplacement d'une grande partie de la population et la fuite des cerveaux, entre autres.

Concluons en disant qu'n marge de la guerre, la question de l'enfance en Afrique est remise-en-cause. À cause de la hiérarchisation sociale bien visible dans le tiers monde, il y a toujours une classe qui croupit dans la pauvreté et une petite élite se réjouit des ressources des pays. Avec l'urbanisation, il y a la naissance des enfants de la rue. C'est au sein de cette population qu'il y a des mendiants, de petits criminels et ils restent toujours dans pauvreté comme Tadjo peint dans *L'ombre d'Imana*.

5.2.8 La maladie

La plupart des victimes de la guerre décèdent des suites d'une maladie contagieuse et non à cause des violences. Pendant les guerres civiles, les programmes de santé publique destinés à prévenir et à lutter contre les maladies ne peuvent pas être mis en œuvre. Les conséquences ne se limitent pas aux habitants du pays en guerre, elles s'étendent par-delà les frontières. Ainsi, Rwanda n'a pas signalé de cas de poliomyélite depuis le génocide mais doit poursuivre son programme de vaccination de masse dans ses régions frontalières avec le Zaire comme signale Wendo Grenet.

À la fin du génocide, une épidémie de choléra éclate dans les camps de réfugiés hutus au Zaïre. Cet épisode, qui a été fortement médiatisé, a souvent été lié au génocide. La maladie affecte une grande partie d'enfants qui meurent à base quotidienne sans aucun soin médical. Dans *L'ombre d'Imana*, nous trouvons que l'une des armes de prédilection contre les femmes Tutsi est le viol. Des milliers de femmes et de petites filles ont été violées avant d'être tuées. Les violeurs ont donc fait proliférer le sida. Des jeunes filles de 18 ans sont aujourd'hui contaminées parce qu'elles ont été violées a 7 ans par des soldats des forces armées rwandaises. Tadjo dévoile ce phénomène clairement quand elle peint la situation d'Annonciata, la femme de Karl qui attrape le sida à la suite d'un viol pendant le génocide : « En désespoir de cause, Karl emmena sa femme chez un docteur qui lui avait été recommandé. Tests, prise de sang, radio. Attente. Annociata avait le sida » (*L'Ombre* 85). La condition actuelle d'Annonciata rend la vie conjugale entre elle et Karl son mari de plus en plus difficile. Le souci de continuer à vivre avec sa femme qui a le sida domine son esprit et il ne parvient pas à effacer la vie de passer de son mémoire :

> Le quotidien revient. Il leur fallait réapprendre à vivre ensemble. Avec le temps, Karl réalisa pourtant qu'il avait perdu sa campagne, la mère de ses enfants. Annonciata, la femme qu'il avait connue et aimée. Celle qui l'avait séduit par son énergie et sa gaieté n'était plus que l'ombre d'elle-même (*L'ombre* 84)

Karl veut se punir et s'imposer une loi qui le gardaient la barrière d'elle. Il se blâme et ne veut pas se pardonner de cette catastrophe qui tombe sur sa femme. Il se nerve de ne pas sauver sa femme de cette catastrophe pendant le génocide. Ce caractère traumatique manifesté par Karl révèle le dépérissement graduel de sa vie quotidienne.

Certains hommes se profitent de la maladie des femmes victimes pendant le génocide pour satisfaire leur désir sexuel. Ils jouirent du corps de ces femmes traumatisées et qui souffrent des maladies psychologiques : « Elle se sent coupable d'être vivante. La sensation de Justin sur son corps est toujours présente. Elle s'attend à le voir et à le sentir couché près d'elle dans son lit quand elle s'éveille » (*L'ombre* 74). La viole sexuelle augmente la souffrance de ces femmes. Elle subit le cauchemar, la douleur d'avoir perdu beaucoup de ses proches suivant le trauma qui résulte de génocide. La plupart des victimes vit pitoyablement dans la misère. La romancière fait l'illustration d'une autre situation pitoyable d'une femme déconnectée qui n'a pas du choix à vivre avec un criminel. L'histoire d'une femme qui est devenue amante d'un homme qui avait tué son fils unique pendant le génocide. C'est très bizarre. Le narrateur-auteur nous fait voir cette absurdité de cette manière :

> Une femme veuve vivait seule dans sa maison. (…), elle avait vu son voisin tuer son fils unique. Un jour, elle tomba gravement malade. Elle pensa qu'elle allait mourir. Et ce fut cet homme-là, infirmier de profession, qui vint la soigner. Il s'occupa d'elle pendant plusieurs jours. A force de soins, elle finit par se rétablir. Au fil de ses visites, un amour naquit entre eux. La veuve se donna à lui (*L'ombre* 49-50).

Voici une des situations absurde dans le roman. La question que l'auteur semble poser par narrer cette histoire absurde est de savoir « comment peut-on vivre avec l'homme qui a tué son fils unique ? » Si c'est à cause du fait que cet homme-là l'a soignée, où avait-elle gardé la mémoire de la violence subi auprès de cet homme ? De fait que cette situation est évidemment absurde, nous réalisons que la femme souffre également d'une maladie mentale.

5.3 Conclusion

Véronique Tadjo nous montre à travers ce roman que les leaders africains ont échoué dans leur rôle. La conséquence de cet échec est la souffrance imprévue des citoyens. Le cas de Rwanda raconté dans le roman montre que l'Afrique postcoloniale n'a pas mis sur place les programmes pour aider les citoyens. Ce que font les leaders de ce pays est impalpable au développement du continent. L'auteur n'est pas content de la manière dont ces dirigeants traitent les masses. Voilà qu'elle met à nu les conséquences nocives du génocide provoqué par l'incapacité des dirigeants afriains à bien gérer leurs pays, entre autres.

CHAPITRE SIX

TRAUMATISME : CAUSES ET CONSEQUENCES DANS LES ŒUVRES DE BASE

6.0 Introduction

L'un des effets du génocide rwandais tel que Véronique Tadjo nous les rapporte dans les œuvres en étude est le traumatisme. Les œuvres romanesques de Véronique Tajo abordent la notion du traumatisme dans une perspective postcoloniale en démontrant comment le phénomène détruit sans relâche, la vie des Africains dûs aux causes insupportables provenant de la société. Les structures de ces romans révèlent également comment le traumatisme se manifeste en mettant la violence provoquée par la guerre au premier rang parmi les diverses causes. Outre Véronique Tadjo, d'autres écrivains de la littérature africaine ont aussi fait la représentation du traumatisme dans leurs romans. Tierno Monénembo, par exemple, décrit dans *L'aîné des orphelins* des petits enfants qui ont assisté au massacre de leurs parents et qui depuis, ne peuvent plus qu'émettre des sons inarticulés. C'est la seule réponse à des actes innommables que la conscience ne peut admettre. Les textes littéraires vont alors reproduire par des moyens divers qu'il convient d'explorer l'écriture du trauma mais aussi l'écriture de la résilience.

L'expérience traumatique du génocide rwandais a régulièrement donné lieu à une écriture fortement marquée par le malheur. L'écrivaine ivoirienne Véronique Tadjo retrace ainsi dans *L'ombre d'Imana* les différentes expériences des victimes. L'expérience qui a fait basculer certains personnages est bien décrite à la précision.

Nous trouvons également des témoignages qui émanent de quelques personnages et de nombreuses histoires capturant un moment de la vie des individus, donnant un aperçu des ombres de la vie et de la mort. Nous abordons le traumatisme chez les femmes, les enfants et les hommes, qui sont victimes du génocide rwandais selon que le dépeint dans les œuvres en étude de Véronique Tadjo. Nous constatons que des personnes qui ont été exposées à des événements comme attaque terroriste et génocide, par exemple, sont non seulement blessées dans leur chair mais aussi dans leur état mental. Alors, nous focalisons sur les protagonistes traumatisés pour exposer comment le phénomène a détérioré la mentalité des personnages qui en sont victimes.

6.1 Causes du traumatisme chez les personnages de Véronique Tadjo

La description que fait Véronique Tadjo dans son récit fictif avec ses multiples manifestations telles que la violence, le viol, l'assassinat, et la guerre capture le caractère fondamentalement et intrinsèquement négatif du traumatisme dans *Reine Pokou* et *L'ombre d'Imana*. Dans *Reine Pokou,* Tadjo nous expose l'impact de la mort d'enfant unique de la reine Pokou. Après avoir sacrifié son enfant pour la victoire de son peuple pendant la guerre, Pokou devient de plus en plus traumatisée. Dans *Loin de mon père*, publié en 2010, il s'agit de l'histoire d'une rencontre entre deux mondes et deux manières de vivre et de mourir; c'est aussi une chronique de bonheur et de chagrin enracinée dans la réalité de métissage et qui est la cause fondamentale du traumatisme. La vie de Nina est un cas typique, une vie douloureuse de la rencontre entre les différentes cultures et espaces, l'histoire et la géographie. Une mère française et un père ivoirien: mère patrie versus patrie. Nina a du mal à comprendre la Côte d'Ivoire qu'elle connaissait

auparavant à cause de la guerre civile. En même temps, elle doit faire face à la longue ombre de son père, le célèbre médecin Kouadio Yao, qui vient de mourir, et dont Nina commence à découvrir peu à peu les secrets troublants. Le pays est au milieu d'une crise politique violente, mais les vieux rituels de deuil restent inchangés. On remarque qu'à l'exception de la mort de son père, le complexe d'infériorité traditionnelle empire le traumatisme de Nina.

Dans *L'ombre d'Imana*, La jeune femme zaïroise qui ressemblait à un Tutsi témoigne du meurtre d'un homme dont la gorge est fendue devant de sa maison; le meurtre de sang-froid de son bébé; et souffre de viol collectif tout en inconscient. Cette brutalité déshumanisante permet au lecteur d'apprécier l'étendue d'animalité à laquelle les auteurs avaient coulé. Anna-Marie de Beer résume les facteurs au cœur du génocide, citant la question de l'identité comme l'un des plus fondamentaux. Le discours de division de la rivalité hutu et tutsi qui cherchait à élever un groupe ehnique sur l'autre; la question d'ehnicité des deux identités et bien sûr, l'influence de la colonisation sur la psyché africaine sont les causes fondamentales du traumatisme chez les personnages.

6.2 La manifestation du traumatisme dans les romans de base

Véronique Tadjo présente le traumatisme de différentes manières dans les quatre romans de notre étude.

6.2.1 Femmes traumatisées

Dans *L'ombre d'Imana*, Tadjo nous dépeint l'expérience des femmes victimes du génocide rwandais. Elle nous dévoile une situation pitoyable chez les femmes qui n'arrivent pas à se défendre pendant le génocide. Ces femmes, après avoir subi le

tragique du génocide, deviennent de plus en plus traumatisées. Le cas d'Anastasie est important car cela donne une image évidente d'une femme traumatisée. Tadjo nous démontre l'histoire de la pire trahison d'Anastasie violée par son propre frère qui est obsédé d'elle pendant le génocide.

> Ne bouge pas, répéta-t-il, sinon tu vas vraiment le regretter ! Quand il lui écarta les jambes et qu'il entra violemment en elle, elle ne put pas croire que ce qui lui arrivait était réel. Elle n'avait même pas la force de pleurer. Son esprit ne fonctionnait plus. Elle resta prostrée, terrifiée. Elle avait honte. Elle se sentait sale, repoussante. Elle n'existait plus. Comment allait-elle pouvoir se relever ? Faire face aux autres ? Son esprit se détacha de son corps, flotta dans la chambre et se cogna au plafond. Ce fut sa première mort (*L'ombre* 76).

C'est une expérience qui la détruit physiquement et psychologiquement. Elle est traumatisée et n'arrive plus à se connecter avec le monde réel. Elle croit pas que c'est son propre frère qui l'a violée. Cela fait de sa chaire une « prison » et son âme un « étranger » qu'elle ne l'a plus reconnu (76). La création littéraire de Tadjo sur l'expérience du viol incarne ce que nous avons établi comme caractéristique des évènements traumatiques et les symptômes du personnage correspondent à ceux d'une victime qui a survécu au traumatisme : elle ne reconnaissait plus l'intérieur de son corps, se sentait étrangère à cette masse lourde qui écrasait son esprit (*L'ombre* 73). Tadjo nous révèle autres symptômes chez Anastasie :

> Elle se sentait épuisée avant même d'entrevoir le début de la journée. Elle aurait voulu pouvoir dormir plus longtemps, fermer les yeux plus hermétiquement. Disparaître dans l'oubli, naviguer doucement, se laisser emporter par les flots souterrains. Fermer la porte aux murmures de la vie, au tourniquet du temps qui grinçait. Glissement progressif. Perte de conscience (*L'ombre* 73).

Ces pensées d'Anastasie, transmises au lecteur dans une forme de monologue intérieur, démontrent son retrait de la réalité et du temps, sa retraite dans un monde sur, un passé réconfortant. Cela montre qu'une partie d'elle est déjà morte due à son expérience tragique.

Outre l'expérience d'Anastasie, Tadjo révèle également la situation de Joséphine la jeune Zaïroise qui a une identité confondue: « Joséphine n'a pas voulu me dire si elle était hutue ou tutsie (sic). J'ai eu honte de lui avoir demandé » (*L'ombre* 118). Le roman incorpore aussi le témoignage de la jeune Zaïroise qui passe pour une Tutsi en raison de son physique, et qui sera violée par des miliciens. Joséphine qui vivait au Rwanda avec ses familles devient victime des miliciens pendant le génocide. Le viol qu'elle a subi la rend traumatisée. Elle a failli se tuer à cause de sa condition traumatisée : « je suis restée près de la route, je cherche, je cherche comment je vais faire pour me tuer, je veux prendre mon foulard pour serrer mon cou… » (*L'ombre* 103). A part le viol, elle a perdu son enfant et son mari au génocide. Pour Joséphine, ce n'est pas la peine de continuer à vivre parce qu'elle a tout perdu. Nous remarquons de cette intention de Joséphine que le traumatisme peut mener les victimes à commettre le suicide. Elle déclare : je suis trop

fatiguée je veux mourir j'ai déjà assez souffert à cause des choses que je vois et à cause de mon enfant et à cause de mon mari » (*L'ombre* 103). Joséphine est déraillée psychologiquement à cause de son état traumatique. Véronique Tadjo décrit la rencontre avec Joséphine, qui dénonce l'indifférence de la politique aux tourmentes des familles de génocidaires obligées de nourrir leurs proches en prison : « Les femmes ne peuvent plus travailler. Elles doivent passer leur temps à chercher de la nourriture. Elles n'ont personnes pour les aider à cultiver les champs. Les enfants ne vont plus à l'école » (*L'ombre* 121). Cet extrait illustre puisqu'à quel point la situation post-génocidaire au Rwanda a ébranlé le système de justice et disloqué une société entière où les femmes se trouvent contraints dans un état traumatique.

Véronique Tadjo est psychologiquement et physiquement connectée avec le mémorial du génocide rwandais. L'une des mémoriaux très remarquables qu'elle a présentés dans *L'ombre d'Imana* est celui de l'église Nyamata. L'Eglise contenait les restes de plus de 20.000 personnes qui s'y étaient réfugiées, majoritairement des femmes et des enfants. Les génocidaires ouvriraient la porte à la grenade et armés de machettes et de gourdins assassinaient 10.000 êtres humains. Les églises deviennent les lieux de massacres imprégnées du sang des victimes. On y trouve aussi le cercueil qui contient la dépouille de Thereza Mukandoli. Une belle femme connue dans toute la région. Elle était violée par plusieurs génocidaires, qui l'ont achevée après avoir planté un pieu dans son sexe. Après avoir visité le mémorial de Nyamata dans le cadre d'une résidence d'écrivain, la romancière Tadjo se connecte à cet événement et raconte le calvaire de Thereza :

> On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement écartés. Son corps est penché sur le côté. On dirait un énorme fœtus fossilisé. Elle a été déposée sur une couverture souillée, devant des cranes bien rangés et des ossements éparpillés sur une natte. Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque. On peut voir l'entaille que l'impact a laissée. Elle porte encore une couverture sur les épaules mais le tissu est maintenant incrusté dans la peau. Elle est là pour l'exemple, exhumée de la fosse où elle était tombée avec les autres corps. Exposée pour que personne n'oublie. Une momie du génocide. Des bouts de cheveux sont encore collés sur son crane (*L'ombre* 108).

Cet événement mémorial de Nyamata est ainsi devenu, selon Franck Baku, « le symbole de la cruauté envers les femmes » (www.panosparis,org/fr). Tadjo nous expose l'ampleur des violences commises contre les femmes durant le génocide et le trauma que les rescapées subissent plutôt dans leur vie. Le narrateur de *L'ombre d'Imana* regrette ainsi : « L'histoire (Fasse) marche arrière. Les bourreaux deviennent des victimes, les victimes bourreaux. Comme si la violence ne cessait d'engendrer la violence » (*L'ombre* 129). Alors, comment faire pour effacer cet esprit de violence chez les victimes traumatisées? Cette mise en interrogation dépeint que le tragique de l'événement génocidaire est permanemment née dans l'esprit des victimes et ils le trouvent difficile d'effacer le mémoire de crânes et de squelette provenant du massacre. Ce mémoire de crâne et de squelette des morts deviennent un monument national chez la vie des rescapés dans la société rwandais. C'est pour cette

raison que Claudine Vidal soutien que « telle exposition de squelettes ne fait pas l'unanimité parmi les rescapées tutsie (sic) » (28).

Dans *Reine Pokou,* Tadjo parle d'une histoire de sacrifice humain pour que l'abondance demeure dans le pays. Elle raconte cette légende que chaque éleve ivoirien a assimilée dans son parcours scolaire. Suite à une succession qui tourne mal, une princesse Ashanti- Abraha Pokou fuit avec ses fidèles l'armée régulière qui a ordre d'éradiquer toute forme d'opposition au nouveau souverain. Elle se retrouve face au fleuve Comoé, limite naturelle qui demeurera infranchissable selon les oracles, si elle ne donne pas son fils en sacrifice. Elle donne son fils unique. Le fleuve s'ouvre, l'avale le digère puis le peuple traverse et se place sur l'autre berge à l' abri de la furie de l'armée sanguinaire à leurs trousses : « Ba-ou-li ! ", "Ba-ou-li !" dit la désormais reine Pokou : l'enfant est mort»(*Reine* 35). Abraha Pokou est traumatisée à cause de la mort de son enfant. Elle doit sacrifier son enfant pour sauver son peuple : « La reine portait son enfant dans les bras. Elle le poussait contre sa poitrine, murmurant des mots doux, fredonnant des berceuses pour apaiser la peine d'une si longue marche » (*Reine* 37). « Et lorsqu'elle regarda son fils recroqueville sur son lit d'herbes fraiches, elle comprit qu'elle était condamnée. Le temps n'allait plus jamais changer. Elle demeurait enfermée dans sa solitude immense, emmurée pour le restant de sa vie » (*Reine* 37).

Nous constatons de ce passage que malgré qu'Abraha Pokou soit un personnage épique, elle souffre aussi l'impact du traumatisme de son enfant unique qui est sacrifié pour sauver son peuple. La romancière montre clairement ce scénario pour parler du

traumatisme qui provient du sacrifice dans cette légende. Elle s'attèle a réécrire l'histoire, refonder le mythe ou lui donner une issue moins convenue.

Dans *champs de bataille et d'amour* Tadjo dévoile la situation d'Aimée dans la relation amoureuse avec Eloka. Cette relation amoureuse rend Aimée émotionnellement instable. En tant que blanche vivant en Afrique avec son amour Eloka, elle soufre sans ambages la différence d'une couleur de peau. Cette situation va rompre son amour avec Eloka :

> Quelque chose en elle avait touché le fond. Fatiguée. La solitude s'enroulait autour d'elle. Elle ne pouvait penser qu'en termes de désert et de stérilité. Une oppressante immobilité. Toute la nuit, elle n'avait pas dormi près de lui sans jamais étendre son bras, rouler dans sa direction, sentir son haleine ou la chaleur de son corps. Elle était restée blottie dans son coin, recroquevillée dans la position du fœtus et avait dormi comme on cherche l'oubli (*Champs* 160).

Nous trouvons de cette citation la difficulté de garder l'amour dans un environnement dont le quotidien est bouleversant. Aimée n'arrive pas à supporter l'attitude de son amant qui l'ignore pour plaire à son peuple africain. Elle subit une solitude très intense, les difficultés de l'amour et son impuissance face aux maux de l'Afrique. Tous ces facteurs conduit Aimée à avoir un échec d'amour comblé par le traumatisme.

De la même façon, la romancière parle du traumatisme chez le personnage Nina dans *Loin de mon père*. Nina qui vit en France depuis des années revient en Côte

d'Ivoire, son pays natal, pour y enterrer son père et organiser ses funérailles. Elle subit une solitude intense face à la famille, aux parents, aux amis et aux voisins : « Elle regretta immédiatement d'avoir parlé ainsi. Leur séparation avait été très amère » (*Loin de* 92). Nous trouvons que le pays qu'elle a quitté si longtemps lui échappe. Les règles de la tradition et les usages lui restent obscurs. Nina le trouve difficile à trouver une attitude convenable face aux comportements des uns et des autres : « elle a eu des difficultés à se remettre à la tâche » (*Loin de* 93). Dans cet ouvrage, Véronique Tadjo peint le traumatisme des femmes africaines occasionnées par des situations insupportables.

Dans la narration des histoires des enfants, des hommes et des femmes, Véronique Tadjo souligne les divers symptômes de la mémoire traumatique et l'expérience de la mort et du viol, car ils se manifestent non seulement dans leurs corps physiques, mais aussi dans leurs relations et leurs esprits. Dans *L'ombre d'Imana* ces symptômes sont transmis à travers les stratégies textuelles du monologue qui démontre la condition dégradante des victimes pour articuler leur expérience. Nous découvrons que la capacité de passer d'une position de survie à vivre pleinement est influencée par des facteurs tels que la possibilité de verbaliser l'expérience, la structure de soutien social et la capacité de la société à écouter de manière appropriée à ces histoires. Le récit de Tadjo, basé sur sa propre expérience, revendique la subjectivité de la victime et lui permet de se relier à l'humanité par la narration.

Il est significatif que la situation de Karl, Annonciata et Anastasie, Aimée et Nina reste symbolique car elle représente de manière appropriée, l'expérience des nombreux survivants que les écrivains n'ont pas encore évoqués. Brison affirme que la société vit avec l'insupportable «en pressant ceux qui ont été traumatisés d'oublier et en rejetant les

témoignages de ceux qui sont forcés par le destin à se rappeler» (49). Ainsi, l'expérience de restauration de la vie de récupérer et de refaire le soi qui a été défait, détruit, brisé par un traumatisme doit être accordée beaucoup d'intérêt. Alors, dans les mots de Van Alphen: « L'expérience de la mort continue » (35).

6.2.2 Enfants traumatisés

Nous constatons, à partir de la lecture de *L'ombre d'Imana* que comme les femmes, les enfants sont aussi traumatisés du génocide au Rwanda. Nous voyons ceci dans *L'ombre d'Imana* quand la romancière cède la parole à un étudiant qui refuse de nous dire son nom. L'étudiant se considère comme hutu parce que son père est hutu mais sa mère tutsi. Cette différence parentale au niveau d'ethnie, l'oriente à fréquenter l'université un groupe d'amis mixte : « Nous choisissons les amis que nous voulions et personne n'y trouvait à redire. Je n'avais jamais demandé à mes camarades de quelle ethnie ils étaient. Nous parlions la même langue, portons les mêmes noms, avions les mêmes préoccupations, à quoi cela aurait-il servi ? » (123) même si cette camaraderie ne dure pas finalement au-delà du génocide, elle est caractérisée par le traumatisme d'un enfant qui est choqué par une société déstabilisée.

Dans *L'ombre d'Imana*, un étudiant souligne l'emprise absolue du souvenir, qui risque d'entraver la réconciliation dans le pays :

> Plus personnes ne veut porter cette mémoire trop lourde. Les rescapés sont là pour rappeler le passé et on voudrait qu'ils ne soient plus sur le devant de la scène afin que le pays puisse se reconstruire plus vite, que l'argent

> revienne. Les survivants gênent, les prisonniers gênent. On veut figer les souvenirs par des monuments en pierre (125).

Il est traumatisé de l'ampleur du génocide qui s'est déroulé au Rwanda. L'enfant souhaite mener une vie normale dans un pays où il aura la paix, l'unité et l'amour pour autrui. Mais pour lui, le souvenir du génocide est en effet vécu à chaque instant par les mémoriaux où l'on voit des tombes ouvertes remplies de crânes et de monceaux de cadavre en décomposition, des corps devenus « lieus de témoignage » (Karegeye 754). L'expérience de l'enfant étudiant nous fait rappeler la situation du personnage Venant dans *Murekatete* d'Ilboudo Monique. Et tant que rescapé du génocide, Venant n'arrive pas à contrôler son comportement. Les effets secondaires du traumatisme sont au premier plan lorsque l'auteur dépeint un changement radical dans la conduite de ce personnage masculin. Lorsque le couple entreprend son pèlerinage et est confronté à des tas d'os et de squelettes, son contrôle soigneusement construit se désintègre complètement. Il commence à boire lourdement pour surmonter le trouble psychologique déjà né dans son esprit. Ilboudo Monique incarne ce personnage pour démontrer la lourdeur du traumatisme chez les rescapés du génocide rwandais. La romancière dépeint le traumatisme chez les enfants éparpillés de la rue dû au génocide qui s'est déroulé. Pour elle : « les plaies ouvertes de la mémoire, le mal qui suppure », ou encore « la blessure qui pourrait faire mourir encore une fois le pays » (98).

Dans *L'ombre d'Imana*, nous découvrons l'histoire de Constance Kubwimana dont le fils Isaac, dix-huit ans au début du génocide, a été incorporé dans une milice et se sent trahi par les adultes : « les adultes nous ont trahis, pense Isaac, ils ont gâché notre vie, nous

ont poussés en enfer, abandonnés » (31). Tadjo nous révèle comment Isaac souhaite s'évader mais il ne sera le bienvenu nulle part. Voici l'idée qui le traumatise et qui rend sa vie misérable.

Dans *L'ombre d'Imana*, l'auteure-narratrice ayant été lui-même traumatisée de la négativité du génocide rwandais, considère les sites comme « des plaies ouvertes, qui parviennent à se cicatriser » (130) et par où les morts peuvent suinter venir hanter les vivants. Elle ne révèle que même les morts ne sont pas contents et les vivants risquent de devenir leur victime. Les Rwandais, surtout les enfants ont cette impression et cela les traumatise tout au long de leur vie.

6.2.3 Hommes traumatisés

Evidemment, ce n'est pas les enfants rescapés seulement qui sont victimes du traumatisme dans *L'ombre d'Imana.* La romancière nous expose que les hommes qui subissent l'ampleur du phénomène de génocide rwandais sont aussi traumatisés. Un bon exemple est l'expérience de Karl. Il avait perdu sa compagne, la mère de ses enfants, Annonciata, une femme qu'il avait connue et aimée depuis longtemps. Annonciata est une femme violée comme les autres femmes présentées dans *L'ombre d'Imana*. Mais son cas est différent parce qu'elle avait eu le sida à la suite du viol. Karl est affecté de la situation de sa femme souffert de la méchanceté des miliciens qui l'avait violée.

> Un soir, alors qu'il se tenait à son chevet, elle avait rassemblé ses dernières forces et lui avait confessé sa souffrance. Des miliciens l'avaient violée à plusieurs reprises sur le bord de la route. Elle avait marchandé la

> vie de ses enfants. Des nuits durant, les hommes qui gardaient la barrière s'étaient servies d'elle (85).

Tadjo nous présente l'expérience pitoyable d'Annonciata qui risque sa vie pour celle de ses enfants et qui finit par mourir de la maladie de sida. Sa mort a laissé une mauvaise et irrévocable trace dans la vie de Karl. Selon la narratrice : « Aujourd'hui, Karl ne parvient pas à effacer le passé de sa mémoire, à lever son deuil qui dure et se prolonge depuis plusieurs années. Il veut se punir, s'imposer une loi qui le condamne à souffrir encore longtemps » (85). Il parait que Karl vivra avec le trauma de l'expérience de sa famille pour toute sa vie.

Tadjo nous fournit des récits des familles qui ont tellement souffert du génocide. Nous constatons que les femmes et les enfants sont plus vulnérables à ce phénomène. Alors, la plupart des hommes rescapés perd leur famille et le trouve difficile de mener une vie normale avec le grand fossé que le génocide a laissé dans leur vie. Ils sont toujours traumatisés et restent psychologiquement troublés.

6.3 Conséquences du traumatisme dans les œuvres de base

Le traumatisme a des conséquences négatives sur la vie des personnages qui en sont victimes dans notre étude. Chaque personnage subit le traumaisme de degrés diverses et ils ont leur propre experience. Dans cette partie de notre étude, nous examinons les conséquences du traumatisme sous forme d'isolement et de tragique :

6.3.1 L'isolement

Selon *L'Encyclopedie Encarta* l'isolement est le constat d'une situation dans laquelle un individu est séparé de gré ou de force du reste de son environnement habituel. Parmi les quatre romans en étude, l'isolement est évident dans *Loin de mon père*. On remarque le trauma de Nina qui quitte l'Europe en Afrique et précisément son pays revient dans son pays, la Côte d'Ivoire, pour y enterrer son père et organiser ses funérailles. Mais face à la famille, aux parents, aux amis, aux voisins, Nina est seule.

Pourquoi est-elle seule ? La simple raison est que le pays qu'elle a quitté depuis si longtemps lui échappe. Elle n'arrive pas s'y intégrer, les règles traditionnelles et les usages lui restent obscurs. Pour des raisons protocolaires, les funérailles sont plusieurs fois ajournées. Nina souffre d'un trauma dû au complexe d'infériorité et se donne à l'isolement. Mais malgré cet isolement et sa posture tout à la fois proche et étrangère, elle investit avec dignité la place qui sera désormais la sienne en cette maison paternelle. Véronique Tadjo nous expose le pouvoir des femmes au sein de la famille, l'ambiguïté dont elles font face et leur comportement face à la polygamie. D'une voix toujours plus déterminée, Véronique Tadjo questionne l'Afrique d'aujourd'hui, entre rituels et dérives politiques, destin individuel et portrait d'une culture ancestrale et ses effets sur la vie des femmes africaines.

6.3.2 Le tragique

Le tragique est le caractère de ce qui est funeste, alarmant ou attaché à la tragédie. Un personnage tragique semble soumis au destin, à la fatalité. Il est emporté par ses passions ou subit un conflit intérieur proche de la folie (André 590). Le registre

tragique est proche du registre pathétique parce qu'ils suscitent l'un et l'autre la pitié, mais il s'en distingue par le caractère terrifiant des situations dans lesquelles se trouvent les personnages. Pour André Comte-Sponville le tragique n'est pas seulement le malheur mais « ce qui résiste à la réconciliation », le conflit qui demeure « sans issue satisfaisante entre deux points de vue l'un et l'autre légitimes» (590). C'est le fait d'avoir, dans un roman par exemple, un personnage dont le destin est irrémédiable, souvent funeste. Une autre caractéristique d'une fin tragique peut être la mort du personnage dans d'atroces souffrances.

Chez Véronique Tadjo, le tragique mène le protagoniste à une fin irrévocable, contre laquelle il va lutter jusqu'au bout mais en vain. Le tragique mêle des sentiments forts et exacerbés par celui qui lutte contre son destin. La passion et la haine se confondent dans une tension qui retranscrit la menace omniprésente de la fatalité, qui tombe soudainement et accomplit la destinée. Le traumatisme est la cause fondamentale du tragique chez les personnages qui ont subi tant de condition douloureuse dans les œuvres de base.

Dans *Champs de bataille et d'amour*, on constate la bataille dont l'issue s'avère incertaine et l'équilibre très fragile et tragique. On voit à tout moment le pire chez les personnages. Les conflits actuels subis par les personnages de Tadjo inscrivent dans leur mémoire collective, les blessures du passé qui engendre les traumatismes. Nina, dans *Loin de mon père* subit une attitude convenable face aux comportements des membres de sa famille lors de funérailles de son père. Elle vit tragiquement dans un pays où gronde la guerre civile, dans la ville d'Abidjan en proie au chaos. Traumatisée de cette

condition tragique, Nina tente d'accepter, d'assumer son impuissance et de retrouver une appartenance à jamais perdue.

Dans *Reine Pokou* la légende d'une reine et d'une mère qui sacrifie son enfant pour sauver ses partisans et finalement fonder un peuple, celui des Baoulé, ne cesse pas de subir le tragique de sa perte. Le tragique est un phénomène terrible.

Dans *L'ombre d'Imana,* Véronique Tadjo se penche sur le génocide rwandais pour raconter l'histoire qui n'est pas sereine en dévoilant le traité d'inhumanité et d'horreur qui suscitent le tragique. Les rescapés du génocide vivent tragiquement et se décline sous plusieurs formes, allant des maltraitances physiques jusqu'aux traumatismes pysiques et psychologiques en passant par des privations et des emprisonnements. Ils s'appuient sur la mémoire qui leur permet d'exorciser un passé douloureux. La souffrance physique est déjà bien présente dans *L'ombre d'Imana* où les apports négatifs du génocide traumatisent les rescapés. Les victimes traumatisées subissent la souffrance physique et la souffrance morale. La souffrance physique renferme d'une part des brutalisations et des tortures qui s'accompagnent de douleurs vives chez les victimes qui les subissent. D'autre part, elle renferme toutes les meurtrissures. Les traumatismes sont constitués de viols, de la misère, de l'abandon, de la deception etc. La souffrance morale par contre est sous-tendue par la tristesse, les remords et même quelquefois la soif de vengeance. Ce type de souffrance traduit le déséquilibre affectif dont les personnages sont victimes dans un monde qui leur a tout volé. Dès lors, ils se laissent gagner par la haine et l'esprit de vengeance qu'ils considèrent comme le moyen le plus efficace de reconstituer le paradis perdu.

Véronique Tadjo, transposent les travers de la société africaine dans laquelle les victimes des situations dégradante vivent tragiquement sans espoir d'un lendemain meilleur. Elle dénonce la méchanceté démentielle des autorités qui ne cherchent qu'à plonger ses peuples dans une fin tragique.

6.4 Conclusion

Pour clore cette partie de notre étude, il est important de préciser que Véronique Tadjo nous présente les fossés tragiques des personnages qui sont confrontés au traumatisme. Nous constatons que ce n'est pas les femmes seulement qui sont confrontées au traumatisme mais les enfants et les hommes en sont aussi. Outre les situations douloureuses comme la mort et les évènements catastrophiques, d'autres facteurs comme la négligence de la part du gouvernement ont engendré le traumatisme. Véronique Tadjo fait la peinture de cette situation pour dire aux autorités concernées de renforcer le potentiel de leur système de gouvernement pour les biens de leurs citoyens.

CONCLUSION GENERALE

La littérature africaine écrite est connue pour son engagement. Dans son engagement litteraire, Véronique Tadjo passe ses messages du génocide rwandais et d'autres formes de violence et surtout du traumatisme qui en découle à son public.

Notre premier préocupation selon nos objectifs est de faire ressortir les éléments révélateurs du caractère génocidaire chez Véronique Tadjo. En ait, nous avons mis à nu le visage abominable du génocide rwandais et comment cela affect la vie des victimes. On a constaté quece phénomène a laissé une grande marque dans la vie des victimes.La romancière évoque la contribution de la parole de la haine au génocide rwandais en démontrant comment en cent jour, plus d'un million de Tutsi et quelques Hutu modérés, hommes, femmes et enfants, ont été assassinés à la machette, au gourdin, à la grenade, au fusil, au vu et au su de la communauté internationale. Elle relève la nécessité de rejeter toute idéologie qui engendre la haine chez l'humanité.

Notre deuxième objectif nous permet de mener une réflexion approfondie sur le génocide et le traumatisme et ses causes. En fait, nous avons découvert que le traumatisme est provoqué non seulement par le génocide comme dans *L'ombre d'Imana* mais aussi par la brutalité au cas de viol d'une femme et par d'autres situations tragiques comme le décès d'un père aimé et la difficulté de s'intégrer chez soi comme dans *Loin de mon père*. D'autres causes du traumatisme sontle décès d'un enfant unique à travers le sacrifice comme dans *Reine Pokou* et la relation échec d'amour comme nous voyons dans *Champs de bataille et d'amour.* Le phénomène du traumatisme prédispose les personnages concernés à l'instabilité psychologique qui mène à une fin tragique.

Notre troisième objectif nous permet d'identifier les causes et les méthodes du génocide dans le corpus.Nous avons trouvé que le génocide rwandais a des causes qui se basent sur la haine engendrée par des faits historiques, culturels et politiques.La perspective de Tadjo en ce qui concerne la gouvernance et l'organisation des militants au Rwanda indique un modèle qui sert énormément à faciliter la tâche aux incitateurs du génocide de 1994. En cela, nous découvrons que Tadjo expose le terrorisme contre les Tutsis et le barbarisme était un instrument politique très convenable que les politiciens utilisent chaque fois qu'ils sentiront leur gestion sérieusement contestée par une opposition. Donc, étude révèle que certaines institutions soutiennent et contribuent à inciter la violence comme celui du génocide. Nous avons étudié le rôle de la radio, des écoles et des milices dans l'acte du génocide rwandais. Notre analyse expose que toutes ces institutions jouent des rôles négatives au génocide rwandais. Ils sont les institutions qui facilitent la tâche pour les bourreaux pendant le génocide.Nous avons étudié la violence à travers les romans étudiés. Nous avons découvert que les personnages de Tadjo subissent de différents types de violence à savoir la violence physique et la violence psychologique. Notre étude révèle que la majorité des victimes de la violence chez Tadjo constitue de femmes et d'enfants. Cela est pour la simple raison qu'ils sont les plus faibles et vulnérables à la violence perpétrée par les criminels.

Le dernier objectif nous permet de mettre en relief les impacts du traumatisme et du génocide chez les personnages du côté positif et négatif. Nous avons commencé du côtépositif en étudiant la justice implorée par les rescapés et les morts par le

gouvernement et comment cela ouvre l'espoir d'un monde meilleur pour les rwandais. Dans notre analyse nous avons uilisé l'approche écocritique. En fait, nous avons utilisé le concept de zoocritique proposé par Rob Nixon et la monoculture de l'esprit de Vandana Shiva cité par Onyemelukwe comme le pivot de notre analyse. Nous avons constaté que le mot « cafard ou *Iyenzi* » évoque une représentation de l'angoisse et de la tristesse entre les Tutsi et les Hutu, deux ethnies en conflit au Rwanda. Nous avons découvert de notre analyse que ce mot dérogatoire suggère dans la perspective écocritique, le sentiment de l'humiliation. Donc, la haine des hutu contre les Tutsi génère des massacres aveugles. Véronique Tadjo emploie le mot « *Inyenzi* » qui veut dire « cafard » pour critiquer la haine et le barbarisme des Hutu et le militaire rwandais contre les Tutsi. D'autre approche telle que l'approche sociologique, psychanalytique et thematique sont aussi adoptées pour notre analyse.

Du côté négatif, nous avons étudié l'effet d'alcoolisme dans la vie des bourreaux et meurtriers, la mort, l'échec d'amour, la faim, l'exil et la non reconstruction des rescapés. La maladie, La pauvreté et la misère ont été également étudiées. Nous constatons que tous ces apports négatifs restent tout au long de leur vie. Le choque de la condition dégradante qu'ils subissent, engendre des toubles psychologique qui traumatise les victimes. En fait, nous découvrons que la capacité de passer d'une position de survie à vivre pleinement est influencée par des facteurs tels que la possibilité de verbaliser l'expérience, la structure de soutien social et la capacité de la société à écouter de manière appropriée à ces histoires. Mais les victimes du génocide n'arrivent pas toujours à bénéficier de ces facteurs. Alors, nous découvrons que le récit

de Tadjo est basé sur sa propre expérience et elle cherche à revendiquer la subjectivité des victimes pour les permettre de se relier à l'humanité et à la société rentable. Ceci permettra à la société de ne mener une vie possible sans trop de trauma.

L'une de notre constatation dans cette étude est que Véronique Tadjo n'a parlé du génocide que dans une de ses œuvres romanesques soumis à notre étude : *L'ombre d'Imana*. Véronique Tadjo dépeint excellemment le génocide dans *L'ombre d'Imana* en révélant ses impacts sur la vie des victimes. Nous découvrons aussi que le traumatisme est un phénomène que l'écrivain ivoirien a abordé de diverses ampleurs dans les quatre romans dans notre corpus de base.

Concluons en disant donc que le génocide est un phénomène social qui détruit l'évolution de l'humanité. Donc chaque société doit mettre les institutions et organes qui seront obligés de surveiller les activités des citoyens sur place pour assurer une société rentable. Ceci permettra à la société de mener une vie possible sans trop de trauma. Ce travail est comme une porte ouverte pour d'autre recherche sur les œuvres littéraires de Véronique Tadjo.

BIBLIOGRAPHIE

Abraham, Nicolas, Torok Maria. « L'objet perdu-moi ». Notations sur l'identification endocryptique, *L'Écorce et le noyau*. Paris : Éditions Aubier Montaigne, 1978.

Achille, Ngoye. *Kin-la-joie, Kin-la-folie*. Paris : L'Harmattan, 1993.

Ajah, Oko Richards. « Traumatismes historiques et histoires traumatisées » Post mémoire et témoignage de scholastique Mukasonga et Ahmadou Kourouma ». *Mélanges d'études francophones I : littérature, culture et civilisation*. Ibadan : Graduke Publishers, (2017) :105-120.

Albert, Thibaudet. *Réflexions sur la critique littéraire*. Paris: Gallimard, 1939.

Aldridge, Alfred. Owen. (dir.). *Comparative Literature, mater and method*. Illinois: U of Illinois Press, 1969.

André Comte-Sponville*Dictionnaire philosophique. Perspectives critiques.* PUF, Paris, 2001.

Appaduraï Arjun. « Uncertainties and Ethnic Violence. The Era of Globalization». New York : Public Culture Press, No 10, Vol 2. 1998.

Ayad Christophe. *Reporter de frontières*, Paris : Alma Éditeur, 2012.

Badian, Seydou. *La mort de Chaka*. Paris : PA, 1961.

Baker SP, O'Neill B, Haddon W, et al. The Injury Severity Score: a method for describing patients with multiple injuries and evaluating emergency care. J Trauma. 1974;14:187–196.

Bakary, Traoré. *Théâtre négro-africain et ses fonctions sociales*. Paris : PA, 1972.

Balogun, Leo Iyanda. *Initiation à la littérature africaine d'expression française*. Ibadan : Agoro Publicity Publication, 2005.

Balint, Micheal. «Trauma et relation d'objet » *International Journal of Psychoanalysis*. Paris: Hatier, 1969.

Bayart, Jean-François, Stephen Ellis et Béatrice Hibou. *La criminalisation de l'Etat en Afrique*. Bruxelles :Complexe, 1997.

Bayle, Reine Marguerite. *Souviens-toi Akeza !*. Paris : J'accuse, 2000.

Békrou, Gbadoua Viviane Uetto. « Le roman ivoirien au féminin : une écriture plurielle ». Thèse. U of Maryland, 2006.
Bernard. Didier (dir.). *Précis de littérature européenne.* Paris : PUF, 1998.

Biyoula, Daniel. *L'impasse*. Paris :Hatier, 1998.

Bizimana, Jean-Damascène. *The Lion, the Fox, and the Eagle: A story of Generals and Justice in Rwanda and Yugoslavia.*London :Random House, 2001.

Bokanowski Thierry. *Sándor Ferenczi*, Psychanalystes d'aujourd'hui. Paris : P.U.F., 1997.

Bonnet Véronique, «Villes africaines et écritures de la violence», Notre Librairie, no 148. www.notrelibrairie.com/villesafricaines. Consulté le 23 Mars,2017.

Boumediene, Albert. *Paroles des femmes*. Alger: ENAG, 2001.

Boyer, A. M. *Éléments de littérature comparée : III. Formes et genres.* Paris : Hachette, 1996.

Brunel, Pierre Claude Pichois & André- Michel Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée ?* Paris : Armand Colin, 1996.

Braeckman, Colette. *Rwanda, histoire d'un génocide.* Paris : Fayard, 1994.

Brunel, Pierre et Yves Chevrel (dir.) *Précis de littérature comparée.* Paris : PUF, 1989.

Buell, Lawrence. *Writing for an Endangered World: Literature, Culture, and Environmentin the U.S. and Beyond*. London: Harvard U P, 2001.

Busari Lasisi. Véronique Tadjo et la critique des problèmes d'identités dans *Loin de mon père. Mélanges d'études francophones I : littérature, culture et civilisation.* Ibadan : Graduke Publishers, (2017) :76-86.

Bystanders to Genocide [archive], The Atlantic, septembre 2001, .https://www. theatlantic.com/magazine/archive/2001/09/bystanders-to-genocide/304571.

Camus, Albert. *L'Homme révolté*. Paris : Gallimard, 1951.

Carutha, Cathy. *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1996.

Catherine Coquio, *Le réel et les récits*. New York: CUP, 2007.

Catherine Larrère *Les philosophies de l'environnement*. London : Gap press, 2013.

Casalaspro, Nunzio.*Centre Régional de Documentation Pédagogique* (CRDP). Paris: Académie de Paris, 2006.

Chasseguet-smirgel, Janine. *Les chemins actuels de la critique*. Paris : Plon, 1967.

Chelebourg, Christian. *Mythologies de la fin du monde*. Bruxelles : Les impressions nouvelles, 2012

Chevrel, Yves. *La Littérature comparée*. Paris : PUF, 1989

Chevrier, Jacques. *Littérature d'Afrique noire de langue française*. Paris: Nathan, 1999.

---. *Littérature nègre*. Paris: Armand Colin, 2004.

---. Culture du Sud @ http://www.cultures retiré le 3e mars, 2014.

Claude de Greve, *Éléments de littérature comparée : II. Thèmes et mythes.* Paris : Hachette, 1995.

Claudon, Francis et Karen. Haddad-Wotling. *Précis de littérature comparée. – Théories et méthodes de l'approche comparatiste.* Paris : Nathan, 1992.

Coquio, C. *Parler des camps, penser les génocides*. Paris : Albin Michel, 1999.

---. *Rwanda : Le Réel et les récits.* Paris : Belin, 2004.

---. *L'Enfant et le génocide. Témoignages sur l'enfance pendant la Shoah*. Paris: Robert Laffont, 2007.

Conteh Morgan, John. *Theatre and Drama in Francophone Africa*. UK: Cambridge UP, 2006.

Coutemanche, Gil. *Un dimanche à la piscine à Kigali*. Paris : Bréal, 2000.

Crocq L. *Les traumatismes psychiques de guerre*. Paris: Odile Jacob, 1999.

Dédéyan, C. *Le Critique en voyage ou Esquisse d'une Histoire de la littérature comparée.* Paris : Didier Érudition, 1998.

Destxhe. Alain. *Rwanda : essai sur le génocide.* Bruxelles : Complexe, 1994.

Devesa, Jean-Michel. Littérature du moi, autofiction et hétérographie dans la littérature française et en français du XXe et du XXIe siècles, in Eidôlon, n° 113, Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, mars 2015.

Didier Fassin et Richard Rechtman*L'empire du traumatisme : Enquête sur la condition de victim*. Paris: Poche, 2011.

Diop, Boubacar Boris. *Le Temps de tamango*. Paris: l'Harmattan, 1981.

---. *Murambi, le livre des ossements.* Paris : Stock, 2000.

Diop, Papa Samba. *Littérature francophone : Langue et style*. Paris : Presence Africaine, 2003.

---. *Les Tambours de la mémoire*. Paris: l'Harmattan, 1990.

---. *Le Cavalier et son ombre.* Paris : Stock, 1997.

Djedanoum, Monique. *Nyamiambo*. Paris : Le Figuier, 2000.

Djedanoum, Nocky :http://www.festafricausa.com/.

Dyserinck, Heleen. *Komparatistik. Eine Einführung*. Berlin: Bouvier, 1977.

Durand, Guibert.Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, Dunod, 1969.

<Encyclopédie Word Dictionnary @ www. encyclopedie. wordic.org>consulté le 20 septembre, 2014.

Etiemble, André. *Comparaison n'est pas raison. – La crise de la littérature comparée.* Paris : Gallimard, 1963.

Erman, Michel. *Poétique du personnage de roman*. Paris : Ellipses, 2006.

Essomba, J.R. *Le destin vole*. Paris:Presence Africaine, 2003.

Fabrice, Thumerel. *La critique littéraire*. Paris: Armand Colin, 2000.

Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris : La découverte, 1985.

Faulkner, Morgan. « L'auteur face au génocide : la mise en scène de la subjectivité dans *L'ombre d'Imana : voyages jusqu'au bout du Rwanda* de Véronique Tadjo »*ÉtudesRomanes* de Brno 33. 1 (2012) :254-266.

Ferenczi Sandor. . *Réflexions sur le traumatisme,* Œuvres Complètes, IV. Paris, Payot, 1982.

Ferri Enroco. *La Sociologie criminelle*. Paris, Fayard, 2007

Fournier, Isabelle. « Le mythe de la mère et la dénégation de la sexualité féminine dans les romans de la terre au Québec ». *Québec français*, 137 (2005) : 47 - 49.

Fragnière, Jean-Pierre. *Comment réussir un mémoire*. Paris: Dunod, 2001.

Frange, Dominique. *Généalogie du génocide rwandais.* Paris: Tribord, 2007.

Freud, Sigmund. *La vie sexuelle*. Paris : PUF, 1969.

Frye, Northrop. *Anatomie de la critique*. Paris: Gallimard, 1969.

Foucault, Michel. *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II*. Paris : Gallimard, 1979.

Gangoueus. http://gangoueus.blogspot.com.ng. Consulté le 9 février, 2017.

Germanotta, Maria Angela. « L'écriture de l'inaudible. Les narrations littéraires du génocide au Rwanda ». www.Parisinterfrancophonies.com/Mélanges2010. Consulté le 13 Janvier, 2017.

Gibaldi, Joseph. *MLA Handbook for Writers of Research Papers (6th Ed.)*. New York: The American Language Association, 2006.

Giddens Anthony. *A Contemporary Critique of Historical Materialism.TheNation State and Violence*. Londres : PolityPress, 1985.

Glotfelty, Cheryll and Fromm, Harold (eds). *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*. Georgia : The University of Georgia Press. 1996. https://asle.org/wpcontent/uploads/ASLE_Primer_Oppermann.pdf. Consulté le 20 Octobre, 2019.

Gnisci, Armando et Franca Sinopoli. *Manuale storico di letteratura comparata.* Rome: Meltemi, 1997.

Goldstone, Richard. *Between Vengeance And Forgiveness: Facing History After Genocide and Mass Violence*. London: OUP, 2003.

Grenet, Wando. *La population et la maladie apres la gurre civil*. Paris: U de lyon, 2002.

Gouvitch, Philip. *Nous avons le plaisir de vous informer que demain nous serons tués avec nos familles. Chroniques rwandaises.* Paris: Denoël, 1999.

Guillen, Claudio. *Entre lo uno y lo diverso. Introduccion a la Literatura comparada*. Barcelone : Critica, 1985.

Guyard, Marius François. *La Littérature comparée* : *Que sais-je* ? Paris : PUF, 1978.

Haddon William Jr et Baker Susan P. "The Injury severity score: A Method for Describing Patients with Multiple Injuries and Evaluating Emergency Care". *Journal of Trauma and Acute Care Surgery*. Boston Litle, Brown and Company 187-196

Hatezfeld, Jean. *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais.* Paris : Seuil, 2002.

---.*Une saison des machettes.* Paris: Seuil, 2003.

Héritier, François. «Réflexions pour nourrir la réflexion», *De la violence, tome 1*. Paris: Éditions Odile Jacob, 1996.

Herzberger-Fofana, Pierre. *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*. Paris: L'Harmattan, 2000.

<https://www.hrw.org/fr/reports/2008/07/25consulté 28-05-2018>

<https://www.ibuka-france.org/rwanda-daujourdhui consulté 28-05-2018>

<https://www.cairn.info/revue-psychologie.consulté 23 june 2018>

< http://www.diversitculturelle.com-Consulté 5 avril 2018>.

<http://www.environmental-racism-work-Consulté 6 mai 2018>.

<http://www.epublications.unilim.fr/revues/dire/429Consulté 6 mai 2018>.

<http://www.etudesafricaines.revues.org/5869-2 mai 2018>.

Huggan, Graham et Helen Tiffin. *Postcolonial Ecocritisme : Literature, Animal, Environment*. New York : Routledge, 2010.

Ibuka Association de Rwanda : http://www.ibuka.net/rwanda.html.

Iiboudo, Monique. *Muraketete.* Paris: Le Figuier, 2000.

Inmaculada,DíazNarbona.https://www.erudit.org/revue/etudlitt/2003/v35/n1/008638ar.pdf. Consulté le 12 février 2017.

Jay Winter, «The Generation of memory: Reflections on the memory boom in contemporary historical studies», *GHI Bulletin*,27, 2000, 69-92.

Jeune, Simon. *Littérature générale et littérature comparée*. *Essai d'orientation*. Paris : Lettres Modernes, 1967.

Joubert, Jean-Louis, James Ivory, Jean-Pierre Enard et Jacques Marseille. *Littérature francophone d'Afrique de l'Ouest*. Paris: Nathan, 1994.

Kaeser, Thibaut. *Les mennonites des hauteurs jurassiennes*. Paris: Intervalles, 2008.

Kalampalikis, Nikos. « Représentations et mythes contemporains » *Psychologie et Société*. Paris : U antioqua. 5 (2002) : 61 - 86.

Karegeye, Jean-pierre. *Rwanda : Literature post-génocide écriture intinérantes : témoignage ou engagement*. Paris : Protée, 2009.

Kesteloot, Lilian et Barthélémy Kotchy et Aimé Césaire. *L'homme et l'œuvre*. Paris : PA, 1973.

Kesteloot, Lilyan et Bassirou Dieng. *Les Epopées d'Afrique noire*. Paris : Karthala, 1997.

---. *Anthologie négro-africaine : Histoire et texte de 1919 à nos jours*. Paris: Aubin, 2001.

Ki-Zerbo, Joseph. *Histoire de l'Afrique noire, d'hier à demain*. Paris : Hatier, 1972.

---. *A quand l'Afrique*? Paris: Editions de l'Aube, 2003.

Konan, Abla. « La légende d'Abla Pokou Reine des Baoulé ». *L'arbre à Palabres*. Paris : Seuil, 18 (2006) : 106 - 111.

Konan, Yves. « Le monstre des contes négro-africains de la pédagogie par le peur : un agent de la régulation sociale ». Paris : *Cédille*, 8, 2012 : 187 - 202.

Kourouma, Ahmadou. *Le diseur de vérité*. Paris: Accorai, 1998.

---. *Allah n'est pas obligé*. Paris : Seuil, 1979.

---. *Les Soleils des indépendances*. Paris : Hatier, 1961.

---. *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris: Seuil, 1998.

Kovac, Senka. « Claude Lévi-Strauss: le masque et le mythe ». *Problèmes d'ethnologie et d'anthropologie*. 4. 2 (2009) : 121 - 135.

Kristeva, Julia. *Soleil noir*. Paris : Gallimard, 1978.

La sociologique @www.google.fr retiré le 30ème octobre, 2014.

Lamko, Koulsi. *Phalène des collines*. Kigali : Kuljaama, 2000.

Lapine, Cristien. *Genocide au Rwanda*. Paris : Hatier, 1997.

Lemarchand René. *Burundi: Ethnic Conflict and Genocide*. Cambridge : C U P, 1997.

Levene Mark. « The changing face of mass-murder. An ottoman case study» *Revue Internationale des SciencesSociales*. Paris : seuil, 2002.

Lévy-Bruhl .*Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris: Buchet/Chastel, 1971.

Lopez, Henri. « Mes trois identités » *Discours sur le métissage, identité métisses. En quête d'Ariel. Ouvrage publié sur la direction de Sylvie Kandé*. Paris : l'Harmattan, 1999.

Mabanckou, Alain. *Bleu Blanc Rouge*. Paris : Gallimard, 1998.

Manfred, Schmeling dir. *Vergleichende Literaturwissenschaft. – Theorie une Praxis*, Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion. Berlin : Wiesbaden, 1981.

Mambenga-Ylagou, Frédéric. *Ajouter au monde du monde: Symboles, symbolisations, symbolismes culturels dans les littératures francophones d'Afrique et des Caraïbes*. Montpellier : U Paul Valéry, 2005.

Mamdani, Mahmood. *Saviors and survivevors*. Cambridge : CUP, 2003.

Marino, A. *Comparatisme et théorie de la littérature*. Paris: PUF, 1988.

Mariama Bâ. "Fonctions politiques des littératures africaines", *Écriture française dans le monde*, Vol. 3. no 5, 1981.

Mauron, Charles. *L'inconscient dans l'œuvre et la vie*. Paris : Slatkine, 1986.

Miano, Léonora. *L'intérieur de la nuit.* Paris: Plon, 2005.

Midlarsky, Micheal. *Genocides and Mass-Murders in the 20th Century*. London :C U P, 2004.

Meyer, Jim. « What is Literature? A Definition Based on Prototypes ». 45, Pleasant Hill Ave. Mattapan, U.S.A. @gordonc.edu retiré le 3e mars, 2014.

Microsoft ® Encarta ® Encyclopedia 2002.

Milly, Jean. *Poétique des textes*. Paris : Nathan, 1992.

Mitterrand, Henri. *Le discours du roman*. Paris : PUF, 1980.

Monénembo, Tierno. *L'Aîné des orphelins.* Paris : Seuil, 2000.

Moura, Jean-Marc et Sylvie Ballestra Puech (dir.). *Le Comparatisme aujourd'hui,avant-propos de P. Brunel*. Paris : PU de Lille, 1999.

Muchielli, Alex. *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Colin, 1996.

Mukagasama, Yolande. *La mort ne veut pas de moi*. Paris: Fistot, 1997.

Mukasonga, Scholastique. *Iyenzi ou les Cafards*. Paris : Gallimard, 2014.

---.*N'aie pas peur de savoir : Rwanda ; un million de morts. Une rescapée raconte*, Paris, Robert Laffont, 1997.

Mongo, Boniface, Mboussas. *Désir d'Afrique*. Paris : Gallimard, 2000.

Naidouba, Maoundoé. *L'étudiant de Soweto*. Paris: Hatier, 1981.

Nagy-Zekini, Silvia. « Tradition and Transgression in the Novel of Assia Djebar and Aicha Lesome » *Research in African Literature*. 33. 3 (1987): 122-134.

Nengou, Saah Clotaire. « Véronique Tadjo et Emmanuel Goujon : Quête d'une « déterritorialisation » Dans l'espace confligène et criminogène d'afrique. *ABUDoF Journal of Humanities*. Zaria : Department of French, Vol.2, No 7, 2018, 42-63.

Niyonsaba, Pascal. *Histoire et démographique de Rwanda*. Rwanda : Flix, 2007.

Njoya, Adamou. *Dairou IV*. Yaoundé : Editions CLE, 1973.

Nkashama, Pius Ngandu. *Littérature et écritures en langues africaines*. Paris: L'Harmattan, 1992.

Nsanzuwera, François-Xavier « au procès de génocidaires » en Belgique de 2001.

Olaofe, Idowu. Andrew. *Research Writing for Academic Growth*. Zaria: ABU Press, 2010.

Onyemelukwe, Ifeoma Mabel. *Colonial, Feminist and Postcolonial Discourses: Decolonisation and Globalisation of African Literature*. Zaria: Labelle Educational Publishers, 2004.

---. "Globalisaion and African Lieraure: A Study of Mongo Beti's *Trop de soleil tue l'amour*." Ifeoma Onyemelukwe. *Colonial, Feminist and Postcolonial Discourses: Decolonisaion and Globalisaion of African Lieraure*. Zaria: Labelle Educaional Publishers, 2004: 217-244.

---. "Inerlanguage in *Trop de soleil tue l'amour.*" Ifeoma Onyemelukwe. *Colonial, Feminis and Postcolonial Discourses: Decolonisaion and Globalisation of African Literature.* Zaria: Labelle Educational Publishers, 2004: 245-269.

---. « Migritude: Nouvelle direction de la littérature africaine ». Ifeoma Mabel Onyemelukwe. *New Perspective in African Lierature and Criticism.* Zaria: Department of French, Ahmadu Bello Universiy, Zaria, 2015: 148-165.

---. « L'ecocritique dans la literature francophone africaine ». Ifeoma Mabel Onyemelukwe. *New Perspective in African Lierature and Criticism.* Zaria: Department of French, Ahmadu Bello Universiy, Zaria, 2015: 53-82.

---. *The French Language and Literary Creativity in Nigeria (Nigerian Writers in French).* Zaria: Labelle Educational Publishers, 2004.

---. « Sembène Ousmane and his Protagonists: Evolution from *Le docker noir* to *Xala*". Diss. Ahmadu Bello U, Zaria, 1979.

---.*Violence and Politics in Postcolonial Literature*. Zaria: Labelle Educational Publishers, 2009.

Oyônô Mbia, Guillaume. *Trois prétendants… un mari*. Paris : Hatier, 1983.

---. *Jusqu'à nouvel avis*. Yaoundé: Clé, 1972.

Pageaux, Daniel-Henri. *La Littérature générale et comparée*. Paris : Armand Colin, 1994.

Paillé, Paillé. et Mucchieilli Alex. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin, 2008.

Pasqua, Charles. *Que demande le peuple*. Paris Seuil 1992.

Péguy, Charles. *Le Mystère des Saints Innocents*. Paris : Gallimard : 1992.

Perraudin, Mg André. *Un évêque au Rwanda : " Par-dessus tout la charité " : les six premières années de mon épiscopat (1956-1962).* Paris : Saint-Maurice: Saint-Augustin. 2003.

Perec, Georges. *Espèces d'espaces*. Paris : Galilée, 1974.

Pierre Brunel et Marie-Hélène Girard.*Histoire de la littérature française*. Paris: Bordas, 1972.

Peytard, Juliette. « Orale et scriptural : dans ordre de situation et description linguistique ». *Langue Française et classe de langue*. Paris : Hatier, 1982.

Pichois,Claude et André-Michel. Rousseau. *La Littérature comparée*. Paris : Armand Colin, 1969.

Platt, Thomas Collier. *Grolier Encyclopedia of Knowledge*. New York: Grolier Inc,1991

PoulignyBéatrice., «La communauté internationale' face aux crimes de masse : les limites d'une communautéd'humanité», *Revue Internationale de Politique Comparée*. London : C U P, (2001) 212-237.

Prunier, Gérald. *The Rwanda Crisis: History of a Genocide*. Colombia : Columbia U P, 1995,

Rallo, Ravoux Elisabeth. *Méthode de critique littéraire*. Paris: Armand Colin, 1999.

Reuckert William. "Literature and Ecology: An Experiment in Ecocriticism," in Glotfelty and Fromm: 1996. 105-123.www.environmentandsociety.org › tools › keywords › william-rueckerts-li... Consulté le 20 Octobre, 2019.

Reuter, Yves. *L'Analyse du récit*. Paris: Armand Colin, 2007.

Ricard, Alain. *Littérature d'Afrique noire: Des langues aux livres*. Paris: Karthala, 1995.

Rioux, Lisa. « Les dimensions spatiale et culturelle de la marginalité. Une approche psychosociologique »*Le voyage inachevé à Joël Bonnemaison*. Paris: Gallimard, 1998 : 635 – 640.

Roman, Selden et Widdowson, Peter. *A Reader's Guide to Contemporary Theory*. New York: Harvester Wheatsheath, 1993.

Baumeister, Roy F.. "15: *The Self*". *In* Gilbert, Daniel T.*;* Fiske, Susan T.*;* Lindzey, Gardner. The Handbook of Social Psychology. ***1*** *(4 ed.). Boston: McGraw-Hill. p. 680-740.* ISBN 9780195213768. Retrieved 2017-07-30.

Rurangwa, Jean-Marie. *Le génocide des Tutsi expliqué à un étrange*r. Paris: Le Figuier, 2000.

Ryngaert, Jean-Pierre. *Introduction à l'analyse du théâtre*. Paris: Nathan, 2000.

Sartre, Jean-Paul. *Qu'est-ce que la littérature ?*Paris: Gallimard, 1949.

Scheub, Harold. *A dictionary of African Mythology. The Mythmaker as Storyteller.* New York: OUP, 2000.

Sénat du Rwanda. *Idéologie du génocide et stratégie de son éradication*. Kigali : National press, 2006 : 90.

Sehene, Benjamin et Liesel Couvreur-Schiffer, *Le piège ethnique*, Éditions Dagorno, 1999.

Senghor, Léopold Sédar. *Œuvres poétiques.* Paris : Seuil, 1964.

Semujanga, Josias. *Dynamique des genres dans le roman africain*. Paris : L'Harmattan, 1999.

Snyman,Elisabeth « Loin de mon père de Véronique Tadjo : la transformation du biographique en fiction porteuse d'espoir : section spéciale » *French Studies in Southern Africa.* Paris. OUP, 2015 : 217 – 234.

Sofsky, Wolfgang. *L'organisation de la terreur*. Paris : Calmann-Lévy, 1995.

Soumare, Zakaria. *Le génocide rwandais dans la littérature africaine francophone*. Paris: L'Harmattan, 2014.

Sow, Sadibou. « Esthétique de l'horreur : Le génocide rwandais dans la littérature africaine ». Thèse. Uof Rice, Huston, 2009.

Tadjo, Véronique. *Latérite*. Paris: Monde Noir Poche, 1984.

---. *La chanson de la vie*. Paris: Hatier, 1986.

---. *Mamy Wata et le Monstre*. Abidjan: NIE, 1993.

---. *Le seigneur de la danse*. Abidjan: NIE, 1993.

---. *Le grain de Mais Magiques*. Abidjan: acte sud, 1994.

---. *Le bel oiseau et la pluie*. Abidjan: NIE, 1996.

---. *A mi-chemin*. Abidjan: Acte sud, 1999.

---.*Champ de bataille et d'amour*. Paris : Le Harmattan, 1999.

---. *L'ombre d'Imana*. Abidjan: Acte sud, 2000.

---. *Reine Pokou - concerto pour un sacrifice*. Paris: Seuil, 2005.

---. *Loin de mon père*. Paris: Actes de sud, 2010.

Tansi, Sonny Labo. *La vie et demie: Roman*. Paris: Seuil, 1979.

Thérèse Kuoh- Moukoury. *Rencontre Essentielles.* Paris: Hatier, 1969.

Tijani, Mufutau. *Guide pratique pour la rédaction de mémoire et la méthodologie de la recherche*. Lagos : A&B Ventures, 2003.

Troubetzkoy, Wladimir &Didier Souiller. *La Littérature comparée*. Paris:PUF, 1997.

Twagilimana, Emmanuel. *Seven days in Heven*. Washington DC: Richmond press, 2006.

Verschave, François-Xavier. *Noir silence*. Les Arènes, 2000.

Van Tieghem, Philippe. *La Littérature comparée*. Paris : Armand Colin, 2005.

Vidal, Claudine et André Guichaoua.*Rwanda, l'histoire secrete*. Paris: Seuil, 2004.

Waberi, Abdourahman . *Moisson de crânes*. Paris : Le Serpent à Plumes, 2000.

---. *Rifts routes rails : variations romanesques*. Paris: Gallimard, 2001.

Wilhelm Fliess.*Sigmund Freud: Life and Work. Vol 1: The Young Freud 1856–1900.https://en.wikipedia.org/wiki/Wilhelm_Fliess*.

Winnicott, Donald. « La crainte de l'effondrement ». *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris : Gallimard, 2000.

Yolande Mukagasana. *La Mort ne veut pas de moi.* Paris : Fixot, 1997.

Zadi, Zaourou Bernard. *Césaire entre deux cultures*. Dakar : NEA, 1978.

Zinsou, Sinouvou Agbotta. *La tortue qui chante, suivi de La femme du blanchisseur, et Les aventures de Yévi au pays des monstres*. Paris: Hatier, 1987.